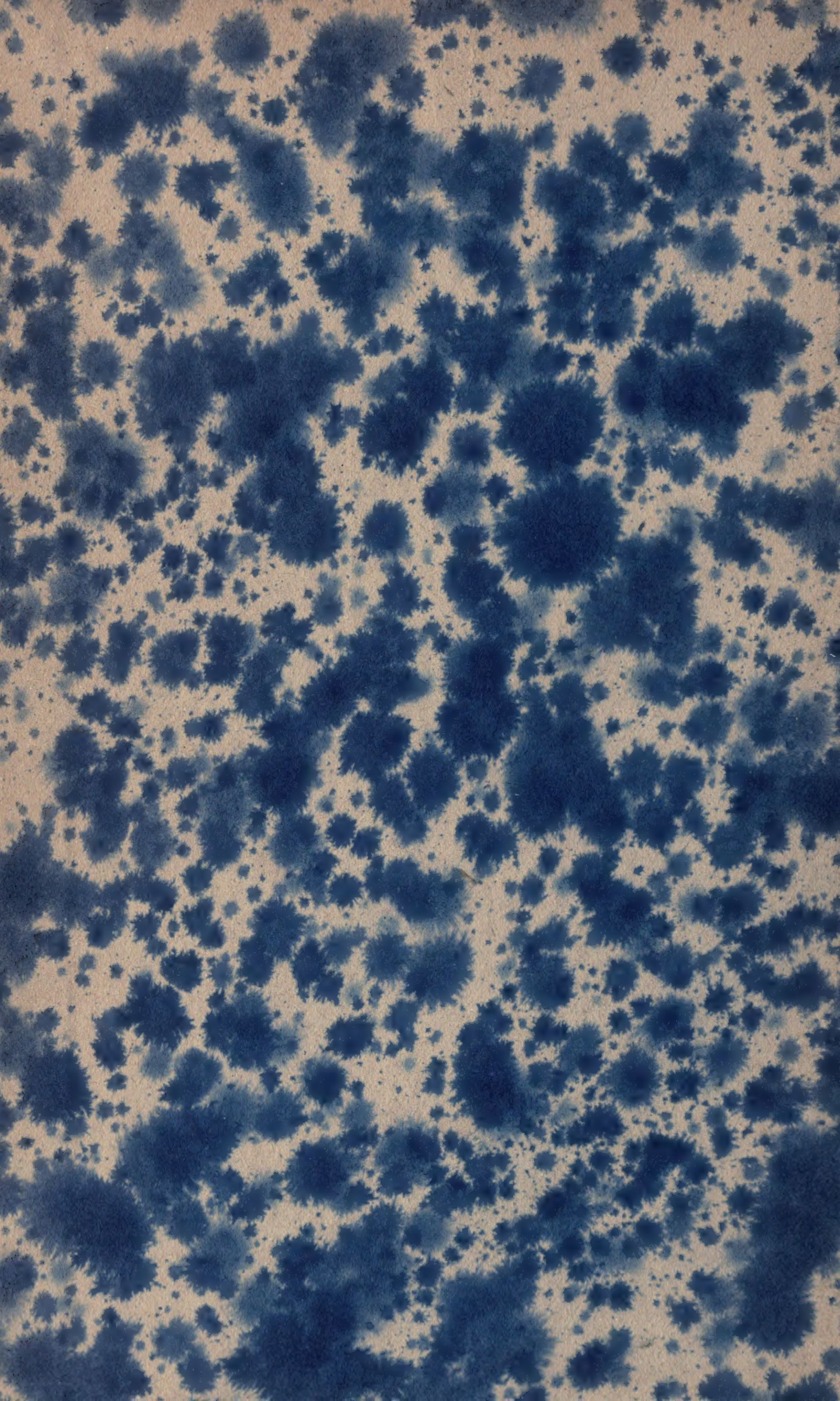
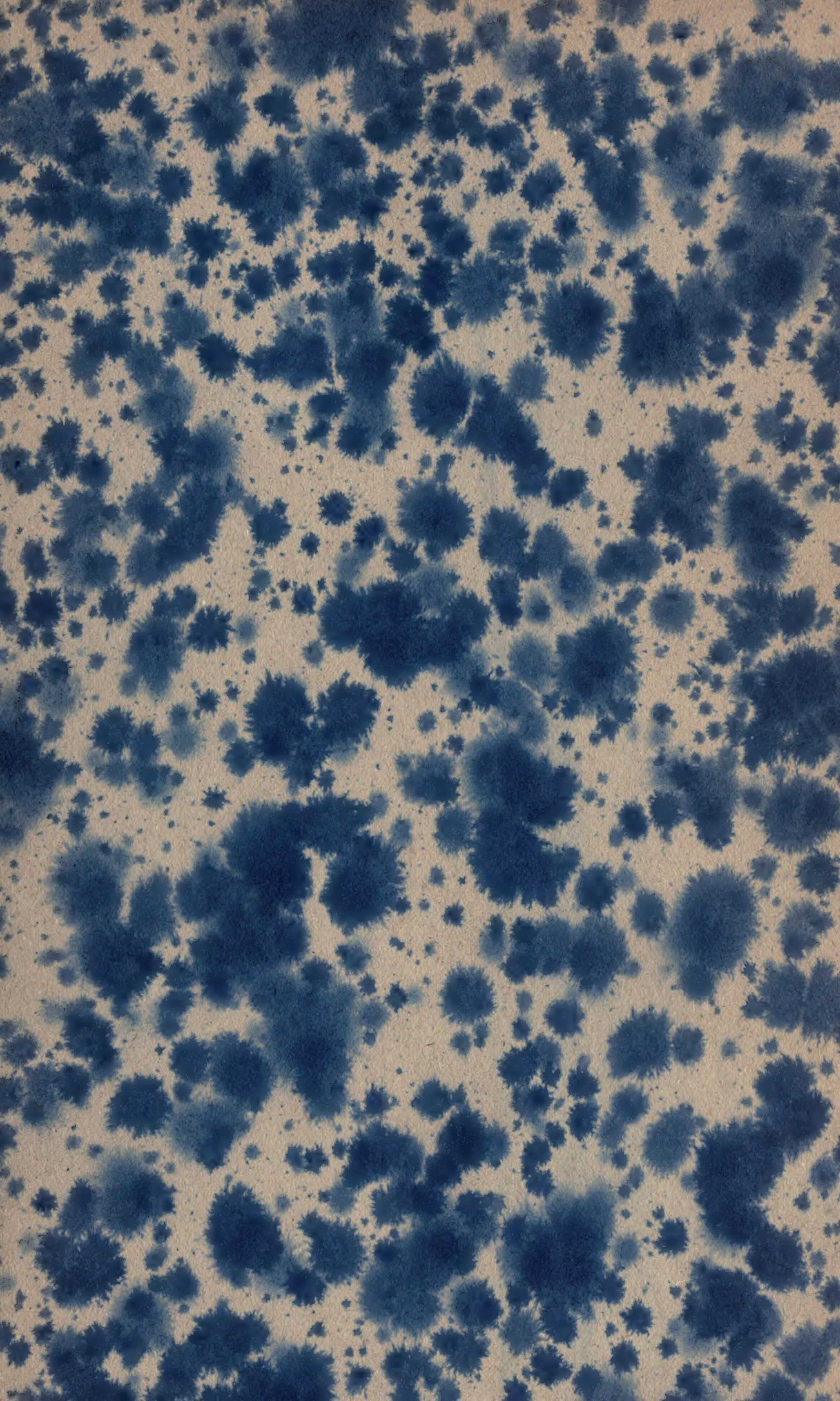

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01446874 8







LE THÉATRE D'AMOUR AU XVIIIe SIÈCLE

= *Il a été tiré de cet ouvrage* =
10 exemplaires sur Japon Impérial
═════ (1 à 10) ═════
25 exemplaires sur papier d'Arches
═════ (11 à 35) ═════



LE THÉATRE D'AMOUR

D'après une estampe de la collection DESTAILLEUR (Bibliothèque Nationale).

LES MAITRES DE L'AMOUR

Le Théâtre d'Amour au XVIIIe Siècle

LE LUXURIEUX — LA COMTESSE D'OLONNE
ALPHONSE L'IMPUISSANT — L'APPAREILLEUSE — LÉANDRE-NANETTE — LE TEMPÉRAMENT — LES DEUX BISCUITS
LES PLAISIRS DU CLOITRE
TABLEAUX DES MŒURS DU TEMPS

INTRODUCTION ET NOTES

PAR

B. DE VILLENEUVE

Ouvrage orné d'une illustration hors texte

PARIS
BIBLIOTHÈQUE DES CURIEUX
4, RUE DE FURSTENBERG, 4

MCMX


LIBRARY
JAN 3 - 1968
UNIVERSITY OF TORONTO

INTRODUCTION

Le théâtre, au dix-huitième siècle, est par excellence plaisir de prince : plaisir double d'ailleurs, puisque, non contents de rester spectateurs, les oisifs opulents montaient sur la scène. « La fureur incroyable de jouer la comédie, écrivait Bachaumont en 1770, gagne journellement, et malgré le ridicule dont l'immortel auteur de la *Métromanie* a couvert tous les histrions bourgeois, il n'est pas de procureur qui, dans sa bastide, ne veuille avoir des tréteaux et une troupe (1). » Et quelques années plus tard, Métra, enregistrant que *La Princesse AEIOU*, une parade des plus équivoques et des plus dégoûtantes, a été jouée à Choisy devant le Roi et la Reine, avec grand succès, explique qu'on avait dû avoir recours aux poissardes les plus consommées pour exercer et styler les acteurs. Pour cette représentation, les hommes étaient habillés en femmes et les femmes en hommes (2).

Le goût des tréteaux et des coulisses, des travestissements et du maquillage s'accorde bien avec la vie factice de la grande dame; et il s'est si bien répandu, au dix-huitième siècle, que Paulmy d'Argenson a rédigé ingénieusement des *Maximes à l'usage des troupes de sociétés ou Manuel des sociétés qui font leur amusement de jouer la comédie*. A son avis, il est peu convenable que les dames respectables et les personnes d'un état sérieux jouent les rôles trop vifs ou d'un comique trop bas. « Mais quand elles font tant que de s'en charger, elles doivent entrer tout à fait dans l'esprit du rôle, et ne se rien refuser de ce qui le caractérise. Si une dame se charge des rôles de la belle Zirzabelle et de Marton, elle doit y mettre tout le ridicule et la gaieté convenables; et si un grave magistrat joue ceux de Gilles ou de Crispin, il ne peut se refuser aux bouffonneries qui conviennent à ces rôles. » Et il ajoute : « La parade est un genre de divertissement dont on peut aussi tirer

(1) *Mémoires secrets*, 17 mars 1770.
(2) *Correspondance secrète*, 14 octobre 1777

parti pour l'amusement des sociétés; il est vrai que ces farces sont communément trop libres pour être représentées devant des dames (1). »

Non seulement les dames en supportèrent la représentation, mais elles les jouèrent devant un public choisi, — et avec des parades — genre à dessein plus trivial qu'obscène, elles se complurent à représenter « de petites pièces voluptueuses et libres, infiniment propres à débarrasser les femmes de ce reste de pudeur qui les fatigue ». Ce répertoire, au dire de Mercier, réalisait la peinture trop aisée d'un riant et facile libertinage, le ton nouveau d'une débauche déraisonnée et qu'on appelait *décente*. A chaque ligne, des équivoques, des plaisanteries grossières, une corruption bien profonde. Et toutes ces femmes, dont on peignait l'esprit et la dépravation, étaient ou comtesses ou marquises, ou présidentes ou duchesses; pas une seule bourgeoise. « Il n'appartient pas à la bourgeoisie d'avoir ces vices distingués (2). »

C'était là le répertoire des théâtres de société, de ceux que grands seigneurs et financiers, libertines artistes et nobles dames aménageaient dans les retraites galantes si bien appelées les *petites maisons* (3).

Dès la première moitié du siècle, la matrone Lacroix ou Delacroix, abbesse de maison close, flairant le goût de sa clientèle aristocratique pour les spectacles libertins, voire même obscènes, voulut donner, le 1er janvier 1741, dans sa maison de la rue de Clichy, une représentation sensationnelle. La pièce jouée avait un titre qui convenait parfaitement au décor : *L'art de foutre ou Paris foutant*, ballet en un acte, en vers, « sur la musique de l'*Europe galante* ». Les courtisanes les plus en renom de Paris étaient mises en scène avec une manifeste impudeur : Mlles Petit jeune, Lesueur, Duplessis, Rosette, Mouton, Lempereur et autres prostituées donnaient au public des échantillons de leur savoir-faire et les préceptes de la plus active obscénité.

Leurs opérations sont interrompues par un commissaire qui veut les faire arrêter :

Suivez mes pas; venez, belles, sous mes auspices,
De vos dons recevoir le prix,
Nous savons à vos maux opposer un remède
Qui, mieux que le mercure, a droit de corriger.

(1) *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*, Paris 1779, t. II, p. 179.
(2) Mercier, *Tableau de Paris*, Amsterdam, 1783, t. VI, p. 111.
(3) Voir *Chroniques du* XVIIIe *siècle*, tome IV : *Le Parc-aux-Cerfs et les petites maisons galantes.* (Bibliothèque des Curieux, 1910.)

Gardez-vous bien de m'outrager;
J'ai des archers là-bas qui viendront à mon aide.
Hâtez-vous donc de déloger.

Mais des mousquetaires, protecteurs des belles demoiselles, arrivent, mettent l'épée à la main, et le commissaire, à qui d'ailleurs on donne quelque argent, se retire promptement.

Le spectacle fit scandale; mais la pièce avait été imprudemment livrée à l'impression avec l'indication de la maison de la dame Lacroix. Aussi ne fut-il pas difficile à la police de mettre fin au scandale par l'arrestation de l'auteur, Baculard d'Arnaud, élève de Voltaire, et de l'imprimeur d'Arnoncourt de Morsan, de Moulins. L'abbesse, de son côté, fut sans doute envoyée à l'Hôpital général, et disparut de la circulation (1).

Déjà la mode des petites maisons ou « folies » s'était propagée; et nul propriétaire de ces temples d'amour n'eût omis d'y installer un théâtre aménagé avec le souci le plus minutieux de la vérité, avec des loges galamment dessinées et bien étoffées, et encore, comme chez les demoiselles Verrières, des loges grillées pour les femmes qui ne voulaient pas être vues.

Chez Titon du Tillet, conseiller de grand'chambre, dans la petite maison de la rue de Montreuil, on joua en 1762 l'*Annette et Lubin* de Marmontel, « une pièce où l'on veut montrer deux enfants qui en font un troisième sans savoir ce qu'ils font », dit Grimm dans sa Correspondance. Bachaumont déclare d'ailleurs que cette pièce est plus ordurière que celle de Favart. Il exagère à plaisir.

Le comte de Clermont fit aussi construire un théâtre dans sa petite maison. Il y donna certainement des représentations libertines. Les seigneurs et grandes dames s'y rendaient en carrosse sans écussons ni armoiries, les laquais sans livrée. Les spectatrices venaient là vêtues très simplement, pour ne pas attirer l'attention, et la figure couverte de masques noirs. Le menu dramatique était à plaisir épicé pour « des convives blasés qui, las du vin exquis, vont s'enivrer avec des liqueurs fortes. Ils envient au peuple sa joie grossière; la parade aux sales équivoques, aux lazzis indécents, a dressé ses tréteaux ici. »

Sur son théâtre on joua aussi un ballet-parade, dû probablement à la plume de Laujon, fournisseur attitré du prince, *La gageure des trois commères,* dans lequel les rôles des hommes étaient joués par des femmes et les rôles des femmes remplis par des hommes.

(1) *Bibliographie des ouvrages relatifs à l'amour,* par M. le C. d'I..., Paris, 1864, col. 280.

Laujon lui-même représentait Mme Jean-Broche ; M. de Bressay était déguisé en Mme Cassandre. Mlle Gaussin, de la Comédie-Française, jouait M. Jean-Broche ; Mlle Le Duc, maîtresse du moment du comte de Clermont, danseuse à l'Opéra, était M. Cassandre (1).

Mlle Duménil, de la Comédie-Française, avait fait élever, en 1752, une petite maison rue Blanche. Grandval, comédien du même théâtre, achetait, peu de temps après, rue Royale, une propriété qu'il faisait communiquer avec celle de Mlle Duménil, sa maîtresse.

Les deux artistes firent édifier un petit théâtre sur lequel ils jouèrent et firent jouer des pièces burlesques et bouffonnes, ainsi que des parades. Paulmy d'Argenson écrivait en 1779 : « Il y a plus d'une vingtaine d'années que l'on a vu à la Barrière-Blanche, dans la petite maison de la demoiselle Dumesnil, actrice du Théâtre-Français, Mlle Gaussin, autre artiste charmante du même théâtre, jouer la parade avec la plus grande supériorité et toutes les grâces imaginables. J'ai assisté à la représentation d'une pièce de ce genre intitulée *Isabelle, Gille, Diable et Notaire,* dans laquelle elle remplissait le premier rôle et méritait les plus justes applaudissements (2). »

Le répertoire de Grandval fut joué presque tout entier sur ce minuscule théâtre; et ce n'était point un répertoire pour jeunes personnes : *L'Eunuque ou la Fidèle infidélité* (à Montmartre, en 1755) ; — *Les deux Biscuits,* « tragédie traduite de la langue que l'on parlait jadis au royaume d'Astracan, et mise depuis peu en vers français » ; — *Léandre-Nanette ou le Double qui-pro-quo,* parade en un acte, en vers et en vaudeville, achevée en 1755 (à Charlotte de Montmartre, Clignancourt, 1756) ; — *La médecine de Cythère,* parade en deux actes, en vaudevilles, tirée des fastes de Syrie (Clignancourt, s. d.) ; *Le Tempérament,* tragi-parade, traduite de l'égyptien en vers français et réduite en un acte. (A Charlotte de Montmatre, en octobre 1770. Au Grand-Caire) ; — *Sirop-au-cul ou l'Heureuse délivrance,* tragédie héroï-merdifique, par M***, comédien italien (au Temple du Goût, s. d.)

Dans la maison du maréchal de Grammont, rue de Clichy, on jouait des parades de Collé avec la demoiselle Fauconnier, ou la demoiselle Lemière, de l'Opéra, ou telle autre, la maîtresse du jour du maréchal. « Il y ordonnait, après les soupers de filles à parties que lui menaient les appareilleuses, des concerts improvisés où l'on

(1) Collé, *Journal historique,* nov. 1754.

(2) Paulmy d'Argenson, *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque,* P., 1779, t. II, p. 266.

entonnait des polissonneries quelquefois spirituelles, telles que l'*Arc de Cythère* :

L'arc de la guerre
N'est point le signal du bonheur ;
Sexe aimable, il doit vous déplaire,
Et peut-on bander de bon cœur
L'arc de la guerre ?

Défunt Voltaire
Dit que Membrod en avait un
Qui fit trembler toute la terre :
Un arc si beau n'est pas commun ;
C'est du Voltaire.

Dieu de Cythère,
C'est le tien qu'il faut m'accorder.
C'est celui qu'aime ma bergère.
Heureux l'amant qui fait bander
L'arc de Cythère !

Tendez, mesdames,
Cet arc qui vous réjouit tant,
Par lui nous régnons sur vos âmes,
Et l'Amour dit en vous l'offrant :
Tendez, mesdames !

Si l'on m'accuse
D'équivoquer dans ma chanson,
En chevalier de l'arquebuse,
Je défends ma profession...
C'est mon excuse (1).

Le duc d'Orléans, passionné de constructions et de théâtre, avait une petite maison au faubourg Saint-Martin, une autre au faubourg du Roule, une troisième à Bagnolet ; et dans chacun de ces petits palais il donnait de brillantes fêtes dramatiques, que Collé était à peu près exclusivement chargé d'organiser. Naturellement l'auteur du *Théâtre de société,* que Bachaumont déclarait fort libre et fort ordurier, très propre à être joué chez des filles, ou de grands princes, faisait de préférence représenter ses œuvres. Nous en donnons un spécimen dans ce recueil : *Alphonse l'Impuissant.*

La plupart des pièces de Collé, jouées sur les théâtres des petites

(1) *Correspondance secrète,* 1787, t. VIII, p. 106.

maisons, comprennent des chansons en vaudevilles, dont quelques échantillons suffiront à faire connaître le ton licencieux :

CHANSON

à l'usage des femmes de la Cour à la fin d'un souper.

VAUDEVILLE

L'amant trop vif et sans art,
Part, part, part,
Sans qu'on puisse y prendre part.
C'est ne savoir pas vivre,
C'est n'avoir nul égard,
Car, car, car
L'amant poli part plus tard.

Il emploie avant cela,
La, la, la,
Le précurseur que voilà,
Ce doigt que l'on vous fourre là,
Qui préparant tout ça,
Va, va, va,
Avant que l'on entre là.

L'amant un peu complaisant
Sent, sent, sent,
Qu'il est civil et décent,
De limer sans poursuivre,
Et, galant, il attend,
Tant, tant, tant,
Que l'on part au même instant.

LA MARCHANDE DE C..S

Je vends des c..s,
Bruns, noirs et blonds,
Châtain-mêlés,
Rasés,
Frisés,
Barbus,
Crépus,
Tondus,
Dodus,
Mais peu fendus.

J'en ai d'unis,
A juste prix ;
D'autres garnis
De clitoris,
　　Qui vont
　　Au fond
Et vous le font !
Je vends, etc.

Je garantis
Qu'ils sont petits ;
Et dans tous temps
Je les reprends,
Quand les gens
Les trouvent trop grands.
Je vends des c..s,
Bruns, noirs et blonds, etc.

LA MARCHANDE DE V..S

Tout vis-à-vis,
Je vends des v..s
Toujours bandants,
Toujours dedans :
　　Des grands,
　　Des beaux,
　　Des gros.
　　J'en vends
　　Trouvant
　　Parfois
Les c..s étroits.

Mes v..s de ducs
Sont tous caducs.
Ces v..s galants
Sont mous et blancs ;
　　Tenez,
　　Prenez
Ces basanés,
Tous vis-à-vis,
　　　Etc.

En voulez-vous
A douze coups ?

Moi je m'en sers,
Mais ils sont chers,
Et bien faits pour
Nos grands c..s de cour,
Tous vis-à-vis,
Etc. (1).

Le fermier général Le Riche de la Pouplinière, avait installé à Passy une superbe demeure où il s'était organisé une molle existence de jouisseur. En outre, il avait fait édifier, rue de Clichy, un théâtre sur lequel sa femme, Mlle Deshayes, actrice et fille d'actrice, donnait des représentations égrillardes au moins. On y joua, croit-on, des scènes fort libertines que la Pouplinière présentait comme dues à sa plume, et qui peuvent être plus légitimement attribuées à Crébillon fils : *Le Tableau des mœurs du temps dans les différents âges de la vie*. Nous publions deux de ces dialogues.

La Guimard, déesse de la danse, qui devient, vers 1761, l'étoile de l'Académie royale de musique, attache à son char l'opulent fermier général Benjamin de la Borde et bientôt, simultanément, le maréchal prince de Soubise.

En 1772, la danseuse se fit construire, sous la direction de l'architecte Le Doux, un splendide hôtel dans la Chaussée-d'Antin, avec un admirable théâtre, dont la salle pouvait contenir 500 personnes. Les loges ouvertes et les loges grillées étaient de délicieux boudoirs à tentures de taffetas rose, relevées de ganses d'argent; tout autour régnait une colonnade où, dans les entre-styles, se groupaient les spectatrices dont le feu de mille bougies rehaussait l'éclat fardé. Près du théâtre, un exquis jardin d'hiver servait de salon pendant les entr'actes et, pendant la pièce, de refuge aux amoureux. « Cet accessoire, dit Fleury, était merveilleusement apprécié par les gens de goût admis dans la maison (2). »

Le répertoire de la Guimard fut des plus osés : elle rêva de ressusciter les *Fêtes d'Adam*, exécutées sous la Régence au château de Saint-Cloud, et fit jouer, dit-on, à sa petite maison, un proverbe en deux actes, d'une liberté des plus audacieuses : *l'Esprit des mœurs au dix-huitième siècle ou la Petite Maison*, de Mérard de Saint-Just (3).

C'est à une des fêtes dramatiques données sur son théâtre que la

(1) Charles Collé. — *Chansons qui n'ont pu être imprimées et que mon censeur n'a point dû me passer*. S. l., 1784 (Enfer, 301).

(2) Fleury. — *Mémoires*, P. 1835, t. II, p. 119.

(3) Voir *Le Parc-aux-Cerfs et les petites maisons galantes*. Appendice.

Guimard fit prononcer, en matière de compliment, par un des acteurs, ce petit discours, dont toute fille — incapable, d'ailleurs, d'y voir malice — devait formellement interdire la lecture à sa mère. Et jamais peut-être formule ne fut plus justifiée :

« Messieurs,

« Autant que l'usage des choses de théâtre a pu me donner de pratique : non, je mets la charrue devant les bœufs, messieurs, je veux dire autant que la pratique des choses de théâtre a pu me donner d'usage, j'ai remarqué, en général, j'ai même expérimenté que les clôtures sont bien plus difficiles à faire que les ouvertures ; que le moment où l'on rentre a quelque chose de bien plus gracieux, de plus agréable que le moment où l'on sort, et que les actrices ne pourraient jamais se consoler des regrets de la sortie, si elles n'envisageaient l'espérance d'un bout de rentrée. Ce discours tend à vous montrer d'un clin d'œil, à vous exposer d'une manière qui ne tombera pas en oreille d'âne, messieurs, à rapprocher enfin par un trait insensible les avantages de la sortie d'avee ceux de la rentrée, la clôture, enfin, de l'ouverture.

« Mais ne pensons point à l'ouverture, quand nous en sommes à la clôture ; ne pensons point au commencement du roman, quand nous en sommes à la queue. C'est le plus difficile à écorcher, messieurs, on le sait, et c'est pour cela que je rentre dans la matière de mon compliment, et que j'en reviens à la clôture d'aujourd'hui, qui fait le fond de mon sujet.

« Vous trouverez notre clôture bien courte, bien petite, en comparaison des ouvertures si grandes, si brillantes, mesdames, dont nous vous sommes redevables. Quelles obligations ne vous avons-nous pas pour les avoir soutenues aussi agréables, douces et faciles, pour avoir écarté à propos ces critiques qui vilipendent sans cesse un acteur, l'obligent de se retirer la tête basse et la queue entre les jambes ! Vous avez soutenu notre zèle, suppléé à notre faiblesse, en nous prêtant généreusement la main pour nous dresser selon vos désirs, et nous avez mis par ce moyen dans le cas d'entrer en concurrence avec les sujets du premier talent, qui marchent toujours la tête levée et auxquels on ne peut reprocher qu'un peu trop de raideur, défaut dont ils se corrigeront aisément.

« Que dis-je ? Je m'aperçois que je m'allonge un peu trop sur les efforts de nos acteurs ; que je pourrais m'étendre sur quelques-unes de nos actrices. Mais ce n'est pas là le moment : je me contenterai de vous dire que si nous donnons aujourd'hui quelques relâches à nos amusements et à notre spectacle, c'est reculer pour mieux sauter. Et quoiqu'il ne soit pas permis à tout le monde d'être heureux

à la rentrée, c'est cependant sur elle que nous fondons toute notre espérance, et voici quel en est le motif :

« Ésope un jour avec raison disait
Qu'un arc qui toujours banderait
Sans doute se romprait.
Si le nôtre se repose,
Mesdames, c'est à bonne cause,
A ce qu'il nous paraît.
De ce repos vous verrez les effets ;
Nous ferons des apprêts
Pour de nouveaux succès,
Et nous le détendrons exprès,
Pour mieux le tendre après (1). »

Le prince d'Hénin, qui, vers 1770, devint l'amant en titre de Sophie Arnould, groupa autour de la spirituelle et libertine artiste tout un monde de joyeux viveurs. Pour les amuser, et aussi pour utiliser le talent dramatique de son indispensable maîtresse, il songea tout naturellement aux spectacles érotiques, si fort à la mode à ce moment. Il trouva précisément un fournisseur très compétent en ce genre de compositions, le sieur Delisle de Sales, ex-oratorien, qui avait eu maille à partir avec la censure pour son ouvrage sur la *Philosophie de la nature*. Le prince dut lui faire des offres séduisantes, car Delisle de Sales devint le fabricant attitré de son théâtre intime. Les pièces qu'il écrivit à ce titre n'ont jamais été imprimées, mais un savant bibliophile, M. Alfred Bégis, qui eut un instant de célébrité en 1860 pour avoir revendiqué, devant la justice, des livres saisis à son domicile et déposés à l'Enfer de la Bibliothèque nationale (2), possédait le manuscrit de ce répertoire clandestin : « quatre volumes, bien habillés de maroquin rouge, écrits sans ratures en belle ronde, avec çà et là, dans les marges, des corrections modernes au crayon ». Et comme il eut la générosité de communiquer ces manuscrits à deux hommes de lettres, MM. G. Capon et R. Yve-Plessis, dont les études documentaires sur le Paris galant du dix-huitième siècle font autorité, nous nous permettrons d'emprunter à leur ouvrage sur *Les Théâtres clandestins* (3) quelques renseignements précis.

(1) *Mémoires secrets*, 23 septembre 1770.

(2) Voir *L'Enfer de la Bibliothèque nationale*. Revendication par M. Alfred Bégis de livres saisis à son domicile et déposés à la Bibliothèque impériale en 1866. Débats judiciaires. — Paris, L. Carteret, imprimé pour les Amis des livres, 1899, in-8.

(3) *Paris galant au dix-huitième siècle : Les Théâtres clandestins*, par G. Capon et Yve-Plessis. — Paris, Plessis, 1905.

Ce répertoire se présentait sous la forme suivante :

THÉATRE D'AMOUR

Composé de pièces grecques, assyriennes, romaines et françaises. A Amatonthe. L'an de notre planète 40780.

PREMIÈRE PARTIE

Junon et Ganymède, comédie érotique.
La Vierge de Babylone, comédie érotique.
César et les deux Vestales, pièce érotique en un acte.
Anacréon, pièce érotique.

DEUXIÈME PARTIE

Héloyse et Abeilard, comédie érotique en un acte.
Ninon et La Chatre, scène érotique.
Ninette et Finette ou Les Épreuves d'amour d'une troisième Héloïse, pièce érotique.

TROISIÈME PARTIE

Le Jugement de Pâris ou Les trois Dards.

QUATRIÈME PARTIE

Opuscules érotiques.
Dialogue érotique en seize couplets, sur l'air de *Myrza,* avec une pantomime voluptueuse.

A Paphos. L'an 4000 du règne de l'amour.

Le seul titre de ces pièces suffit à révéler leur obscénité ; le langage y est d'une crudité insurpassable, les jeux de scène ne laissent rien à désirer : la sodomie, l'onanisme, la flagellation, voire même les pratiques de l'amour normal s'étalent à nu sous les yeux des spectateurs. Ce serait sans doute pousser trop loin notre indiscrétion que de découper dans l'ouvrage de G. Capon et R. Yve-Plessis les analyses de toutes les pièces inscrites à la nomenclature. Mais nous ne résistons pas au plaisir d'enregistrer l'affirmation de Delisle de Sales au sujet de la représentation de ce répertoire.

« Toute l'antiquité, écrit-il dans sa préface, a retenti des dialogues d'un amour plus que libre qu'avait composés Eléphantis, et dont les dernières copies ont été probablement brûlées, lors de l'incendie de la bibliothèque de Ptolémée. Des peintres de renom avaient joint à ces ouvrages licencieux des dessins qui représentaient l'amour sans voile dans toutes les attitudes que l'imagination la plus hardie avait pu suggérer... »

C'est une pareille tradition qui a pu faire naître dans les âges modernes les *Entretiens* d'Aloysia et les *Sonnets* de l'Arétin.....

Un prince étranger, homme très aimable, mais un peu blasé sur

les plaisirs que l'innocence apporte, avait un théâtre secret où il n'introduisait que des roués de sa petite cour et des dames de qualité, dignes d'être courtisanes. C'étaient les saturnales de la Régence. On y jouait sans voiles les priapées de Pétrone et les orgies du Portier (des Chartreux). La licence d'un grand festin lui donna la hardiesse de s'adresser à moi et de me demander des conseils sur les moyens de jeter l'intérêt dans cet odieux spectacle. J'eus la faiblesse de lui dire que Socrate lui-même se serait prêté en ce genre aux folies d'Alcibiade.

De ce moment il n'eut plus de secrets pour moi et il m'invita avec toutes les grâces imaginables à épurer son théâtre, de manière qu'un sage pût s'y rendre, même en loge grillée.

Quatre pièces de ce recueil : *Junon et Ganymède,* la *Vierge de Babylone, César et les Vestales* et le *Jugement de Pâris,* ont été jouées sans qu'on se permît d'y changer un seul mot. La scène d'Anacréon et les pièces qui touchent à notre histoire moderne sont des folies de mon imagination, un peu plus décentes que les autres. Quant à *Minette et Finette,* dont j'ai connu les personnages originaires, j'ai vingt fois été sur le point de la livrer aux flammes, et je ne la conserve ici qu'à cause du but moral qu'elle présente et pour montrer le danger de ces théâtres particuliers où l'innocence se perd avant qu'une jeune personne se doute qu'elle a une innocence à conserver.

Junon, la *Vierge de Babylone, César* et le *Jugement de Pâris,* qui ont été joués, n'ont eu que trois représentations afin que les acteurs n'eussent pas le temps d'apprendre d'autres rôles que ceux qu'ils jouèrent; ensuite on me renvoyait mon manuscrit avec tous les rôles individuels à part, tels que je les avais transcrits moi-même. »

Avec plus de précision encore, Delisle de Sales, dans la préface d'un dialogue chanté qui figure au quatrième volume de son répertoire, cite deux de ses interprètes.

« Chaque strophe de cette folie érotique, écrit-il, forme un dialogue dont l'amant chante les deux premiers vers et l'amante les deux autres.

« Les deux interlocuteurs furent dans l'origine Sophie Arnould, actrice à l'Opéra avant l'avènement de Mme Saint-Huberty, morte épouse du chevalier d'Entraigues, et un chevalier de Malte qui se disait issu du fameux Grammont, dont tous les gens de goût savent par cœur les *Mémoires,* et qui, ayant enlevé dans Londres Mlle Hamilton, oublia de l'épouser.

« Le jeune Grammont était beau comme Alcibiade et délicat comme on l'est dans une première conquête.

« Arnould, qui, à ce que dit l'histoire du temps, n'eut jamais de

pucelage, s'avisa, pour le subjuguer, de s'en donner un, ce qui parut un moment vraisemblable, parce que le jeune Grammont avait reçu d'une nature bienfaisante... (*Les auteurs n'ont pas osé imprimer la fin de la phrase.*)

« La scène se passa dans un repas donné chez Sophie Arnould, où je me trouvai avec le prince d'Hénain (*sic*), l'amant en titre de l'actrice, mais non l'amant en faveur, parce que la nature était loin de lui avoir donné le grand talent de l'Hercule Adonis de vingt ans; c'était même à cause de cette faiblesse d'organes que le comte de Lauraguais, l'amant en crédit, l'appelait, dans son ingénieux persiflage, le Prince conservateur. Ce dialogue fut chanté pour la première fois un jour où il y avait un bal public à l'Opéra; presque toute la compagnie se dispersa vers onze heures, avec promesse de se rassembler vers les deux heures du matin à la salle de bal; tous ces préliminaires sont nécessaires pour l'intelligence de cette folie amoureuse et surtout pour entendre le badinage ingénieux de Sophie, qu'on lira peut-être avec quelque intérêt dans une *postface.* »

Parmi les productions écloses dans ces milieux hyper-galants, il y a, somme toute, beaucoup de futilité, la plupart du temps aussi quelque amoralité. Certaines semblent même des gageures de maisons closes, et nous hésiterions à croire qu'elles ont vu le jour de la scène si nous n'avions à ce sujet des confidences suffisamment précises. Mais il y a aussi des œuvres charmantes. Leurs auteurs ne sont pas des dramaturges de génie; ils ont surtout le talent, l'ingéniosité d'imaginer des intrigues grivoises, des actions mouvementées, des situations libres, des dialogues émoustillants.

Au reste, on ne peut vraiment connaître le dix-huitième siècle et son amour du plaisir si l'on ignore cette littérature de second plan, fort agréable, au demeurant, à parcourir.

B. de V.

Le Luxurieux

COMÉDIE

En un acte et en vers

Par le Sr L. G., comédien ordinaire du roi.

Le Luxurieux

Le Luxurieux a paru pour la première fois vers 1732. Cette comédie fut publiée aussi, en même temps que divers contes piquants, vers 1738. Elle a été réimprimée dans les *Pièces libres*, de Ferrand (Londres, 1738), dans l'*Abatteur de noisettes* (La Haye, 1741), dans le *Théâtre Gaillard* (Glasgow, 1776), et dans les *Étrennes libertines pour l'année 1743*, où elle est intitulée *Le libertin puni.*

Elle est l'œuvre de Legrand (Marc-Antoine), artiste dramatique de la Comédie Française (1673-1728). Aucun document ne nous permet de dire sur quelle scène elle fut jouée, ni même si elle le fut.

Le Luxurieux

Comédie

ACTEURS

VALÈRE, amoureux d'Agnès.
ISABELLE, sœur de Valère, amante de Branlard.
BRANLARD, avocat, amant d'Isabelle.
AGNÈS, pensionnaire qui sort du couvent, amoureuse de Valère.
BIBI, cousine d'Agnès.
PAILLARDET, valet de Valère, et déguisé en aumônier.
BARBE, suivante d'Isabelle.
POUSSE, camarade de Paillardet, et déguisé en notaire.
COURTAUD et LA BABINE, témoins.

La scène est à Paris, dans la maison de Valère.

SCÈNE PREMIÈRE

VALÈRE, ISABELLE

ISABELLE

Vous verrai-je toujours plongé dans la luxure?

VALÈRE

Que voulez-vous, ma sœur? je cède à la nature.
Vous le savez, chacun a divers appétits ;
Vous êtes pour les grands et moi pour les petits
(J'entends les grands repas).

ISABELLE

Que voulez-vous entendre?
Mon frère, en vérité, je ne puis vous comprendre.

VALÈRE

Vous ne sauriez comprendre. Eh! vous avez de quoi
(J'entends un grand esprit).

ISABELLE

Vous vous moquez de moi.

VALÈRE

Si vous ne comprenez.

ISABELLE

Quels discours sont les vôtres?

VALÈRE

Vous pouvez bien du moins faire comprendre à d'autres.

ISABELLE

Contre les voluptés, j'ai toujours combattu,
Et si quelques désirs attaquent ma vertu,
C'est en dormant; jamais je n'y suis consentante.

VALÈRE

En vous l'intention est toujours innocente;
Je vous entends.

ISABELLE

Mais vous, toujours luxurieux,
On vous voit nuit et jour hanter les mauvais lieux.
Les femmes de ce temps épuisent bien les bourses.

VALÈRE

Dans les miennes, ma sœur, j'ai de grandes ressources;
Sans m'épuiser j'en puis tirer ce que je veux.

ISABELLE

Mon frère, en vérité, vous êtes bien heureux,
Celles que vous payez sont encor plus heureuses.

VALÈRE

Certes, je sais les rendre aussi bien amoureuses.

ISABELLE

Mais c'est de votre argent.

VALÈRE

Ah! ne le croyez pas;
Elles trouvent en moi, ma sœur, d'autres appas.

ISABELLE

Quoi! vous me soutiendrez que cette charcutière
N'est pas intéressée!

VALÈRE

Ah! ma sœur, au contraire,
Elle a le cœur si bon qu'en mille occasions,
Pour avoir une andouille, elle offre deux jambons.

ISABELLE

Je devine à peu près ce que voulez dire,
Et la similitude a de quoi faire rire.

VALÈRE

Où donc est le plaisant de ce que l'on vous dit?

ISABELLE

Vous enveloppez tout avecque tant d'esprit!
Deux jambons, une andouille; allons, passons, mon frère.
Cette explication n'est pas fort nécessaire,
Et malgré ma pudeur... Mais voici Paillardet.

SCÈNE II

VALÈRE, ISABELLE, PAILLARDET

VALÈRE

Eh bien, as-tu rendu ce matin mon billet?

PAILLARDET

Oui, monsieur; cette nuit vous pourrez voir Julie.
Madame Pommelée en vos mains la confie.

VALÈRE

As-tu vu la Fillon? (1) Me fera-t-elle voir
La brune en question?

PAILLARDET

Oui, vous l'aurez ce soir.
En même temps j'ai vu madame Motte-Verte,
Qui m'a dit avoir fait certaine découverte
D'un tendron de quinze ans ; ce sera pour midi :
Voilà, grâce à mes soins, ce jour-ci bien rempli.

VALÈRE

Songe donc à demain.

ISABELLE

En vérité, mon frère,
Vous allez vous tuer, je vous le réitère ;
Si j'en faisais autant, je serais sur les dents.

VALÈRE

Vous le croyez, ma sœur ; allez, ces passe-temps
Conservent la santé : regardez vos voisines,
Madame Gobe-Tout, madame Grippe-Pines,
La comtesse Val-Cu, la marquise Cognard ;
Ce jeu que vous blâmez les rend grasses à lard.

ISABELLE

Je ne le blâme point ; mais je suis assez sage
Pour n'en vouloir tâter que dans le mariage.

VALÈRE

Eh bien ! mariez-vous, j'en demeure d'accord :
De vous en empêcher certes j'aurais grand tort.
Quel mari prenez-vous? Est-ce le capitaine?

ISABELLE

Nous nous sommes brouillés depuis une semaine.

(1) Célèbre matrone de maison close, du commencement du XVIIIe siècle.

VALÈRE

Pourquoi donc?

ISABELLE

Il m'a fait le plus infâme tour
Qu'on puisse jamais faire. Il passait l'autre jour
Avec sa compagnie au bas de ma fenêtre,
C'était le jour de l'an. Dès qu'il me voit paraître,
Il présente sa pique, il en fait mille tours,
Me saluant au son des fifres, des tambours.
De cette honnêteté j'étais assez contente ;
Mais à peine fut-il à la porte d'Orante,
Qu'il aimait depuis peu, qu'avec un grand fracas
Il fit tous à la fois décharger ses soldats.
Ah ! j'en suis enragée.

VALÈRE

Eh quoi ! cela vous pique ?

ISABELLE

Comment donc? Devant moi venir branler la pique
Pour aller décharger ailleurs !

VALÈRE

Le trait est noir.

ISABELLE

Non, mon frère, jamais je ne le veux revoir ;
Ce sont là des affronts que jamais l'on n'efface.

VALÈRE

Ainsi donc vous prendrez l'avocat en sa place ;
Mais c'est un ignorant.

ISABELLE

Pas autant qu'on le croit :
Il s'offre nuit et jour à me montrer le droit ;
Il débute par là.

VALÈRE

Pourvu qu'il continue,
Vous serez avec lui passablement pourvue;
Vous concevrez bientôt.

ISABELLE

Oui, j'ai l'esprit ouvert,
Et de ce que j'y mets jamais rien ne se perd.

VALÈRE

Allez donc, au plus tôt finissez cette affaire,
Adieu, ma chère sœur.

ISABELLE

Jusqu'au revoir, mon frère.

SCÈNE III

VALÈRE, PAILLARDET

VALÈRE

Enfin nous sommes seuls : il faut te découvrir
Un dessein que j'ai fait pour me bien réjouir:
J'aime depuis huit jours une jeune innocente
Que tu ne connais point, elle est toute charmante;
Mais je n'en puis venir à bout sans l'épouser.
Il faut, cher Paillardet, m'aider à l'abuser;
J'ai dit que mon tuteur était homme intraitable,
Qu'il ne souffrirait pas une union semblable;
Mais que, pour le tromper, j'avais un aumônier
Qui tous deux en secret pourrait nous marier :
La belle est consentante. Il faut, je t'en conjure,
Que de cet aumônier tu prennes la figure,
Et tu nous marieras.

PAILLARDET

Oui-dà, je le veux bien :
Le tour sera bouffon.

VALÈRE

Pour qu'il n'y manque rien,
Il faudra deux témoins, à ce que j'imagine.

PAILLARDET

Eh bien ! prenons Courtaut avecque la Babine,
Ils sont de nos amis, et leur plus grand désir
Est, dans l'occasion, de nous faire plaisir.

VALÈRE

Mais il nous faut quelqu'un pour faire le notaire.

PAILLARDET

Oh ! quant à celui-là, monsieur, j'ai votre affaire,
Pousse, mon camarade ; il fut clerc ci-devant ;
Pour dresser un contrat il est assez savant.
Mais quand vous serez las de tout ce badinage...

VALÈRE

Tu prendras cette fille après en mariage.

PAILLARDET

Moi, monsieur ?

VALÈRE

Pourquoi non ? va, tu seras content.

PAILLARDET

Mais, dites-moi, monsieur, a-t-elle du comptant ?

VALÈRE

Je crois son fonds petit.

PAILLARDET

Moi, j'ai fort peu d'avance.
Je ne veux pas, monsieur, vivre dans l'indigence.

VALÈRE

Elle a cinq cents écus.

PAILLARDET

Je n'en ai guère plus ;

Voyez, quand nous aurions ensemble mille écus,
Que diable ferions-nous ?

VALÈRE

Ne te mets point en peine,
Laisse-moi seulement prendre mon droit d'aubaine,
Tu seras satisfait. Va donc chez un fripier
Louer tout au plus tôt un habit d'aumônier.
Moi, je prends le moment que ma sœur est absente;
Elle est farouche un peu, mais je crois après tout
Qu'avec quelques efforts j'en viendrai bien à bout,
Sinon j'irai chercher quelque dondon jolie,
Pour peloter toujours en attendant partie.

SCÈNE IV

PAILLARDET, *seul.*

Il ira peloter ! je devine bien où.
Ah ! qu'il fait bien la paume ! il tire droit au trou ;
Quelquefois au dernier il fait prendre la bisque,
Saisir la balle au bond sans courir aucun risque.
Il force rudement, il a de si grands coups
Que qui joue avec lui toujours a le dessous.
Mais que vois-je ? Quelle est cette beauté charmante?
Je ne la connais point ; serait-ce l'innocente ?

SCÈNE V

AGNÈS, BIBI, PAILLARDET

AGNÈS

Monsieur Valère?

PAILLARDET

Il sort dans ce moment.
Je ne me trompe point, c'est elle assurément.

AGNÈS

Reviendra-t-il bientôt ?

PAILLARDET

Il ne tardera guère.
Avez-vous avec lui quelque importante affaire ?

AGNÈS

Oui, monsieur ; mais pourquoi me regardez-vous tant ?

PAILLARDET

Je croyais vous connaître.

AGNÈS

Il se pourrait ; pourtant
Cela me surprendrait, car je suis peu connue :
Je ne fais que sortir du couvent.

PAILLARDET

L'ingénue !

AGNÈS

J'étais venue ici pour me faire épouser.

PAILLARDET

Eh bien, pour cet effet, daignez vous reposer.
Je vais chercher Valère.

SCÈNE VI

AGNÈS, BIBI

AGNÈS

Ah ! ma chère cousine.

BIBI

Eh ! comment donc, toujours je te verrai chagrine ?
Pourquoi tant de soupirs ?

AGNÈS

Mon mal n'est pas petit ;

Si tu savais quel songe a troublé mon esprit,
Tu serais effrayée autant que moi, je gage.

BIBI

A raconter ses maux souvent on se soulage.

AGNÈS

Mon songe est bien étrange et je ne pense pas
M'être jamais trouvée en un tel embarras.
Je l'ai vu cette nuit, cet amoureux Valère,
Un poignard à la main, et tout prêt à me faire
Quelque sanglant outrage ; il n'était point vêtu
De ses habits dorés; il m'a paru tout nu.
J'ai pâli, j'ai rougi de honte à cette vue,
Je me suis écriée : « Hélas ! je suis... perdue ! »
Mais lui sans s'étonner : « Il faut passer le pas,
M'a-t-il dit. — Ah ! Valère ! Aimez-vous les combats ?
Ai-je dit, c'est ailleurs que vous devez combattre,
Car tout du premier coup vous me pourriez abattre. »
Enfin poussant sa pointe et suivant son transport,
Il m'a prise à la gorge et du premier effort
Il m'a mise par terre, et m'ayant renversée,
Du poignard qu'il avait, coup sur coup m'a percée.
Tout ce que je sentais m'empêchait de parler,
A peine mes soupirs se pouvaient exhaler ;
Pourtant à mon secours j'ai réclamé mon père ;
Hélas ! dans ce moment il poignardait ma mère,
Il ne m'écoutait pas. « Poursuis donc, inhumain,
Puisqu'on te laisse faire, achève ton dessein,
Ai-je dit au cruel ; égorge la victime. »
Enfin, jusques au bout ayant poussé son crime,
Sans vie il m'a laissée après ce long combat,
Et je me suis trouvée en un piteux état.
Je me suis éveillée accusant la nature
De m'avoir abusée avec cette imposture.

Je ne sais ni comment, ni quand s'est fait cela ;
Mais je sais que j'étais en eau sortant de là.
Voilà quel est mon songe; explique-le, cousine.

BIBI

Hé, mais... pour le poignard aisément je devine,
C'est victoire, dit-on; l'homme nu, c'est désir,
Et la fille percée, on dit que c'est plaisir.
Voilà ce que je sais.

AGNÈS

Eh ! dis-moi, je t'en prie,
As-tu fait quelque songe aussi pendant ta vie?

BIBI

Si ma mémoire peut me les rendre présents,
Je vais t'en conter un des plus extravagants.
Il n'est chose d'abord, dans toute la nature,
Dont tour à tour je n'aie en dormant la figure.
Je me vois chaque nuit dans un pays nouveau,
Je me trouve serpent, arbre, poisson, oiseau.
Si je me vois jument, un maquignon me dompte,
Un palfrenier me sangle, un cavalier me monte.
Je deviens quelquefois matelas et coutil,
Pierre où le rémouleur affile son outil.
Si je me vois perdrix, un braconnier m'abat,
A moins que son fusil ne vienne à prendre un rat.
Je suis aussi souvent en chose inanimée :
Par exemple en maison, en porte, en cheminée;
L'on me couvre, l'on m'ouvre, on me ramone enfin ;
L'on ne peut éprouver plus bizarre destin.
Tantôt je suis fagot, tantôt je suis bourrée ;
Tantôt je suis marteau, tantôt je suis cognée;
On me charge, décharge, on m'emmanche, on me vend,
Avec moi l'on se chauffe, on cloue, on tape, on fend,

Je sers à tous métiers ; si je deviens aiguille,
Il survient un tailleur qui sur-le-champ m'enfile.
Tantôt en accolade, ainsi qu'un lapereau,
Et tantôt embrochée ainsi qu'un dindonneau.
Farine, l'on me blute, et son, l'on me ressasse ;
Noix muscade, on me rape, et poivre on me concasse.
Frontière, on m'avitaille; et brèche, on m'élargit.
Compote, l'on me sucre, et prune, on me confit;
Déchirure, on me coud ; tonneau, l'on me bondonne :
Beurre frais, on m'étend, et barbe, on me savonne.
Air à boire, air de cour, air de Pont-Neuf, flon, flon,
Je m'accorde toujours au son du violon.
Gaillarde, traquenard, branle, loure, chacone,
Celui-ci me solfie et cet autre m'entonne.
Enfin, air d'Italie ou sonate, ou motet,
M'ayant bien fredonnée on tourne le feuillet.

AGNÈS

Tu souffres donc beaucoup? Je te plains, ma cousine.

BIBI

Oui, je souffre au-dessus de ce qu'on s'imagine.

AGNÈS

Mais, que dis-tu, cousine, aux auteurs de tes maux?
Ne les traites-tu pas d'inhumains, de bourreaux?
Comment les nommes-tu, souffrant un tel martyre?

BIBI

Ah ! mille fois j'en souffre et souffre sans rien dire.
Mais quelqu'un vient ici ; cousine, taisons-nous.

AGNÈS

C'est Valère lui-même.

SCÈNE VII

VALÈRE, AGNÈS, BIBI,
PAILLARDET, *déguisé en aumônier ;* POUSSE, *en notaire ;*
COURTAUT ET LA BABINE, TÉMOINS

VALÈRE

Ah! ma belle, c'est vous!
Je conduis avec moi l'aumônier, le notaire,
Et les témoins qu'il faut pour finir cette affaire.

POUSSE, *en notaire.*

De vos conventions suffisamment instruit,
J'ai rédigé le tout dans la forme qui suit ;
Voici votre contrat que j'ai fait en deux lignes :
« Fut présent devant nous messire Jean Desvignes,
Chevalier de Valère et seigneur des Conneaux,
Des Blondins, des Grisons, Roussillons, Mauricaux,
Et cætera, baron, seigneur de la Magnotte,
Comte de Saint-Vitaux et pays de la Motte,
Marquis de Bracquemart, grand prieur de Nonnains,
Grand vidame Danconne et lieux circonvoisins ;
Et demoiselle Agnès Gribiche Coniboindre,
Lesquels charnellement désirant se conjoindre,
Par le présent contrat, renonçant, approuvant,
Sont demeurés d'accord des articles suivants :
Primo. Ladite Agnès apporte en mariage
Un champ clos dont la terre est propre au labourage ;
Un pré prêt à faucher, et deux petits moulins,
L'un à l'eau, l'autre à vent, et tous deux fort voisins,
Séparés par un pont de structure bizarre,
Où quoiqu'étroit souvent le voyageur s'égare ;
Un bâtiment moderne et percé comme il faut,
Bien conditionné du bas jusques en haut.

Pour meubles un chambranle et des plus beaux qu'on fasse.
Item. Le tour de lit avec la bonne grâce,
Travaillés à l'aiguille, entourés d'un molet.
Item. Trois beaux habits, deux tout neufs, un qu'on fait.
Le tout entretenu dans l'état qu'il doit être,
Et que ledit Valère a déclaré connaître
Pour avoir plusieurs fois visité le terrain,
Et touché le susdit contenu de sa main :
Reconnaissant qu'il est tel qu'on le lui détaille.
Voulant que dans tout temps le présent contrat vaille,
Assisté du bon droit, ainsi que de raison.
Passé par-devant Pousse et Dru son compagnon. »
Il s'agit de signer, maintenant.

VALÈRE *signe.*

Je commence;
Allons, Agnès, à vous.

AGNÈS, *prenant la plume.*

Je tremble par avance :
Où mettrai-je mon nom?

POUSSE

Cela dépend de vous;
Mais la femme toujours se doit mettre dessous,
Et les témoins au bas..., Courtaut et la Babine,
Serrez-vous, s'il vous plaît, place pour la cousine.
Voilà le contrat fait; la célébration
Doit suivre, et tout d'un coup la consommation.
Ça, monsieur l'aumônier, conjoignez les parties.

PAILLARDET

Je ne chercherai point tant de cérémonies,
Ce sont formalités que l'on observe après;
Valère, voulez-vous pour votre épouse Agnès?

VALÈRE

Oui, monsieur.

PAILLARDET

Vous, Agnès, pour votre époux Valère?

AGNÈS

Oui, monsieur.

PAILLARDET

C'est assez : voilà tout le mystère;
Touchez-vous dans la main, mettez au doigt l'anneau,
Allez, couchez ensemble : *Ego vos conjungo.*

AGNÈS

Jusqu'au revoir, cousine.

BIBI

Adieu, ma chère amie,
Porte-toi bien; le Ciel te donne longue vie!

VALÈRE

Je vois ma sœur, passons dans mon grand cabinet,
Elle est un peu fâchée et j'en sais le sujet;
Mais je l'apaiserai.

SCÈNE VIII

ISABELLE, BARBE

ISABELLE, *en colère.*

Sans tarder davantage,
Allons, Barbe, sortez, retournez au village;
Comment, sur mon sopha de velours cramoisi
Tantôt avec mon frère!.....

BARBE

Hélas! il l'a choisi,
Car je m'étais d'abord mise sur une chaise.
« Barbe, ce m'a-t-il dit, boutons-nous à notre aise.
— Ah! monsieur, ai-je dit, non, je n'en ferai rien;
Ici je suis fort bien : n'est-on pas toujours bien

Partout où qu'on se trouve? » Après bien des prières
Et m'avoir prise enfin de toute les manières,
Et Barbe par ici, et puis Barbe par là,
Il m'a tout droit poussée au milieu du sopha,
Il a fallu s'y boutre.

ISABELLE

Oh là! quel verbiage!
Je vous donne congé sans tarder davantage.
Que tout dans cet instant d'ici soit délogé.

BARBE

Après tant de service, ah! bon Dieu, quel congé!

SCÈNE IX

ISABELLE, BRANLARD

BRANLARD

Qu'est-ce donc que ceci? Qu'avez-vous, mon aimable?

ISABELLE

Je ne veux plus de Barbe, elle est insupportable.

BRANLARD

Plus de Barbe! Comment pouvoir vous en passer?

ISABELLE

Elle m'échauffe plus qu'on ne saurait penser;
Il faut toujours qu'on crie ou qu'on sue avec elle!

BRANLARD

Quoi! l'auriez-vous surprise à n'être pas fidèle?

ISABELLE

Puisqu'il faut m'expliquer, mon frère est son amant,
Et je les ai surpris ensemble en ce moment.

BRANLARD

Quoi! c'est là le sujet qui vous met en colère?
C'est une bagatelle, allez, laissez-les faire.

ISABELLE

Mon frère a peu d'honneur.

BRANLARD

Eh bien ! c'est pour cela
Qu'il en cherche partout.

ISABELLE

Fort bien, il est bon là.

BRANLARD

Allons, pour cette fois, il faut lui faire grâce.

ISABELLE

Mais vous qui me parlez, mettez-vous à ma place :
Que diriez-vous, trouvant une fille chez vous,
Sur un sopha pâmée, un homme à ses genoux,
Promenant ses regards dessus sa gorge nue?

BRANLARD

Entre nous, je dirais, que la fille est... perdue.

ISABELLE

Oui, mais que feriez-vous en les voyant tous deux?

BRANLARD

Ma foi, je banderais tout aussitôt... mes yeux.

ISABELLE

Mais vous déchargeriez du moins votre colère
Sur la fille...

BRANLARD

Ah ! c'est là ce que je voudrais faire :
Deux ou trois coups de verge appliqués rudement.

ISABELLE

Oh ! ce serait pour elle un plaisant châtiment;
Mais parlons d'autre chose : à quand notre hyménée?

BRANLARD

Ah ! madame, il en faut reculer la journée;

Je suis un malheureux qui ne mérite pas
De posséder sitôt d'aussi charmants appas.
Je suis dans un état....

ISABELLE

Achevez, je vous prie ;
Auriez-vous attrapé quelque galanterie?

BRANLARD

Hélas! vous l'avez dit, j'en suis au désespoir.
Me croyant pour jamais privé de vous revoir,
Un capitaine ayant le bonheur de vous plaire,
J'ai voulu me guérir d'un amour téméraire.
Ah! quelle guérison! je m'en sens en ce jour
Tourmenté par un mal plus cuisant que l'amour.

ISABELLE

Et qui vous a guéri de cette étrange sorte?

BRANLARD

Une jeune beauté, que le diable l'emporte,
Que la peste la crève! Hélas! la caressant,
Innocence, pudeur, esprit doux, complaisant,
Je trouvais tout en elle. Ah! la double traîtresse,
J'ai payé chèrement les fruits de sa tendresse.
Quand elle me disait : « Souvenez-vous de moi »,
Elle avait bien raison, il m'en souvient, ma foi.

ISABELLE

Allez, mon cher Branlard, c'est une bagatelle,
Il n'en faut plus qu'autant.

BRANLARD

Que vous êtes cruelle
De me railler encor!

ISABELLE

J'ai grand tort, en effet.

BRANLARD

Prenez-vous-en à vous de tout ce que j'ai fait.

ISABELLE

Ce n'est pas tout; je veux en régaler mon frère,
Il vient fort à propos.

BRANLARD

Comment, qu'allez-vous faire?

ISABELLE

Vous ne sauriez avoir trop de confusion,
Et de votre pardon c'est la condition.

SCÈNE X

VALÈRE, ISABELLE, BRANLARD

VALÈRE

Ah ! ma sœur, prenez part à ma bonne fortune,
Vous allez avouer qu'elle n'est pas commune,
Vous l'allez voir. Ah ! ah ! c'est vous, monsieur Branlard,
Je veux de cette vue aussi vous faire part.

ISABELLE

Ma foi, Monsieur Branlard n'a pas sujet à rire :
Il pleure bien plutôt.

VALÈRE

Que me voulez-vous dire?

ISABELLE

Il a d'une beauté reçu certain présent;
En un mot, il en tient.

VALÈRE

Le tour est fort plaisant.
Eh ! voilà ce que c'est de courir les donzelles,
Faites tout comme moi, dénichez les pucelles;

Il s'y trouve, il est vrai, de la difficulté.
La vertu les défend avecque fermeté.
Avant qu'elle s'écarte et que le vice glisse,
Les combats sont sanglants avec une novice;
Mais on en a l'honneur, je viens de l'éprouver
Avec celle qu'ici vous voyez arriver.

SCÈNE XI

VALÈRE, ISABELLE, AGNÈS, BRANLARD

BRANLARD

Que vois-je ? Quoi, c'est là sa conquête nouvelle !
Oh ! parbleu, pour le coup, vous en tenez dans l'aile,
C'est elle justement qui m'a si mal traité.

VALÈRE

Que me dites-vous là ?

BRANLARD

Je dis la vérité.

VALÈRE

Agnès, connaissez-vous ce monsieur ?

AGNÈS, *à part.*

Ah ! je tremble.

VALÈRE

Parlez, avez-vous eu quelque commerce ensemble ?

AGNÈS

Je ne sais pas.

VALÈRE

Il faut ici s'expliquer net.
Connaissez-vous monsieur ?

AGNÈS

Eh !... non pas tout à fait.

(*Bas à Branlard.*)
Monsieur, ne dites pas, au moins, je vous en prie,
Tout ce qui s'est passé.

BRANLARD, *en colère.*

La prière est jolie :
Cela serait fort bon s'il ne m'en cuisait pas;
Mais l'état où je suis...

AGNÈS

Ah ! parlez donc plus bas.

BRANLARD

Que je parle plus bas? parbleu, je vous admire,
Il n'est pas nécessaire, et je viens de tout dire.

AGNÈS

Les hommes d'à présent sont de grands indiscrets.

VALÈRE

Il n'est donc que trop vrai : qui l'eût pensé jamais ?

AGNÈS

Monsieur; excusez-moi, ce fut par innocence.

VALÈRE

Sortez d'ici, perfide, ou craignez ma vengeance.

SCÈNE XII

VALÈRE, ISABELLE, BRANLARD

ISABELLE

Mon frère, en vérité, vous méritez cela,
Mais je plains cependant l'état où vous voilà.

VALÈRE, *en fureur.*

Enfin je suis donc pris ! Qui l'eût pu jamais croire ?
Je viens de remporter une belle victoire !

Je puis bien m'en vanter ! O triste souvenir !
Quel transport me saisit ! Je perce l'avenir,
Je vois déjà, je vois cette déesse immonde
Que l'enfer enfanta pour tourmenter le monde.
La pâleur l'accompagne et ses avant-coureurs
Viennent me préparer à toutes ses fureurs.
Déjà je vois couler le poison qu'elle apprête,
Les yeux de ses serpents m'environnent la tête,
Ses deux jeunes coursiers s'élancent contre moi ;
Bouffis, gonflés de rage, ils me glacent d'effroi.
En ce cruel état, ô ciel ! que dois-je faire ?
Ah ! barbare, autrefois tu fis mourir mon père ;
Mais je te tiens.

ISABELLE

O dieux ! quels violents transports !
Ah ! pour le secourir employons nos efforts.

VALÈRE

O fils de Jupiter, redoutable Mercure,
J'implore ton secours dans ma triste aventure.
Mille et mille qu'on voit affligés comme moi
Dans leur malheureux sort n'ont eu recours qu'à toi.
En ce puissant danger je réclame ton aide ;
Mais avant d'en venir à ce cruel remède,
Vengeons-nous, cher Branlard, au milieu de nos maux ;
Allons nous signaler par des exploits nouveaux ;
Ne perdons point de temps, courons de belle en belle
Promener le présent d'une beauté cruelle.
Nous pouvons désormais, sans courir le hasard,
De ce fatal présent en tous lieux faire part :
Puisqu'un sexe perfide aujourd'hui nous le donne,
Il ne faut pas du moins rien avoir à personne,
Rendons avec usure. Il faut que dans ce jour,
Puisqu'il vient de la flûte, il retourne au tambour.

BRANLARD

Oui, c'est bien dit; allons, que rien ne nous arrête,
Reprenons du courage et du poil de la bête.

(*Ils s'en vont.*)

ISABELLE, *au parterre.*

Messieurs, le ciel vous offre un bel exemple aux yeux;
Après cela, malheur à tout luxurieux.

La Comtesse d'Olonne

COMÉDIE

En un acte et en vers

Attribuée à GRANDVAL le Père.

(S. l. n. d., Paris, 1738.)

La Comtesse d'Olonne

La Comtesse d'Olonne est attribuée à Nicolas Racot de Grandval, maître-joueur de clavecin, qu'on appelle Grandval le Père, pour le distinguer de son fils, qui fut artiste de la Comédie-Française, amant et presque mari de M[lle] Dumesnil, sa collègue, et qui composa, lui aussi, nombre de pièces libertines, voire même quelques-unes scatologiques.

On attribue aussi cette comédie à Corneille Blessebois, l'auteur du *Rut*, et à Bussy-Rabutin, qui a conté dans la *France galante* les débordements de la comtesse d'Olonne.

Voir, sur les mœurs hors nature du comte de Guiche et de son ami Manicamp, les *Anecdotes secrètes pour servir à l'histoire des Ebugors* (Bibliothèque des Curieux, 1910.)

La Comtesse d'Olonne

Comédie.

ACTEURS

ARGÉNIE, la comtesse d'Olonne.

BIGDORE, le comte de Guiche.

GÉLONIDE, la comtesse de Fiesque.

L'ABBÉ, l'abbé de Roye.

MARCELIN, Marsillac.

LISE, femme de chambre de la comtesse d'Olonne.

CASTELLOR, le duc de Castres.

MANICAMP, giton du comte de Guiche.

GANDALIN, le duc de Candale.

Le théâtre représente, à l'ouverture de la pièce, la comtesse d'Olonne couchée sur un lit de repos, sa femme de chambre assise dans un fauteuil à côté de son oreiller : la comtesse s'éveille en sursaut, épouvantée du rêve qu'elle vient de faire.

SCÈNE PREMIÈRE

ARGÉNIE, LISE

ARGÉNIE, *croyant voir l'ombre du duc de Candale, son premier amant.*

Fantôme impérieux, qui viens mal à propos,
Condamner mes plaisirs et troubler mon repos,
Va porter aux enfers ta noire jalousie
Et ne te mêle plus de censurer ma vie.
Chargé de tant d'horreurs, de quoi t'avises-tu
De revenir ici me prôner la vertu ?

Ne te souvient-il plus que je suis une femme
De qui le c.. brûlant sent la plus vive flamme
Et que de ton vivant, loin de me soulager,
Cruel, tu débandais, à me faire enrager ?
Non, je ne te crains plus, tes menaces sont vaines,
Par ton heureux trépas, la mort brisa mes chaînes :
Depuis ce doux moment, prodiguant mes faveurs,
J'ai dans mes intérêts réuni tous les cœurs ;
Il faut f..... ou mourir.

LISE

Il faut mourir ou f..... !
Est-ce donc la colère ou l'amour qui vous outre ?
Madame, qu'avez-vous ?

ARGÉNIE

Ah ! Lise, quel réveil !
Et que n'ai-je point vu dans mon triste sommeil ?
Au sortir du repas, me trouvant assoupie,
Sur ce lit de repos je me suis endormie ;
Lorsque, me remplissant et d'horreur et d'effroi,
Le jaloux Gandalin a paru devant moi.
« Infâme, m'a-t-il dit d'une voix effroyable,
Je viens te reprocher ta vie abominable ;
Ingrate, as-tu sitôt perdu le souvenir
De l'estime où mon feu pouvait te maintenir ?
Dans le nombre des morts je n'étais pas encore
Quand tu m'associas Marcelin et Bigdore,
Chrisante, Castellor, l'Aventurier, l'Abbé ;
Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé.
Que tu m'as fait souffrir ! Mais mon plus grand supplice
Fut de voir quels amants étaient à ton service ;
Que, sans discrétion et sans cacher ton feu,
Tu fis, de plus en plus, à tout venant beau jeu.

Va, ton abaissement fait honte à ma mémoire.
Ma passion à part, il y va de ma gloire.
Les dieux, pour t'accabler de malheurs infinis,
Vont t'élargir le c.. et raccourcir les v...;
Les plus jeunes fouteurs auront mille faiblesses;
Toujours à contre-temps tu lèveras les fesses,
Et tes amants, contraints par une dure loi,
Au milieu du coït s'endormiront sur toi.
Pour un gueux impuissant l'amour te rendra folle,
Tes moindres maux seront chaude-pisse ou vérole;
Enfin, bougresse, enfin, pour avoir trop foutu,
Un chancre confondra ton c.. avec ton cul. »
A peine eut-il fini ces mots épouvantables
Qu'il disparut.

LISE

O ciel! Quels malheurs effroyables
Menacent vos beaux jours! et quel affreux tableau!
N'appréhendez-vous pas de tomber en lambeau?

ARGÉNIE

On ne peut de frayeur être plus agitée.

LISE

Vous êtes dans l'amour aussi trop emportée;
Madame, Gandalin peut bien vous gourmander;
Pour vous f....., il ne faut que vous le demander.

ARGÉNIE

Que veux-tu, ma Lison, je n'ai que cette envie,
Et c'est le plus grand bien qu'on goûte dans la vie.

LISE

Je lis dans votre cœur, je connais votre goût:
Il n'est aucun plaisir pour vous si l'on ne f....
Abandonnez-vous donc à votre humeur lubrique,
Et, mêlant l'étranger avec le domestique,

Le prince, le bourgeois, et les premiers venus,
Foutez, foutez, madame, à c.....ons rabattus.

SCÈNE II

ARGÉNIE, GÉLONIDE

La comtesse d'Olonne devient amoureuse du comte de Guiche et consulte la comtesse de Fiesque.

ARGÉNIE

Vous ne croiriez jamais, aimable Gélonide,
Que pour prendre un amant je fusse encor timide.
Cependant, je balance à recevoir le cœur
D'un garçon de vingt ans, d'un aimable vainqueur,
Qui me dit chaque jour qu'il m'aime, qu'il m'adore;
Vous le connaissez bien, c'est le charmant Bigdore,
Qui, véritablement, en ressentant vos coups,
N'a pas eu de sujet de se plaindre de vous.
Le croyez-vous mon fait? Est-il homme solide?
Vous m'entendez fort bien, ma chère Gélonide.

GÉLONIDE

Madame, à tout ceci, d'honneur, je n'entends rien.

ARGÉNIE

Je parlerai plus clair : ce garçon f..t-il bien?

GÉLONIDE

Que dites-vous, madame? Ah! l'horrible langage!

ARGÉNIE

Ne le parlez-vous plus, depuis votre veuvage?

GÉLONIDE

Moi! je dis tout au plus des mots à double sens.

ARGÉNIE

Comment nommez-vous donc un v.. en mots décents?

GÉLONIDE

Si je nommais cela, je dirais une p....

ARGÉNIE

Ayant le v.. au c.. vous m'avez bien la mine
De l'y laisser plutôt jusques au lendemain
Que d'oser, pour l'ôter, y toucher de la main.
Mais quittons ce propos, chacun f..t à sa guise.
Bannissons les façons, parlons avec franchise :
Que me conseillez-vous sur ce nouveau fouteur ?

GÉLONIDE

On ne prend là-dessus avis que de son cœur.
Pour moi, j'ai cru le mien ; croyez-en donc le vôtre,
Il vous conseillera beaucoup mieux que tout autre.

ARGÉNIE

Le mien sur ce fouteur ne pense rien de bon,
Et mille gens m'ont dit qu'il n'aimait pas le c.. ;
Au contraire, on m'a dit qu'il est de la manchette,
Et que faisant semblant de le mettre en levrette,
Le drôle, en vous parlant toujours de grand chemin,
Comme s'il se trompait, enfilait le voisin ;
Par inclination, c'est un branleur de pique.

GÉLONIDE

Et qui cherche le c.. par pure politique.

ARGÉNIE

Que dites-vous, madame, et comment parlez-vous ?

GÉLONIDE

On apprend à hurler, aux bois, avec les loups.

ARGÉNIE

Je suis de votre avis, madame, je l'approuve.
Mais je suis la brebis pour foutre et vous la louve.

SCÈNE III

(*Parodie du « Cid ».*)

ARGÉNIE, BIGDORE

La comtesse d'Olonne, amoureuse du comte de Guiche, l'appelle.

ARGÉNIE

A moi, comte; deux mots.

BIGDORE

Parle.

ARGÉNIE

Ote-moi d'un doute :
Connais-tu bien le c...?

BIDGORE

Oui.

ARGÉNIE

Parlons bas; écoute :
Sais-tu bien qu'il vaut mieux mille fois que le cul?
Qu'en tous lieux on t'appelle un bougre, le sais-tu?

BIDGORE

Tels discours sont tenus par dames méprisées.

ARGÉNIE

Non, non; nous savons bien tes histoires passées.

BIDGORE

A quatre pas d'ici, je t'en éclaircirai.

ARGÉNIE

Jeune présomptueux!

BIDGORE

Je suis jeune, il est vrai,
A peine ai-je vingt ans; mais aux c.....es bien nées,
La valeur n'attend pas le nombre des années.

ARGÉNIE

De t'attaquer à moi qui t'a rendu si vain,
Toi qu'on ne vit jamais le v.. raide à la main?

BIDGORE

Je n'ai, jusqu'à présent, jamais trompé de belles,
Et ton c.., si tu veux, en saura des nouvelles.

ARGÉNIE

Sais-tu bien qui je suis?

BIDGORE

Oui : tout autre que moi
Au seul bruit de ton nom pourrait trembler d'effroi.
Mille et mille fouteurs, crevés à ton service,
Semblent me présager un semblable supplice.
J'attaque en téméraire un c.. toujours vainqueur;
Mais j'aurai trop de force, ayant assez de cœur .
A qui f..t Argénie il n'est rien d'impossible,
Ton c.. est invaincu, mais non pas invincible.

ARGÉNIE

La grandeur qui paraît aux discours que tu tiens,
Par tes yeux chaque jour se découvrait aux miens;
Et, croyant voir en toi l'honneur de la jeunesse,
Mon cœur te destinait en secret sa tendresse.
Il est vrai que le bruit de ton peu de vigueur
Avait, non sans raison, ralenti mon ardeur;
Mais puisqu'il est certain, et qu'enfin tu m'assures
Que tout ce qu'on a dit est autant d'impostures,
Je viens t'offrir mon c.., m'abandonner à toi,
Et me faire un plaisir de recevoir ta foi.

(*Le comte de Guiche en veut jouir; il se trouve impuissant et veut s'excuser en disant :*)

BIGDORE

Madame, pardonnez à ce triste accident,
Il vient de trop d'amour.

ARGÉNIE

Ah ! ne m'aimez pas tant :
Si votre trop d'amour cause votre impuissance,
Honorez-moi, seigneur, de votre indifférence ;
Mais, puisque le destin vous a fait pour les culs,
Pourquoi diable songer à faire des cocus ?
Apprenez, apprenez enfin à vous connaître ;
Sortez, ou je vous fais jeter par la fenêtre.

SCÈNE IV

Le comte de Guiche, après avoir raconté son aventure à Manicamp, son giton, lui dit :

BIGDORE

Saisi du plus juste dépit,
Je voulais me couper le v.. ;
Ma résolution fut vaine :
Le cruel auteur de ma peine,
Que la peur avait tout glacé
Tout malotru, tout replissé,
Était allé chercher son centre
Et s'était sauvé dans mon ventre.
Ne pouvant donc rien faire à ce bougre de v..,
Voilà ce qu'à peu près ma colère lui dit :
« Toi qui fais le vaillant quand tu ne vois personne
Et sur la foi duquel est fou qui s'abandonne,
Infâme traître, à qui je peux donner le nom
D'une partie honteuse, avec juste raison ;
Toi qui ne pris jamais les gens que par derrière,
Et par qui je ressemble au maréchal, mon père,
Dis-moi pourquoi la peur t'a si fort raccourci :
Que t'ai-je fait, ingrat, pour me traiter ainsi ? »

Mais, le lâche ! l'œil morne et la tête baissée,
Semblait se conformer à ma triste pensée;
C'était du temps perdu que lui rien reprocher :
Il était à ma voix aussi sourd qu'un rocher.

SCÈNE V ET DERNIÈRE

ARGÉNIE, BIGDORE

(*Le comte de Guiche retourne à la comtesse d'Olonne et s'en acquitte à son honneur ; elle lui dit :*)

ARGÉNIE

Je reconnais, seigneur, que j'étais dans l'abus.
Or qu'aimez-vous le mieux ou des c... ou des culs ?
A présent vous avez de tous deux connaissance.

BIGDORE

Je fais des c... aux culs beaucoup de différence,
Et si jusqu'à présent j'ai mieux aimé les culs,
Reine, c'est que les c... ne m'étaient pas connus.
Si faut-il convenir qu'on n'en peut voir un autre
Plus haut, ni plus brillant, plus charmant que le vôtre.
N'est-il pas vrai, mon cœur ?

ARGÉNIE

Je crois, sans vanité,
Qu'il n'en est pas beaucoup de cette qualité;
Les enfants n'en ont pas fort ouvert le passage,
Et tout le monde y trouve un air de pucelage.

Alphonse l'Impuissant

TRAGÉDIE BADINE

En un acte, en vers

Par Ch. COLLÉ.

Origénie (Paris), chez Jean-qui-ne-peut, au Grand-Eunuque, 1740

Alphonse l'Impuissant

La comédie d'*Alphonse l'Impuissant* fut commandée à Charles Collé par le duc de la Vallière, en décembre 1736, pour être représentée, le vendredi saint suivant, à son château de Champs. Le sujet repose sur une aventure d'Henri IV, roi de Castille et de Portugal, en 1454.

Les ducs de la Vallière, d'Aumont, Duras, les marquis de Surgères et d'Ermenoncourt, les comtes de Martel et de Saxe s'étaient réparti les rôles. Le cardinal de Fleury, informé du projet de ces seigneurs, les fit rappeler à Paris par ordre du roi.

La tragédie badine fut clandestinement imprimée et colportée sous le manteau : elle obtint un grand succès de curiosité. Elle n'a pas trouvé place dans le *Théâtre de Collé,* mais a été réimprimée dans le *Théâtre Gaillard*.

Collé lui-même conte les avatars de son œuvre en quelques lignes curieuses qui furent publiées avec sa *Correspondance inédite* (Paris, Plon, 1864) :

Sur Alphonse l'Impuissant

Anecdotes aussi intéressantes que son sujet,
qui ne l'est point.

« On aura beaucoup de peine à croire qu'un sujet aussi grave et aussi imposant ait d'abord été traité dans le goût et dans le ton de la *Parade*.

« C'est pourtant ce qu'avait fait feu M. La Chaussée, de larmoyante mémoire.

« Il est assez singulier qu'un auteur qui eut l'instinct de composer des comédies tragiques l'ait démenti dans ce sujet en s'égayant mal à propos sur une matière aussi triste que celle de l'impuissance.

« Cette observation n'est point de moi. L'on devine aisément que je l'ai entendu faire à toutes les femmes d'esprit de mon temps. Elles trouvaient mauvais, unanimement, qu'on eût imaginé de tourner

en plaisanterie une aventure aussi déplaisante : elles prétendaient qu'il n'y avait pas à badiner sur cela.

« Ce fut probablement cette remarque, aussi naturelle qu'ingénieuse, qui me décida, dans le temps, à habiller en tragédie, aussi triste qu'il en soit, la parade d'*Alphonse l'Impuissant* du très révérend Père La Chaussée (1), ce zélé prédicateur dramatique qui a converti tant d'âmes au théâtre par ses homélies; ce pieux orateur du Parnasse qui mit toujours la vertu dans ses drames, et jamais dans les actions de sa vie privée. Ce fut apparemment par une suite de sa bonne foi et de sa chaste morale qu'il ne voulut traîter ce sujet qu'en riant et sans l'assujettir au sérieux des dogmes de sa chaire tragique. Je crois pourtant qu'il s'est bien repenti depuis de s'être permis quelques gaillardises, et qu'il en a fait sincèrement pénitence.

« Quoi qu'il en soit de ses remords, et si Dieu a voulu avoir son âme dans le ciel, laissons-le tranquille sur la terre; rendons-lui même la justice de convenir ici que nous avons conservé vingt vers, au moins, de sa parade, et nous avouons de plus, avec candeur, que ces vers sont les meilleurs de cette tragédie.

« Je commençai à y travailler en décembre 1736 : il fallait qu'elle fût achevée vers le milieu du carême suivant.

« De jeunes et jolis ducs, — car pour lors j'étais *enducaillé*, — devaient la jouer dans la *semaine sainte*. Ils mettaient de l'*air* à en fixer la représentation à cette époque, comme on le verra; ils choisissaient même, dans cette semaine, le beau jour de l'Opéra; ils trouvaient ce choix-là du meilleur ton.

« Pressé comme je l'étais et ne comptant d'ailleurs nullement sur ma verve, je me fis aider par l'ami Saurin. La scène deuxième est presque entièrement de lui. Le plan, dont il n'a pas à se vanter, et le reste sont de moi, à l'exception d'une vingtaine de vers qui, comme je l'ai dit, sont de La Chaussée.

« Je fus prêt dans les jours gras. Les rôles distribués et sus, nous partons pour Champs le lundi saint. Cette terre appartenait alors à M. le duc de Vaujours (La Vallière), qui l'a vendue depuis à la Pompadour. Ce fut au château de Champs que se firent les répétitions. On détermina la représentation, et on la mit au jour du vendredi saint. Nous déployâmes inutilement, Duclos et moi, notre éloquence bourgeoise pour la renvoyer à une des fêtes de Pâques. Nos sages et décentes remontrances furent traitées par nos seigneurs les ducs de Vaujours, Daumont, de Duras, par le marquis de Sur-

(1) Le mot est de Piron, qui nommait La Chaussée
Révérend Père La Chaussée,
Prédicateur du saint vallon

gères et d'Ermenoncourt et par les comtes de Martel et de Saxe comme l'auraient pu être les remontrances d'un Parlement Maupeou. Ils nous regardèrent comme de pauvres imbéciles, des marguilliers et des *a pocos*.

« Cependant la vieille Éminence, Mgr le cardinal de Fleury, qui vivait et qui régnait alors, fut averti sous main de cette malsonnante résolution par un des acteurs, par celui qui avait le plus insisté pour mettre notre représentation au grand vendredi. Le comédien, comte de Saxe, avait trahi la troupe.

« Ce charmant comte (soit dit ici en passant), et qui est mort depuis quelques années, est le même précisément qui découvrit, dit-on, à ce méchant borgne de duc de Bourbon, l'intrigue de Mme la duchesse sa femme, avec le beau marquis de Bissy, lequel fut tué au siège de Maëstricht, du dernier coup de canon qui y fut tiré. Cet affreux monsieur (le comte de Saxe) était son rival dédaigné, et sa jalousie traîtresse coûta la vie à cette malheureuse princesse qui fut, à ce que tout le monde assura dans le temps, empoisonnée par son ogre de mari, qu'elle ne pouvait pas se dispenser, humainement parlant, de traiter autrement qu'elle l'avait fait. C'était du moins alors le vœu public.

« Ce diable de comte, politique, comme on le voit, dans le goût de l'aimable Machiavel, qu'il avait fort étudié, voulait être envoyé, dans le temps que nous nous amusions du théâtre, dans quelque cour étrangère. Pour y parvenir, il fit la sienne au cardinal en lui révélant le secret de la comédie.

« Cette dernière délation du comte n'eut ni ne pouvait avoir, comme la première, des suites aussi funestes pour ceux qu'elle regardait; elle n'en eut que de ridicules pour les uns et de risibles pour les autres.

« Ces aimables seigneurs reçurent à Champs un ordre du roi qui leur enjoignait de retourner dans le moment à Paris. Tous ces comédiens, ducs, marquis et comtes, furent donc obligés de plier bagage, de laisser là leur théâtre et d'emporter une grande quantité de très beau poisson qui n'était pas destiné, mais qui fut cependant servi à souper à trois ou quatre barboteuses que M. le duc d'Aumont envoya chercher où vous savez. Ce fut dans sa petite maison que l'on porta les débris du repas et beaucoup d'humeur. Jamais souper ne fut plus triste ni plus ennuyeux, quoique je n'en aie guère fait de plus court.

« Quant aux auteurs de tragédies, *sic transit gloria mundi*, ce fut ainsi que se passa notre gloire, à Duclos et à moi, ou plutôt c'est ainsi qu'elle fut arrêtée. J'ai dit les *auteurs*, parce que Duclos avait aussi fait une tragédie; elle était intitulée : la *Mort de Mardi-Gras*.

« Je ne dissimulerai point, aujourd'hui, que j'enrageai tout vif, dans ce temps là, de cette catastrophe imprévue, qui n'avait pas le

moindre rapport avec les dénouements de mes pièces. Cette péripétie me parut absolument hors de mon sujet. Je vis bien que M. le cardinal de Fleury n'entendait pas le théâtre. Duclos n'était guère plus content que moi.

« En janvier 1738, M. le duc de La Vallière fit imprimer par Prault, sur le manuscrit qu'il en avait, *Alphonse l'Impuissant*, que je n'ai pas voulu faire réimprimer dans mon *Théâtre de société,* ne l'estimant pas assez pour l'y recueillir. J'y ai fait ici de légers changements, mais peu.

« M. le duc de La Vallière n'a pas eu la politesse, dans le temps, de m'envoyer quelques exemplaires. Ils coûtaient quinze sous. J'en achetai pour quinze francs, pour en faire des présents à quelques amis ».

Alphonse l'Impuissant

Tragédie.

ACTEURS

ALPHONSE, roi de Portugal.
ALCIMADURE, son premier ministre.
LÉONORE, reine de Portugal.
ALVARÈS, prince de Portugal.

SCÈNE PREMIÈRE

ALCIMADURE, *seul.*

Les États assemblés en tumulte à Lisbonne
Au perfide Alvarès assurent la couronne,
Si dans un an le roi ne donne au Portugal
Un enfant qui du trône exclura ce rival.
Pour tromper Alvarès j'entre en sa confidence,
Mon amitié pour lui gagne sa confiance;
Mais je le hais autant que je l'aimais jadis :
Le crime ne peut pas conserver des amis.
Pour perdre ce rival et pour sauver Alphonse,
Il n'est rien sous les cieux à quoi je ne renonce,
Mais au sein des grandeurs, et favori d'un roi
Qui des soins de l'État se repose sur moi,
Qui croirait qu'en secret le seul Alcimadure
Ressentit des malheurs dont frémit la nature?

Malheurs qu'en cette cour on n'a point découverts
Et que j'ai su cacher aux yeux de l'Univers.
Dès mes plus tendres ans, amené de Byzance,
Des monstres prirent soin d'élever mon enfance,
Aux plus affreux excès portant leur cruauté,
M'enlevèrent le sceau de la virilité.
Leur aveugle fureur, leur noire barbarie
Aux horreurs d'un sérail consacrèrent ma vie,
Et pour m'anéantir, sans me priver du jour,
Ne laissèrent en moi nulle prise à l'amour.
Depuis ce temps affreux, en horreur à moi-même,
Rien ne peut réparer mon infortune extrême.
Loin de moi pour toujours s'envola le plaisir;
J'en cherche en vain l'image et ne peux la saisir;
Le désespoir souvent malgré moi me surmonte,
Et ma ressource unique est de cacher ma honte.
Mais le roi vient.

SCÈNE II

ALPHONSE, ALCIMADURE

ALCIMADURE

Seigneur, tant de bruits incertains...

ALPHONSE

Le sceptre va bientôt passer en d'autres mains.
Tu sais depuis six ans qu'un stérile hyménée
Au sort d'une princesse unit ma déstinée.
Je me plaignais en vain par un subtil détour
Qu'elle ne donnait pas des fruits à mon amour.
Quand j'épousai la reine, elle était mère et veuve;
De sa fécondité l'Espagne avait la preuve.
Je fus accusé seul, et le peuple indécent
Me surnomma dès lors Alphonse l'Impuissant.

A quoi n'eut pas recours ma honteuse industrie?
Je prenais mon néant pour une léthargie.
Juste ciel! que ne puis-je oublier cette nuit
Qui de mon triste sort ne m'a que trop instruit!
Tout respirait l'amour dans cette nuit fatale,
Cent lustres éclairaient la couche nuptiale,
Flore l'embellissait des plus brillantes fleurs
Et Zéphir exhalait les plus douces odeurs;
Sur le lit conjugal, la reine à demi nue...
O ciel! que de beautés elle offrait à ma vue!
Pour un corps tout de glace, inutiles ressorts :
Peins-toi, si tu le peux, ma rage et mes transports;
Sans cesse complaisante et sans cesse trompée,
La reine, au fond du cœur mortellement frappée,
Disait que pour moi seul, sensible à mon malheur,
Elle bornait l'amour au seul plaisir du cœur.
Son dépit, qui perçait à travers ce langage,
Redoublait ses appas, ma honte et son outrage.
Malheureux! la nature, en me formant le corps,
Aux sources de la vie a rompu les ressorts :
Rien n'a pu surmonter sa haine opiniâtre.
Ah! nature ennemie! Ah! nature marâtre!
Fallait-il nous priver de nos droits les plus doux?
Du dernier des humains je dois être jaloux.
Le plus vil des mortels jouit de l'avantage
Dont tu n'as pas daigné me faire aucun partage;
De ton avare main je n'ai pu l'obtenir.
Pourquoi me commencer et ne pas me finir?
Ne m'as-tu donc formé que pour être sans cesse
Ton opprobre et celui de toute notre espèce?
Tu ne m'as fait sortir du néant qu'à moitié;
Ah! tu devais du moins m'y laisser par pitié.

ALCIMADURE, *à part.*

Infortuné! Quel sort!

ALPHONSE

Alvarès, mon beau-frère,
Couvrant ses noirs projets du voile du mystère,
Fomente une révolte. Alvarès triomphant
Dans un an sera roi si je n'ai point d'enfant.
J'apaise pour un temps les États qu'il soulève;
Pour faire un héritier on m'accorde une trêve,
Une trêve d'un an, ciel! que ce terme est court!
Pour me désespérer aujourd'hui tout concourt.
La reine, dont en vain j'ai tenté la sagesse,
D'une austère vertu conserve la rudesse.

ALCIMADURE

Seigneur, avec plus d'art il faut la ménager;
La vertu dans le sexe est la peur du danger.
Avec vous sur l'honneur elle s'est retranchée;
Un autre qu'un époux l'eût moins effarouchée;
Et si, lui faisant part d'un amant bien discret,
Vous-même paraissiez ignorer son secret,
Peut-être alors la reine, à l'ombre du mystère,
Au gré de vos désirs deviendrait moins sévère.

ALPHONSE

Non, j'en ai fait la preuve, et d'un facile époux
Affectant à dessein les dehors les plus doux,
Je pensais entrevoir et j'avais lieu de croire
Qu'elle préférerait le plaisir à la gloire.
J'en attendais le fruit d'un amour clandestin;
Mais admire avec moi la rigueur du destin,
Jusqu'où va la fureur de son aveugle rage:
Dans mon royaume entier, ma femme est seule sage,
C'est pour moi seul qu'est fait un semblable malheur,
Et les autres époux sont comblés de bonheur.

ALCIMADURE

Rien ne peut-il calmer l'ennui qui vous possède?

ALPHONSE

A mon malheur, hélas! je ne vois qu'un remède.

ALCIMADURE

Eh quoi, seigneur?

ALPHONSE

Écoute. Un sujet tel que toi
Du fardeau de l'hymen doit soulager son roi.

ALCIMADURE

Seigneur, que dites-vous?

ALPHONSE

Dès que la nuit plus sombre
Aux larcins des amants aura prêté son ombre,
Mes ordres sont donnés : par des détours secrets,
Tu pourras pénétrer au fond de ce palais;
L'intérêt de l'État sur mon amour l'emporte,
Une dame d'honneur viendra t'ouvrir la porte;
Dans le lit de la reine entre sans nul effroi;
Fais ce que jusqu'ici n'a pu faire ton roi.
Ami, dompte pour moi la nature rebelle
Et songe à bien remplir une place si belle;
Observe avec la reine un silence profond;
Peut-être voudra-t-elle examiner à fond
Ce qui produit en moi de si puissants miracles,
Mais agis sans parler, force tous les obstacles,
Trouve l'art enchanteur de la passionner
Et ne lui donne pas le temps de s'étonner.

ALCIMADURE

Seigneur...

ALPHONSE

Pour me servir, va, redouble ton zèle :
Je ne puis mieux choisir qu'un sujet si fidèle.
Au reste, tu conçois qu'un semblable projet
Exige du mystère un éternel secret,

Et pour le juste prix d'une folle imprudence
La mort suivrait de près la moindre confidence.

ALCIMADURE

Mais, seigneur...

ALPHONSE

Tranche ici des discours superflus.

ALCIMADURE

Je me jette à vos pieds.

ALPHONSE

Je ne t'écoute plus.

ALCIMADURE

Ah! souffrez qu'un sujet à vos genoux s'explique.

ALPHONSE

Alcimadure, un roi ne veut point de réplique,
Un sujet doit voler à son moindre désir
Et son premier devoir est celui d'obéir.

(*Il sort.*)

SCÈNE III

ALCIMADURE, *seul.*

Juste ciel! et comment veux-tu que j'obéisse?
Hélas! c'est ordonner ma honte et mon supplice.
Si la nature en toi n'a pas mis ce qu'il faut,
Le sort a mis en moi la nature en défaut.
Hélas! ai-je de quoi contenter ton envie?
Mais, si j'eusse parlé, c'était fait de ma vie;
Sa politique adroite eût voulu me punir
De savoir son secret sans pouvoir le servir ;
Ce maître soupçonneux m'en aurait fait un crime,
Et peut-être déjà j'en serais la victime.
Essayons, pour sauver Alphonse et son honneur,
Si la reine voudrait... Elle paraît.

SCÈNE IV

LÉONORE, ALCIMADURE

LÉONORE

Seigneur,
J'ai cru trouver le roi dans ces lieux.

ALCIMADURE

Ah ! madame,
En faveur d'un époux laissez fléchir votre âme ;
C'est à vous d'apaiser les troubles de l'État,
Confondez Alvarès et son lâche attentat :
En rendant de la paix l'espérance moins frêle,
Donnez un héritier au roi sans qu'il s'en mêle.

LÉONORE

Interprète d'un roi par la crainte abattu,
Te serais-tu flatté d'ébranler ma vertu ?
Ou le roi, se servant de ta coupable adresse,
Croit-il avec plus d'art attaquer ma sagesse ?
Jointe au roi par l'hymen, j'ai rempli mon devoir,
J'ai fait ce que j'ai pu, c'est à lui de pouvoir.
Si le crime peut seul conserver ma couronne,
Pleine d'un noble orgueil je descendrai du trône.
Le Ciel ne nous fit pas pour régner tous les deux,
Mais le Ciel nous créa pour être vertueux.
Dût contre ma vertu s'armer toute la terre,
Je ne brûlerai point d'une flamme adultère,
Et quels que soient du Ciel les décrets éternels,
Nous serons malheureux et non pas criminels.

ALCIMADURE

L'aveu de votre époux n'ôte-t-il pas le crime ?
De ces grands sentiments vous serez la victime,
Madame, en regrettant mes avis négligés,
Un jour vous reviendrez de tous vos préjugés.

Laissez donc gouverner le stupide vulgaire,
Qui, même sur ce point, ne l'est déjà plus guère ;
Dans ce siècle éclairé, chacun est rebattu
Qu'un si vain préjugé n'est pas une vertu.
Quel tort à votre époux un amant peut-il faire ?
Madame, il cède un bien dont il n'a point à faire,
Un bien qu'il a le droit de pouvoir ordonner.

LÉONORE

Oui, ce bien est à lui, mais peut-il le donner ?
Lui seul en doit jouir, et son ordre suprême...

ALCIMADURE

Les rois ne peuvent pas tout faire par eux-mêmes,
Tout se rapporte au roi sans qu'il en soit l'auteur :
Il traite de la paix par un ambassadeur ;
C'est par ses généraux qu'il gagne des batailles,
Qu'il force des remparts, qu'il abat des murailles ;
C'est en s'associant des ministres prudents
Qu'il règle le dehors et conduit le dedans :
Tout se fait en son nom et tout tourne à sa gloire ;
L'histoire de son temps devient sa propre histoire ;
Ainsi, les héritiers que vous aurez sans lui
Sont à lui comme à vous, quoiqu'ils viennent d'autrui.

LÉONORE

Penses-tu m'éblouir par ces raisons forcées,
Et par l'éclat trompeur de tes fausses pensées ?
Ma vertu, mon honneur...

ALCIMADURE

L'opinion d'autrui
Est ce qui fait l'honneur des femmes d'aujourd'hui ;
D'une femme galante à celle qu'on croit sage,
Toute la différence est le secret.

LÉONORE

L'outrage
Peut-il aller plus loin ?

ALCIMADURE

Dans un amant discret
Vous trouverez, madame, à l'ombre du secret,
Les plaisirs les plus vifs sans perdre de l'estime.

LÉONORE

Le crime qu'on ignore en est-il moins un crime ?
C'est peu que les mortels soient contents de mes mœurs ;
Je prétends être sage à mes yeux comme aux leurs.
Cessez donc en ce jour d'insulter à ma gloire ;
Ces discours font horreur, et je ne saurais croire...

ALCIMADURE

Non, ne m'en croyez pas, croyez-en votre cœur ;
Maîtresse de choisir, s'il connaît un vainqueur,
Vous pouvez, dès ce jour, amante fortunée,
Faire jouir l'amour des droits de l'hyménée,
Travailler pour Alphonse en travaillant pour vous
Et couronner l'amant par la main de l'époux.

LÉONORE

Insolent ! penses-tu qu'une honteuse flamme
S'allume dans un cœur tel que le mien ?

ALCIMADURE

Madame,
Vous vous piquez en vain d'insensibilité,
Aux plaisirs de l'amour votre sexe est porté ;
Mais, dès ses jeunes ans, instruit à l'imposture,
L'art pour dissimuler se joint à la nature.
Je lis dans vos regards le trouble de vos sens ;
Vous, rebelle à l'amour ? ah ! ces yeux languissants

Où Vénus imprima son tendre caractère,
Madame, tous les jours, déposent le contraire;
Ils m'ont su révéler vos sentiments secrets;
Je les ai vus, ces yeux, tournés sur Alvarès.

LÉONORE

Arrête, téméraire, et respecte la reine;
Favori de ton roi, tu méprises ma haine :
Mais je saurai l'instruire à quel point ses bontés
Ont su porter l'excès de tes témérités.
Il ignore sans doute une telle insolence,
Et je cours à ses pieds en demander vengeance.

ALCIMADURE

Allez trouver, madame, un monarque irrité
Contre les faux dehors de votre chasteté;
Peut-être espérez-vous qu'en le chassant du trône,
Alvarès à vos pieds portera sa couronne :
Vous l'aimez, il vous aime, et vos complots secrets
Vont à pouvoir un jour épouser Alvarès.
Mais le Ciel irrité, forçant tous les obstacles,
En faveur de mon roi produira des miracles.
De lui-même, d'Alphonse, un enfant sortira,
Telle on a vu jadis l'impuissante Sara
Qu'on enleva deux fois sans la rendre fertile,
A quatre-vingt-dix ans cesser d'être stérile,
Et proscrire l'espoir des enfants d'Ismaël,
En accouchant d'un fils dont sortit Israël.

LÉONORE

O ministre cruel des volontés d'Alphonse,
J'oppose à tant d'horreurs le mépris pour réponse.

ALCIMADURE, *à part.*

Allons tout disposer et, trompant Alvarès,
Faisons tomber ce traître en nos pièges secrets.

SCÈNE V

LÉONORE, ALVARÈS

LÉONORE, *à part.*

Il sait pour Alvarès ma criminelle flamme.
Ciel! mais c'est lui qui vient, fuyons.

ALVARÈS

Eh quoi, madame,
Dans sa prévention votre esprit affermi
En fuyant Alvarès croit fuir un ennemi :
Qu'injustement, hélas! votre cœur me soupçonne;
Si d'Alphonse en ce jour je brigue la couronne,
C'est pour l'offrir, madame, à vos divins appas
Et vous venger d'un homme : hélas! il ne l'est pas.
Du vain titre d'époux, honorable victime,
Osez vous affranchir du joug qui vous opprime;
Alphonse a-t-il des droits légitimes sur vous?
La nature en secret les lui refuse tous.
Ciel! par quel coup du sort, par quel destin bizarre,
Victime de l'État, une beauté si rare
Tombe-t-elle au pouvoir d'un époux?... quelle horreur!
Je succombe aux tourments qui déchirent mon cœur.
Votre infortune, hélas! fait celle de ma vie;
Mourir en vous servant, c'est ma plus chère envie.

LÉONORE

Barbare! il vous sied bien de plaindre mes malheurs;
Vous, l'auteur de mes maux, vous qui causez mes pleurs.

ALVARÈS

Moi causer vos malheurs! Ah! divine princesse,
Pour vous j'ai conservé ma première tendresse.
Dans le fond de mon cœur lisez mieux en ce jour,
En moi l'ambition est l'effet de l'amour.

Si vous ne partagez avec moi la couronne,
Je cède sans regret tous mes droits sur le trône.
Ne vous souvient-il plus de vos premiers serments?
Avez-vous oublié qu'il fut un heureux temps
Où j'allais avec vous unir ma destinée,
Lorsque l'amour du roi rompit notre hyménée?
Je vous rappelle en vain ces souvenirs passés,
Le temps dans votre cœur les a tous effacés.

LÉONORE

Je ne vous nierai pas, seigneur, qu'en ma jeunesse
Mon cœur sentit pour vous une égale tendresse;
Je touchais au bonheur de vous voir mon époux,
Et ma félicité dépendait d'être à vous;
Mais quand l'hymen du roi trompa notre espérance,
Je repris sur mes sens une entière puissance;
D'un amour malheureux mon cœur se dégagea,
Le penchant le fit naître et l'honneur l'étouffa :
Vous-même dans ce jour je vous prends pour arbitre :
Alphonse est mon époux.

ALVARÈS

Il n'en a que le titre :
C'est usurper un nom si charmant et si doux.
Madame, il faut être homme avant que d'être époux!
L'intérêt de l'État, votre honneur, tout vous force
A réclamer les lois faites pour le divorce :
Dissipez la terreur d'un peuple facétieux;
Manquant de successeur, Alphonse est audacieux...
Pour rompre votre hymen, le Ciel vous donne un juge :
Ayez recours aux lois, c'est votre seul refuge,
Et vos liens rompus, il ne tiendra qu'à vous,
Madame, d'accepter Alvarès pour époux.

LÉONORE

Qui, moi? que je subisse une épreuve indécente!
Va, ce discours affreux me remplit d'épouvante.
Alphonse est mon époux et le sera; mon cœur
Ne consulte de lois que celles de l'honneur,
Et je rejette enfin ces usages coupables
Que suivent sans remords des femmes méprisables
Qui remplissant de cris des tribunaux divers,
Vont découvrir leur honte aux yeux de l'Univers.
Adieu, seigneur.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VI

ALVARÈS, *seul.*

Malgré l'amour qui me dévore,
Je me trouve forcé de l'admirer encore.
On vient.

SCÈNE VII

ALVARÈS, ALCIMADURE

ALVARÈS

Je te cherchais, et toi seul dans mon cœur
Peut ramener le calme et bannir la douleur;
Mon esprit est en proie à des peines mortelles.

ALCIMADURE

Que dites-vous, seigneur? quand vos amis fidèles
Ont dans ce jour forcé le roi lui-même.

ALVARÈS

Ami,
Les États n'ont servi ma fureur qu'à demi.
Alphonse obtient du temps; la trêve d'une année
M'enlève l'espérance aussitôt qu'elle est née.

Mais mettons tout en feu, troublons le Portugal,
Chassons le roi du trône et du lit conjugal.
L'ambition n'est pas ce qui fait mon audace,
L'amour seul à mon cœur fait désirer sa place.
J'idolâtre la reine et sens que chaque jour,
Chaque heure, chaque instant augmente mon amour.
Pour éteindre des feux faibles dans leur naissance,
Je condamnai mon cœur aux tourments de l'absence;
Après bien des efforts, après mille combats,
Enfin je pris sur moi d'éviter ses appas.
L'absence n'a servi qu'à redoubler mes peines,
Le poison de l'amour a coulé dans mes veines :
Mon amour est mon être, et mon cœur aujourd'hui
Ne veut, ne voit, ne sent et n'écoute que lui.

ALCIMADURE

Eh bien, seigneur, hâtons le jour de nos vengeances :
J'ai su, par mes complots et mes intelligences,
Vous frayer vers le trône un facile chemin;
Osez me seconder, vous y montez demain;
Demain, votre épouse la reine...

ALVARÈS

Alcimadure!
Par quel moyen? Comment? Poursuis, je t'en conjure.

ALCIMADURE

La vertu de la reine est notre seul écueil,
Sa sagesse est l'effet de son farouche orgueil.
Dans un frivole honneur elle met l'héroïsme
Et porte la vertu jusques au fanatisme;
Jouant avec éclat un rôle embarrassant,
Elle chérit par force un monarque impuissant.
Ainsi n'espérez pas en le chassant du trône
Vous acquérir les droits qu'elle a sur la couronne.

Elle en ferait, seigneur, un titre contre vous,
Qui vous empêcherait d'être un jour son époux,
Elle croirait devoir ce refus à sa gloire;
Mais des mains de l'amour obtenez la victoire.
Dans le lit de la reine osez entrer, seigneur;
J'ai tout séduit, la garde et les dames d'honneur :
Suivez-moi, le succès est sûr et tout l'annonce;
Léonore en dormant vous prendra pour Alphonse.

ALVARÈS

La différence, ami, d'Alphonse et d'Alvarès,
A l'instant frappera la reine de trop près.

ALCIMADURE

Agissez sans parler, n'éveillez point la reine,
Passez rapidement du désir au plaisir,
Et du plaisir soudain revenez au désir.
Une femme d'honneur prend cela pour un songe,
Et ne s'éveille point afin qu'il se prolonge.

ALVARÈS

Enfin, la reine, après cet assoupissement,
Voudra savoir sans doute...

ALCIMADURE

Et c'est dans ce moment,
Que l'amour lui prêtant ses plus tendres faiblesses,
Obtiendra le pardon des premières caresses.
Vous vous déclarerez, seigneur : depuis longtemps
La reine vous adore. Ah ! dans ces doux instants,
Où le charme des sens, votre amour, sa tendresse,
Les plaisirs enchanteurs combattront sa sagesse ;
Dans ces moments d'ivresse où tout flatte le goût,
Est-il quelque vertu dont on ne vienne à bout?
Prince, assurez-vous donc de l'aveu de la reine,
Et mes amis sont prêts à servir votre chaîne :

De son consentement appuyez vos projets,
C'est l'idole du peuple et l'amour des sujets.
D'ailleurs, cette princesse a même en sa personne
De légitimes droits acquis sur la couronne.

ALVARÈS

Ami, par quel bienfait...

ALCIMADURE

Ne perdons point de temps,
La nuit s'avance, entrez, vous avez peu d'instants;
Je vais trouver le roi qui pourrait vous surprendre :
Dans une heure en ces lieux je viendrai vous reprendre.
J'ai gagné les soldats et le peuple est pour nous.
Si la reine vous veut accepter pour époux,
Nous verrons la révolte à chaque instant s'accroître,
Et du trône le roi passera dans un cloître.

ALVARÈS

Alcimadure, ami, dans peu tu connaîtras...

ALCIMADURE

Seigneur, dans ces moments ne vous oubliez pas.

SCÈNE VIII

ALCIMADURE, *seul.*

Aveuglé par l'amour, va, par ta folle ivresse,
Goûter des vains plaisirs l'amorce enchanteresse.
Oui, l'esprit d'imprudence accompagne toujours
Tous ces faibles mortels éclairés des amours;
Trop crédule Alvarès, cette nuit de délices
A tes regards trompés cache des précipices,
Et des bras de l'amour conduit vers le trépas.
A ton malheureux sort tu n'échapperas pas.
La folle passion où ton cœur s'abandonne
Sur la tête d'Alphonse affermit la couronne.

A ton monarque heureux tu fais un héritier,
En mourant, Alvarès, sens ton malheur entier.
Tu rends le sceptre à qui te fait perdre la vie,
Et le bonheur du roi vient de ta perfidie.
Traître, je vais venger l'État et ton rival
Des troubles que ta haine excite en Portugal.
Tu n'as voulu que moi dans cette confidence,
Alphonse, je suis prêt à servir ta vengeance,
Bien moins sujet qu'ami, je te sers, et dans toi
C'est toi tout seul que j'aime, Alphonse, et non le roi.
De tes faveurs cent fois tu m'as donné des marques,
Mais l'amitié n'est pas faite pour les monarques.
En vain dans leurs secrets nous paraissons admis,
Ils ont des favoris et n'ont jamais d'amis.
Mais bientôt Alvarès pourrait... Allons l'attendre
Et choisir le moment où je veux le surprendre.

SCÈNE IX

ALPHONSE, *seul.*

Tout est calme en ces lieux; un faible jour qui luit
Commence à dissiper les ombres de la nuit.
Alcimadure doit s'abandonner encore
A des plaisirs qui vont finir avec l'aurore;
Peut-être en ces moments qui me sont odieux
A la reine fait-il les plus tendres adieux.
Dans ce passage étroit qui conduit chez la reine,
Mon cœur jaloux l'attend et sa mort est certaine,
Innocente victime immolée en secret,
Alcimadure, hélas ! je te perds à regret;
Mon honneur en danger me demande ta vie :
Mais ta mort à ton roi paraît digne d'envie.
Enivré de plaisirs tu descends au tombeau,
L'amour ferme tes yeux. Ah ! que ton sort est beau !

J'achèterais au prix de la mort la plus sûre
La douceur qu'à mes sens refuse la nature.

SCÈNE X ET DERNIÈRE

ALPHONSE, ALCIMADURE, ALVARÈS, *au fond du théâtre.*

ALPHONSE

Il vient. N'écoutons plus que nos transports jaloux.

ALVARÈS

Ah ! traître, je me meurs.

ALPHONSE

Il tombe sous mes coups !
Mais par quel charme, ô ciel ! lui-même, Alcimadure !

ALCIMADURE, *un poignard à la main.*

Seigneur...

ALPHONSE

Que croire, hélas ! dans cette conjoncture,
Quelle est donc la victime ?

ALCIMADURE

En ce pressant danger,
Du perfide Alvarès je venais vous venger ;
Voulant sur votre front fixer le diadème,
Au lit de Léonor je l'ai conduit moi-même ;
Vous lui devez, seigneur, votre bonheur entier,
Et ce fier ennemi vous donne un héritier.
J'avais armé mon bras ; sortant de chez la reine,
Je l'immolais, seigneur, à votre juste haine.

ALPHONSE

Puis-je trop à présent détester mon dessein ?
O ciel ! j'étais venu pour te percer le sein :
Ma politique affreuse et ma noire furie
A mon secret, hélas ! acrifiaient ta vie.

Pardonne, cher ami, le crime de ton roi;
Je ne veux plus régner et vivre que par toi.
Tous ces événements, mon cher Alcimadure,
M'annoncent un bonheur dont j'accepte l'augure.
Je brave les complots les plus séditieux,
Nous avons un enfant, rendons grâces aux Dieux.

L'Appareilleuse

COMÉDIE

En un acte et en prose

(1740)

Attribuée à GRANDVAL père.

Imprimée dans le *Théâtre Gaillard.*

L'Appareilleuse

Comédie

ACTEURS

Mme Amboisel, appareilleuse.

M. Gripigni, sous-fermier.

Manon, nièce de Mme Amboisel.

Mme Merlet, revendeuse à la toilette.

Marianne, nouvelle débarquée.

Goton, fille de joie.

M. Friponneau, procureur.

La Jeunesse, souteneur.

M. Coquinon, commissaire.

La suite du commissaire.

La scène est à Paris, chez Mme Amboisel,
au cinquième, sur le derrière.

SCÈNE PREMIÈRE

Mme AMBOISEL, M. GRIPIGNI

M. GRIPIGNI

Que l'aze vous foute, madame Amboisel, je suis rompu chaque fois que je monte chez vous; ne prendrez-vous jamais un premier ou un second? Je veux que le diable m'emporte si vous ne rebutez à la fin tous les honnêtes gens qui viennent chez vous; n'est-ce pas se moquer du monde que de placer un bordel dans le voisinage du Paradis?

Mme AMBOISEL

Voilà de vos chiens de compliments à l'ordinaire, et vous serez toujours un bougre mal engueulé.

M. GRIPIGNI

Ah çà, trêve de politesse, parlons un peu d'affaires. Vous est-il venu du neuf? Aurons-nous enfin quelque chose qui en vaille la peine?

Mme AMBOISEL

Vous êtes encore un plaisant visage de vous plaindre; comment diable vous les faut-il donc, si vous n'êtes pas content de cette belle marchande que je vous ai fait voir?

M. GRIPIGNI

Son minois est joli, mais, en revanche, elle est diablement...

Mme AMBOISEL

Quoi?

M. GRIPIGNI

Diablement spacieuse.

Mme AMBOISEL

Voilà encore un beau chien de raisonnement; est-ce sa faute ou la mienne si vous n'avez pas de quoi garnir son appartement?

M. GRIPIGNI

Eh! morbleu, ne me déterrerez-vous jamais quelque petite camuson qui soit jeune et gentille?... Mais, à propos, madame Amboisel, ne m'avez-vous pas dit, il y a quelque temps, qu'il devait vous arriver de la province une nièce de quatorze ans?

Mme AMBOISEL

Aussi est-elle arrivée, Dieu merci.

M. GRIPIGNI

Ah ! de grâce, si elle est ici, faites-la venir que je voie un peu si elle est aussi jolie que vous me l'avez fait espérer.

Mme AMBOISEL

L'enfant est belle comme un ange, ni grande, ni petite, du bon poil, et de plus, monsieur Gripigni, on peut vous garantir son pucelage ; la pauvre innocente ne sait seulement pas comme les hommes sont faits, et je gagerais bien qu'elle n'a jamais vu son petit frère ; mais aussi, vous m'entendez bien, qu'à bonne marchandise, bon prix.

M. GRIPIGNI

Oh ! parbleu, madame Amboisel, cela est trop juste. Je suis curieux, le diable m'emporte, de voir un pucelage de quatorze ans ; ils sont si rares à Paris que j'ai été plus d'une fois tenté de croire que les filles y viennent au monde toutes dépucelées.

Mme AMBOISEL

Est-ce que vous ne savez pas un proverbe qui dit que les pucelages ressemblent aux perdreaux qui s'envolent sitôt qu'ils ont la plume.

M. GRIPIGNI

Oh ! de par tous les diables, ils s'envolent souvent dans ce pays avant qu'ils aient seulement le poil follet.

Mme AMBOISEL

Oh ! dame, le climat de Paris est favorable aux femelles, elles sont drues de bonne heure.

M. GRIPIGNI

Quel âge aviez-vous quand vous avez perdu le vôtre, madame Amboisel ? Vous en souvient-il ?

Mme AMBOISEL

Ma foi, s'il m'en souvient, il ne m'en souvient guère : à peine avais-je dix ans que je f... déjà comme une femme.

M. GRIPIGNI

Aux âmes bien nées,
La vertu n'attend pas le nombre des années.

Mais revenons à votre nièce. Combien vous donnerai-je pour son pucelage, si tant est qu'elle l'ait au moins ?

Mme AMBOISEL

Voyez un peu ; ne faudrait-il pas vous la donner à l'épreuve ? Il n'y a rien là de frelaté. Vous me donnerez vingt louis, mon enfant, et je veux que vous me fassiez encore des remerciements.

M. GRIPIGNI

Vingt louis, ma chère mère, y pensez-vous bien ?

Mme AMBOISEL

Allez, allez, quand vous verrez ses deux petits tétons, vous m'en ferez présent de dix autres ; c'est un morceau de prélat... En conscience, je ne vous en rabattrai pas un poil.

M. GRIPIGNI

Tope à cela : faites-la venir ; je meurs d'envie de la voir.

Mme AMBOISEL

Oh ! n'allons pas si vite en besogne ; vous entendez bien qu'il faut que je la recorde ; elle est si sotte et si honteuse. Allez, en attendant, faire un tour.

M. GRIPIGNI

Eh bien ! soit, je suis à vous dans le moment.

SCÈNE II

Mme AMBOISEL, MANON.

Mme AMBOISEL, *appelant sa nièce.*

Manon ! Manon ! Manon !

MANON

Que souhaitez-vous, ma chère tante ?

Mme AMBOISEL

Est-ce que vous êtes sourde, petite fille ?... Approchez... là, tenez-vous droite et n'ayez pas comme cela la tête enfoncée entre les épaules..., faites un peu sortir votre gorge davantage ; ayez toujours les jambes bien écartées et les pieds bien en dehors. Vous êtes coiffée trop en devant, regardez-moi bien tendrement et baissez ensuite les yeux ; riez un peu pour faire voir vos dents ; faites semblant de raccommoder quelque chose à votre garniture, afin qu'on remarque vos bras... Fort bien, ma fille, ça. Êtes-vous bien aise à Paris ?

MANON

Oui, ma chère tante, et encore plus d'être avec vous.

Mme AMBOISEL

N'êtes-vous pas bien contente de vous voir habillée comme une demoiselle ?

MANON

Je le suis comme tout, ma chère tante ; je me regardais tout à l'heure dans le grand miroir et je disais en moi-même que si le garçon de notre voisin Girault me voyait comme ça, il ne me reconnaîtrait pas... ; n'est-ce pas, ma bonne tante ?

Mme AMBOISEL

Je le crois bien, vertuchou ! Mais tout cela me coûte de l'argent et il faut que tu en gagnes.

MANON

Eh! mon Dieu, ma chère tante, je sais bien travailler, Dieu merci; je filerai, je coudrai, je tricoterai.

Mme AMBOISEL

Oui, oui, je t'en f..tis, petite bête, voilà encore un beau chien de métier; je t'en veux apprendre un, mon enfant, qui te fera plus gagner en un quart d'heure que ton filage en six semaines.

MANON

Ah! ma chère tante, apprenez-le-moi donc bien vite.

Mme AMBOISEL

Cela sera bientôt fait; mais il faut que vous soyez obligeante et que vous fassiez tout ce que je vous dirai.

MANON

Ma bonne tante, je ne me ferai jamais dire la même chose deux fois.

Mme AMBOISEL

Nous verrons cela : il va venir ici un gros monsieur qui veut vous voir; ayez bien des complaisances pour lui et laissez-vous faire tout ce qu'il voudra, entendez-vous?

MANON

Tout ce qu'il voudra, ma bonne tante?

Mme AMBOISEL

Oui, ma chère nièce, tout ce qu'il voudra... Faites pourtant un peu de résistance d'abord, mais que cela ne dure pas... Il vous aimera bien.

MANON

Mais, moi aussi, ma bonne tante, l'aimerai-je bien? Est-il beau?

Mme AMBOISEL

Comment! il faut aimer tous ceux qui vous donneront de l'argent et les trouver tous beaux.

MANON

Il me donnera donc de l'argent, ce monsieur-là ?

Mme AMBOISEL

A votre avis.

MANON

Et ceux qui ne m'en donneront pas ?

Mme AMBOISEL

Tournez-leur le derrière quand ils vous approcheront et ne les écoutez pas ; les gueux ne sont bons à rien.

MANON

M'en donnera-t-il beaucoup, ce monsieur-là, bonne tante ?

Mme AMBOISEL

Selon que vous aurez de la complaisance et de la docilité pour lui.

MANON

Ma chère tante, je vous assure que j'en aurai... Je ferai tout ce qu'il voudra.

Mme AMBOISEL

Il viendra encore ici d'autres messieurs qui vous en donneront, et puis quand vous en aurez beaucoup, je vous marierai à un gros monsieur comme eux, qui vous fera une grosse madame..., entendez-vous? Donnez-vous bien de garde surtout de crier quand vous serez avec ce monsieur-là qui va venir.

MANON

Est-ce qu'il me fera du mal ?

Mme AMBOISEL

Non ; mais que je ne vous entende pas... Si vous me désobéissez, je vous remettrai votre habit de toile et je vous renverrai dans votre pouillot... ; tenez, allez lui ouvrir, le voilà... Songez à faire la révérence et retenez bien ce que je vous ai dit sur les yeux de votre tête.

SCÈNE III

Mme AMBOISEL, MANON, M. GRIPIGNI

M. GRIPIGNI

Comment diable, madame Amboisel, vous avez une nièce aussi jolie que cela ?

MANON

Dame, monsieur, vous voyez.

M. GRIPIGNI

Voulez-vous me baiser, mon petit ange ?

MANON

Dame, monsieur, demandez à ma tante.

Mme AMBOISEL

Oui, oui, je veux bien.

M. GRIPIGNI

Qu'elle est douce ! De par tous les diables, madame Amboisel, pas un b..gre n'en tâtera ; je veux l'entretenir.

Mme AMBOISEL

Je t'en f... ; ce n'est pas pas là mon compte.

M. GRIPIGNI

D'où vient donc ?

Mme AMBOISEL

Elle me rendra plus de profit à la maison. Tenez, vous autres entreteneurs, vous gardez une fille trois mois, et puis quand vous êtes soûls et qu'elle a perdu toutes ses pratiques, vous la plantez là ; n'est-ce pas une belle b..gre d'avance ?

M. GRIPIGNI

Mais je ferai les choses comme il faut ; n'y aurait-il pas plus d'honneur ?

Mme AMBOISEL

Je ne veux point de cela ; je t'en f..tis de l'honneur.

M. GRIPIGNI

Ah ! les beaux yeux ! Ah ! la belle bouche ! Ah ! la jolie taille !

Mme AMBOISEL

Montrez vos tétons à monsieur, petite fille.

MANON

Mais..., ma très chère tante...

Mme AMBOISEL

Comment ! morveuse, vous me désobéissez ?

MANON

Eh bien, les voilà.

M. GRIPIGNI

Ah ! l'amoureuse petite gorge !

Mme AMBOISEL

Approchez, approchez, petite fille, vous vous y prenez vraiment d'une belle dégaine.

M. GRIPIGNI

Ah ! de grâce, ne violentez pas ce pauvre enfant.

Mme AMBOISEL

Comment, merci de ma vie, je veux qu'elle m'obéisse... Tenez, monsieur Gripigni, en avez-vous vu une plus jolie paire ?

M. GRIPIGNI

Ah ! que de volupté !

Mme AMBOISEL

Refuserez-vous à cette heure de me donner trente louis pour un petit bouchon aussi gentil !

M. GRIPIGNI

Elle est toute charmante... ; mais, madame Amboisel..., trente louis, en vérité, c'est bien de l'argent.

Mme AMBOISEL

Je ne suis pas en peine de les trouver et M. Friponneau, qui n'est qu'un procureur, me les donnera.

M. GRIPIGNI

Ah ! le vieux cocu !

Mme AMBOISEL

Un procureur cocu ! Ah ! la grande nouvelle !... Enfin, monsieur Gripigni, je vous donnerai la préférence; voyez si cela vous accommode.

M. GRIPIGNI

Que diable, vous ne m'en demandiez d'abord que vingt.

Mme AMBOISEL

J'ai fait mes réflexions depuis et, en vérité, ce serait offenser Dieu que de vous livrer un pareil bijou à si bon marché ; une aussi belle enfant, toute jeune, et qui a encore son pucelage, mérite bien, pardieu, qu'on fasse quelque effort ; ce serait mon frère qu'il ne l'aurait pas à moins, voyez-vous ; il faut se saigner dans une pareille occasion.

MANON

Qu'est-ce donc qu'un pucelage, ma tante ? Montrez-le-moi donc si je ne l'ai jamais vu !

Mme AMBOISEL

Vous voyez l'innocence ; en trouverez-vous comme cela ? Allons, vite, dépêchez... J'entends une de vos commères que je ne serais pas bien aise qui vous vît.

M. GRIPIGNI

En voilà vingt-cinq.

Mme AMBOISEL

Allez-vous-en au diable : ma nièce n'est pas pour vous, et sur ma foi vous n'en tâterez que d'une dent... j'en veux trente-cinq à cette heure.

M. GRIPIGNI

Eh bien, en voilà trente : mais vous me répondez de son pucelage; car vous autres vous vous entendez à merveille.

Mme AMBOISEL

Je sais, je sais ce que vous voulez dire; je t'en f...tis, grand nigaud, ils ont bien cet air-là... Troussez-vous, petite fille.

MANON

Mais, ma tante...

Mme AMBOISEL

Faut-il donc vous le dire deux fois, petite sotte?

M. GRIPIGNI

Laissez, laissez, ma belle enfant, nous allons voir cela ensemble. Or çà! où nous allez-vous mettre, pour que nous soyons tranquilles?

Mme AMBOISEL

Passez vite tous les deux dans cette chambre... J'entends quelqu'un... Surtout, Manon, ne criez pas; je vous donnerai une branlante, si vous faites bien.

MANON

Est-ce qu'il me fera mal?

Mme AMBOISEL

Comment! vous voilà encore? Jour de Dieu!

SCÈNE IV

Mme AMBOISEL, Mme MERLET, MARIANNE

Mme MERLET

Bonjour, ma commère, comment va la santé?

Mme AMBOISEL

Et toi, mon enfant, comment te portes-tu ? Est-ce là cette grande fille dont tu m'as parlé ?

Mme MERLET

Oui, ma commère, c'est elle-même ; voyez si vous pouvez faire quelque chose pour elle, la pauvre enfant cherche une place, cela serait gentil, au moins, si ça avait un habit sur le corps, n'est-ce pas ?

MARIANNE

Je serais bien obligée à madame si elle pouvait me trouver une bonne condition.

Mme AMBOISEL

Est-ce que vous voudriez servir, mon enfant? Fi donc ! on est misérable dans le service et on ne gagne rien.

MARIANNE

Je n'ai pas le moyen de me mettre en métier et je ne sais rien faire.

Mme AMBOISEL

Une grande fille comme vous ne sait rien faire ? Jour de Dieu !

Mme MERLET

Elle est assez simple; comme vous voyez.

MARIANNE

Mon père et ma mère ne m'ont jamais rien fait apprendre.

Mme AMBOISEL

Est-ce que vous ne savez pas faire ce qu'ils ont fait quand ils vous ont faite? La grande innocente !

MARIANNE

Comment, madame ?

Mme AMBOISEL

Rien, rien ; montrez-moi un peu votre gorge, ma fille ;

je veux vous placer auprès d'une dame qui aime les belles gorges... Fort bien ! Montrez-moi vos dents... à merveille. Tenez, ma chère enfant, ne vous fâchez pas, il faut que je vous voie partout : la maîtresse que je vous destine veut qu'une fille soit bien saine.

Mme MERLET

Allons, ma pomponne, entre femmes, cela ne tire à aucune conséquence.

MARIANNE

Oh ! mon Dieu, madame, s'il ne tient qu'à cela, je suis bien saine, Dieu merci, tenez.

Mme AMBOISEL, *après l'avoir considérée.*

Comment donc, mon enfant, que vois-je là ? vous n'êtes plus fille ?

MARIANNE

Est-ce que madame s'y connaît ?

Mme AMBOISEL

Jour de Dieu ! si je m'y connais ? Je vous défie de m'en faire accroire.

MARIANNE

Eh bien donc, madame, puisque cela est comme ça, je vous dirai, sans mentir, que je suis venue à Paris parce qu'il y avait un garçon de chez nous qui m'avait promis mariage et qui m'a fait...

Mme AMBOISEL

Un enfant, n'est-ce pas?

MARIANNE

Deux, madame.

Mme MERLET

Comment donc, ma fille, vous vous y êtes laissée attraper deux fois ?

MARIANNE

Je vous demande excuse, madame, il me les a faits dès la première.

Mme AMBOISEL

C'est-à-dire, d'un seul jet. Fort bien, c'est un habile fondeur.

Mme MERLET

N'y aurait-il pas de remède à cela, ma commère?

Mme AMBOISEL

Oh! que oui, et nous pourrons en affubler quelque honnête robin.

Mme MERLET

Au moins, ma commère, vous savez nos conventions.

Mme AMBOISEL

Va, va, ne t'embarrasse pas.

MARIANNE

Je ne sais pas ce que vous voulez dire par là, mais je suis honnête fille.

Mme AMBOISEL

Ah! ah! tu es une honnête fille, et tu fais deux enfants d'un coup; tais-toi, tais-toi.

MARIANNE

Ce n'est pas moi, au moins, madame, c'est un garçon de Péronne qui me les a faits.

Mme AMBOISEL

Oh! oh! tu es Picarde, et par-dessus tout cela, de Péronne! nous ferons quelque chose de toi... Écoute-moi, il n'y a, comme on dit, que le premier pas qui coûte; tu as déjà un bon commencement, si tu veux être jolie fille; il vient ici des messieurs qui auraient soin de toi... Ne t'amuse pas à servir, c'est la misère toute pure; tu seras dix ans à gagner un gueux de mariage, pour

épouser ensuite un marmiton, et ici tu te verras à ton aise en moins de deux ou trois ans ; et, si tu as de l'économie, je veux te faire épouser le marguillier de notre paroisse, entends-tu bien ? Fais tes réflexions là-dessus et viens me revoir. Adieu, ma commère ; parlez-lui et ramenez-la-moi demain matin.

Mme MERLET

Vous voyez bien, ma fille, que je vous ai mise en bonne main ; faites-en votre profit... Oh ça, à demain donc, ma commère. Et la petite Manon, vous ne m'en parlez pas ; qu'en faites-vous ? il y a déjà huit jours qu'elle est arrivée ; voulez-vous lui laisser perdre son temps ?

Mme AMBOISEL

Vous vous êtes trouvée, il y a quatre jours, à sa prise d'habit, et je crois qu'on travaille à la faire professe ; elle est ici à côté avec Gripigni.

Mme MERLET

La pauvre enfant ! J'en ai vraiment bien de la joie ; veuillez, Seigneur, que cela tourne à bien, cela pourra faire un sujet.

Mme AMBOISEL

L'enfant est gentille, et je n'épargnerai rien pour la former.

Mme MERLET

A propos, ma commère, j'oubliais de vous dire que j'ai rencontré Goton, qui m'a dit qu'elle venait chez vous... Tenez, la voilà, je vous laisse.

SCÈNE V

Mme AMBOISEL, GOTON

GOTON

Ah ! ah ! ah ! je n'en puis plus de rire, madame Amboi-

sel, et vous allez bien rire aussi... Ce vieux procureur qui est venu demander une fille, et à qui vous m'avez adressée... Ah! mon Dieu! j'étouffe de rire.

Mme AMBOISEL

Eh bien, l'as-tu un peu dégraissé? C'est une œuvre méritoire devant Dieu que de duper ces vieux chiens-là... Conte-moi donc comment tout cela s'est passé.

GOTON

Croiriez-vous bien que je lui ai vendu mon pucelage dans une partie de Chaillot?

Mme AMBOISEL

Garce du diable, tu en as donc un millier?

GOTON

J'en ai toujours en réserve pour ces messieurs-là... Avant que de partir, j'ai fait ce que vous savez, il a avalé la pilule à merveille, tant il y a qu'il a gobé le goujon, et que j'ai tiré quatre louis de sa piau, dont en voilà deux que je vous apporte. Il a fait une assez longue revision de mes pièces; et je tremblais d'en être la dupe; mais après m'avoir bien reluquée, les lunettes sous le nez, le coq d'Inde a enfin conclu pour le pucelage.

Mme AMBOISEL

Et toi, n'as-tu pas conclu pour la vérole?

GOTON

Non, car je ne l'ai pas; mais je lui ai donné ce que j'avais; je vous jure que le vieux ladre ne devrait pas se gâter de sitôt.

Mme AMBOISEL

Je le crois, car tu l'as bien salé, n'est-ce pas?

GOTON

Et bien poivré itou, je vous en réponds, je lui ai

donné des épices tout son saoul...La cérémonie achevée, pendant laquelle j'ai crié comme un diable, il s'est cru le plus heureux mortel du monde, il m'a baisé mille fois le c.., et m'a demandé avec instance de me revoir; mais du diable, si je m'y frotte : je suis sûre qu'il sacre à présent comme un possédé, car il n'attrapera, de sa vie, chaude-pisse plus complète et mieux conditionnée. Ah ! madame Amboisel, je suis perdue, si je ne me cache; je crois que c'est lui que je viens d'entendre tousser sur l'escalier.

Mme AMBOISEL

Monte là-haut et cache-toi dans mon petit grenier ; si c'est lui, je m'en vais bien le régaler encore, je t'en réponds.

SCÈNE VI

Mme AMBOISEL, M. FRIPONNEAU

Mme AMBOISEL

Ah ! ah ! c'est vous, monsieur Friponneau.

M. FRIPONNEAU

Lui-même, vieille bougresse.

Mme AMBOISEL

Le compliment est tout à fait joli et fort séant dans votre bouche. Qu'avez-vous donc, monsieur Friponneau, vous me paraissez tout renfrogné; je vous ai pourtant, ce me semble, assez bien servi.

M. FRIPONNEAU

Oui, comme une chienne que je ferai mettre à l'Hôpital.

Mme AMBOISEL

Je t'en défie, vieux ladre... Mais la raison, monsieur Friponneau, s'il vous plaît?

M. FRIPONNEAU

La raison ne sera pas longue à déduire. Comment! je viens ici, il y a quelques jours, te demander une fille qui soit saine, et tu m'envoies une gueuse qui me fait accroire qu'elle a son pucelage et qui m'en a donné pour mes cinquante jours dans le ventre.

Mme AMBOISEL

Allez, allez, monsieur Friponneau, vous devriez un peu plus prendre garde à ce que vous dites; nous n'avons ici que d'honnêtes filles, et je gagerais bien que c'est votre petite coureuse de femme ou votre grande effrontée de servante qui vous auront nanti.

M. FRIPONNEAU

Tu en as menti comme une coquine; cela ne vient que d'ici : vous êtes des gueuses avérées, et je prétends qu'on me rende mon argent tout à l'heure.

Mme AMBOISEL

Je rendrai cent diables à ton col. Ne fais point ici de violence, vieux juif. Holà! La Jeunesse, vous arrivez à propos; faites un peu entendre raison à monsieur, car je me suis époumonnée.

SCÈNE VII

Mme AMBOISEL, M. FRIPONNEAU, LA JEUNESSE

LA JEUNESSE

Doucement, monsieur Friponneau, doucement; vous pourriez vous faire expédier une grosse de coups de bâton.

M. FRIPONNEAU

Monsieur, avant que de prononcer, entendez, s'il vous plaît, les parties, comme de raison. Cette coquine que voilà est une autre garce...

LA JEUNESSE

Vous êtes un bélître vous-même, un insolent, de traiter ainsi d'honnêtes dames. Sacre-Dieu! je ne sais à quoi tient que je ne vous fasse rentrer les paroles à coups de pied dans le ventre. Allons, dénichez d'ici.

M. FRIPONNEAU

Apparemment, monsieur, que je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous?

LA JEUNESSE

Pardonnez-moi, monsieur, j'ai l'honneur de bien connaître MM. les Friponneaux, aussi bien que les Volereaux et les Mangreaux. Qu'en voulez-vous conclure?

M. FRIPONNEAU

Que je dois obtenir gain de cause, et que mes parties doivent être condamnées aux dépens, dommages et intérêts.

LA JEUNESSE

Elles y sont bien dument condamnées, vos parties, monsieur Friponneau, et je vous jure qu'elles le paieront tout du long.

M. FRIPONNEAU

Monsieur, voici le fait en deux mots, si vous voulez me prêter un moment d'audience.

LA JEUNESSE

Je sais fort bien de quoi il s'agit; mais remettons-en le jugement à quinzaine. Allons donc, tôt, sortez, et ne me fâchez pas.

M. FRIPONNEAU

Je sors... mais...

LA JEUNESSE

Oui, oui, monsieur Friponneau, allez, une autre fois vous examinerez mieux les pièces.

Mme AMBOISEL

Vois un peu, La Jeunesse, où va ce vieux chien-là.

SCÈNE VIII

Mme AMBOISEL, MANON, M. GRIPIGNI

Mme AMBOISEL

Eh bien, quoi? qu'est-ce donc que tout ce tintamarre-là? Pardié, monsieur Gripigni, il me paraît que vous êtes un grand maladroit.

M. GRIPIGNI

Mon Dieu! madame Amboisel, que ne me disiez-vous cela? c'est un petit diable que votre nièce... Je ne me soucie pas du pucelage à ce prix-là; elle a, par la sandieu, manqué de m'étrangler, et je suis mordu et égratigné partout.

Mme AMBOISEL

Avez-vous enfin emporté la place?

M. GRIPIGNI

Je n'ai pu seulement emporter un pouce de terrain; la petite chienne a du vif-argent dans les fesses, et malgré ce que j'ai pu faire, elle a toujours rompu mes mesures.

Mme AMBOISEL

Ah! petit masque, je me suis bien doutée que tu gâterais tout. Approchez, friponne, approchez; c'est donc comme cela que vous obéissez à votre tante? Jarni! je ne sais à quoi il tient...

MANON

Dame, ma chère tante, pendant que ce monsieur m'a caressée, je me suis laissé faire, mais il a voulu me tuer, je me suis défendue; voyez!

Mme AMBOISEL

Eh bien! monsieur Gripigni, ne vous ai-je pas dit la vérité quand je vous ai assuré que ce n'était qu'une enfant?... Comment! il t'a voulu tuer?

MANON

Dame, oui; il m'a montré une grosse vilaine bête, longue comme ça, qui m'a mordue comme tout : tenez, ma chère tante, je ne veux plus être demoiselle, renvoyez-moi chez nous

Mme AMBOISEL

Vous resterez ici, petite gueuse, et vous gagnerez la vie de votre tante; vous ne connaissez pas le bien que je vous veux.

MANON

Votre bien fait du mal.

M. GRIPIGNI

Au moins, madame Amboisel, voilà vingt-cinq louis que vous me volez, et que je ne prétends pas perdre.

Mme AMBOISEL

Vous me la baillez belle encore; pardieu, je vous livre la marchandise, vous n'avez qu'à vous en saisir.

M. GRIPIGNI

Prêtez-moi donc votre secours; il faut qu'elle crève ou que je la dépucelle.

Mme AMBOISEL

Je suis bien fâchée de ne l'avoir fait jouer avec quelque petit garçon auparavant, puisqu'on dit que ce qui porte le veau peut bien porter le taureau.

M. GRIPIGNI

Ne vous inquiétez pas; je l'emporterai au troisième, si vous m'aidez.

Mme AMBOISEL

Allons, petite sotte, venez ici ; tiens-toi bien, jarni ! je t'étrangle si tu remues. Eh bien ! vous, allez-vous rester là à regarder comme un nigaud ?

M. GRIPIGNI

Allons, ma petite reine, prends courage, je ne te ferai pas tant de mal.

MANON

Ah ! ah ! ah ! ma chère tante, je vous demande pardon ; je n'en puis plus, je me meurs... je suis morte.

Mme AMBOISEL

Arrêtez, monsieur Gripigni, nous sommes perdus. Je crois entendre le commissaire.

SCÈNE IX

Mme AMBOISEL, M. GRIPIGNI, MANON,
M. COQUINON ET SA SUITE

M. COQUINON

Holà ! que veut dire cette violence à une enfant ?

Mme AMBOISEL

Quoi ! M. Coquinon ? Que veut-il avec tout ce cortège ?

M. COQUINON

Vous envoyer tout à l'heure au Châtelet et de là à l'Hôpital.

M. GRIPIGNI

Mais, monsieur, permettez-moi de vous représenter...

M. COQUINON

Qui êtes-vous, monsieur ? je ne vous connais pas. Vous feriez bien de vous retirer et de ne pas me troubler dans les fonctions de mon ministère, si vous ne voulez pas que je vous fasse appréhender au corps. Que faites-vous

ici ? On vous trouve dans un bel endroit, pour un honnête homme !

M. GRIPIGNI

Ordonnez donc au moins qu'on me laisse sortir.

M. COQUINON

Assassiner ainsi un enfant ! (*Aux archers.*) Laissez passer cet homme. Allez, monsieur, et prenez un train de vie plus séant...

SCÈNE X ET DERNIÈRE

Mme AMBOISEL, MANON, M. COQUINON ET SA SUITE

Mme AMBOISEL

Monsieur Coquinon, je voudrais bien vous dire deux mots en particulier.

M. COQUINON

Très volontiers. (*Aux archers.*) Retirez-vous, vous autres.

Mme AMBOISEL

Oh çà, monsieur Coquinon, n'y aurait-il pas moyen de vous accommoder? Vous savez que je vous ai payé toujours exactement, excepté ce mois-ci ; mais, foi de femme d'honneur, voilà deux louis que je devais vous envoyer aujourd'hui.

M. COQUINON

Deux louis, dites-vous, où sont-ils ?

Mme AMBOISEL

Les voilà en deux pièces.

M. COQUINON

Tout cela est fort bien; mais il m'en faut encore autant pour mes vacations et pour les frais du procès-verbal que j'aurais dû faire.

Mme AMBOISEL

Encore deux louis ! monsieur Coquinon, c'est traiter une pauvre femme avec bien de la rigueur; en vérité, je vous ai donné tout mon vaillant, et il ne me reste pas un sol.

M. COQUINON

Qu'est-ce que cette jeune enfant ?

Mme AMBOISEL

C'est ma nièce, qui arrive de la province.

M. COQUINON

Et vous lui faites payer ainsi sa bienvenue ? Elle est aimable, cette petite ?

Mme AMBOISEL

Et bien à votre service, monsieur Coquinon.

M. COQUINON

Mais n'est-elle point endommagée ? Cet homme qui vient de sortir ?

Mme AMBOISEL

Il n'a pas eu le temps, monsieur Coquinon; en vérité, je vous le jure.

M. COQUINON

Eh bien, je reviendrai demain matin, et nous verrons. Adieu, madame Amboisel.

Mme AMBOISEL, *à part.*

Adieu, loup-garou, que Lucifer te confonde. (*A sa nièce.*) Passez dans l'autre chambre, petite effrontée, et voyons un peu ce qui vous fait tant crier. Vous donnerez bien de la peine à votre tante et vous ne vaudrez jamais rien.

Léandre-Nanette

OU

Le double Qui-pro-quo

PARADE

En un acte, en vers et en vaudeville

Achevée en 1755.

(A Clignancourt, 1756.)

Léandre-Nanette

Léandre-Nanette ou le Double qui-pro-quo fut joué au théâtre de la petite maison de Mlle Dumesnil et de Grandval fils, à la Barrière-Blanche.

Les œuvres dramatiques de Charles-François Racot de Grandval ont été publiées en petites plaquettes séparées, aujourd'hui rares. Parmi les pièces jouées au théâtre de la rue Blanche, on peut citer :

L'Eunuque ou La fidèle infidélité, parade en vaudevilles, mêlée de prose et de vers (à Montmartre, 1755) ; — *Les deux biscuits,* que nous réimprimons dans ce recueil; — *La médecine de Cythère,* parade en deux actes, en vaudevilles (Clignancourt, 1765) ; — *Le tempérament,* tragi-parade, réimprimée dans ce recueil.

La nouvelle Messaline, du même auteur, ne fut pas représentée, mais plusieurs fois imprimée sous le nom de Pyron, dit Prépucius (A Chaud. c. et à Babine, s. l. n. d.)

Léandre-Nanette

OU

Le double Qui-pro-quo

ACTEURS

CASSANDRE, vieillard.

La jeune ISABELLE, mariée à Cassandre.

LÉANDRE, jeune homme, amant d'Isabelle, et passant pour sa femme de chambre sous le nom de Nanette.

SATIRION, homme de robe. } Amis de Cassandre.
REINFORT, capitaine de vaisseau.

La scène se passe dans la maison de Cassandre.

SCÈNE PREMIÈRE

ISABELLE, LÉANDRE *habillé en femme de chambre.*

LÉANDRE

Cassandre est votre époux ! J'en voulais faire autant,
Mais, malheureusement, il a pris le devant.
Si l'hymen nous eût joints par-devant un notaire,
De mon déguisement je n'aurais pas affaire.
Vous me posséderiez, je vous posséderais,
Nous nous posséderions au gré de nos souhaits.
Vous porteriez le nom de madame Léandre ;
Vous avez, sans pitié, pris celui de Cassandre :
Ah ! juste ciel ! quel nom ! Votre amant valait bien
Que vous n'en prissiez point un autre que le sien.

ISABELLE

Quoiqu'un père radote, il n'en est pas moins père.
Le mien qui l'exigeait, m'a contrainte à le faire.
Je ne puis t'épouser, il n'y faut plus songer;
Mais vois combien je songe à t'en dédommager.
De moi seule connu, depuis le vingt décembre,
Tu passes en ces lieux pour ma femme de chambre.
N'es-tu pas trop heureux, fais-en tout haut l'aveu?
C'est toi qui les matins viens allumer mon feu;
Tu me vois tous les jours, tu m'approches, me touches,
Tu frises mes cheveux, tu me lèves, me couches;
Je porte les chaussons que m'ont cousus tes doigts,
Tu savonnes mon linge et le mets à l'empois:
A quel sort plus charmant quelqu'un peut-il prétendre?
Je ne ferai jamais qu'un sot de mon Cassandre.
Si j'eusse été ta femme, indubitablement,
Pour te faire cocu, j'aurais pris un galant,
Trois, six, neuf; là-dessus nous n'avons point de bornes.
Il vaut bien mieux planter que de porter des cornes;
Cesse donc d'envier le sort de ce manant,
Car s'il est mon mari, n'es-tu pas mon amant?

LÉANDRE

Mais quand vaincrai-je enfin votre rigueur extrême?
Vous me dites souvent: « Léandre, je vous aime. »
Vous me laissez bien voir vos appas à loisir,
Et m'empêchez toujours, cruelle, d'en jouir.

Air: *Charmante Gabrielle.*

En rigueur rien n'égale
Un sort tel que le mien:
Je meurs comme Tantale,
Et de soif et de faim.
Un mets plein de délices
S'offre à mes yeux;

Soudain tu m'en ratisses,
Lorsque j'en veux.

Air : *Pour la Baronne.*

Ciel que je souffre !
Et que j'ai besoin de secours !
Ciel que je souffre !
Quand je vous mets tous vos atours.
Je souffrirais moins dans un gouffre ;
Je m'enflamme de jours en jours,
Comme du soufre.

Air : *Dans votre corbillon, qu'y met-on ?*

Je vous mets chemise et cornette,
Fichu, corset, tous vos agrès :
C'est tout, à peu de chose près,
Ce que vous souffrez que je mette,
Belle, dans votre...
Quoi jamais
Dans votre joli corbillon,
N'aurai-je la permission ?
Dites donc.

ISABELLE

Air : *Nous autres bons villageois.*

J'ai voulu voir si sur toi
J'avais un assez grand empire,
Je te jure par ma foi
Que j'ai partagé ton martyre :
Ce soir je ferai ton bonheur,
Et le ferai de tout mon cœur ;
Car sois sûr qu'en faisant le tien,
Je compte bien faire le mien,
Je compte bien faire le mien...

D'ailleurs, j'ai différé cet instant par malice;
J'ai voulu quelque temps jouir de ton supplice.
A ma toilette, il vient bon nombre de muguets,
Des guerriers, des robins et des abbés coquets:
Qu'ils témoignent pour moi la moindre courtoisie,
Dans tes yeux allumés je lis ta jalousie,
Tu ne sais plus un mot de tout ce que tu fais,
Et c'est infiniment pour lors que tu me plais.

AIR : *A la façon de Barbari, mon ami.*

Tu ne fais rien que de travers,
Je ris quand je m'habille.
Tantôt ma robe est à l'envers,
Tantôt c'est ma mantille.
Quand tu me passes mon jupon,
La faridondaine, la faridondon,
Tu me le mets, grand étourdi,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

LÉANDRE

AIR : *Un certain je n'sais quoi.*

Puis-je n'être pas maladroit
Pendant votre toilette?
Le bout de votre petit doigt
Suffit pour ma défaite.
En mettant votre gorgerette,
L'amour me met tout hors de moi;
J'éprouve un certain je n'sais qu'est-ce,
Je sens un certain je n'sais quoi.

Mais si vous aimez tant à jouir de ma peine,
Ce doit être pour vous une agréable scène,
Lorsque je vois le soir, en vous mettant au lit,
Votre époux se coucher pour y passer la nuit.

ISABELLE

A souffrir ce malheur ma tendresse t'exhorte;
C'est un fardeau qu'il faut malgré moi que je porte :
Mais, va, console-toi; peut-on être jaloux
De ce peu de faveur qu'ont messieurs les époux?

AIR : *Voilà la différence.*

L'hymen appuyé des lois
De l'amour a tous les droits;
Voilà la ressemblance.
L'époux avec hauteur prend
Ce que l'on donne à l'amant,
Voilà la différence.

LÉANDRE

Mais, madame, aujourd'hui, comment donc ferons-nous
Pour faire rengainer l'ardeur de votre époux?
Vous savez qu'il m'a dit qu'il m'aimait à la rage :
J'ai voulu vainement paraître prude et sage,
Il m'a fait accepter vingt-cinq beaux louis d'or,
Qu'il a pour mes attraits tirés de son trésor;
Pour qu'il ne me crût pas une fausse soubrette,
Voyant l'argent, j'ai fait l'aveu de ma défaite;
Mais il voudra quittance et vous pouvez compter
Que ce n'est qu'avec vous que je veux m'acquitter.

AIR : *V'là l'plaisir des dames.*

D'avance il m'a très bien payé,
V'là l'plaisir des dames,
Et puis, pour être défrayé,
Il s'est presque déshabillé,
En me chantant, les yeux tout pleins de flammes,
V'là l'plaisir des dames,
V'là l'plaisir.

ISABELLE

Air : *La Béquille.*

Mon infidèle époux
Te prend pour une fille,
Il tombe à tes genoux,
Te voyant si gentille :
Il ne croit pas, le drille,
Parmi tous tes appas,
Rencontrer la béquille
Du père Barnabas.

LÉANDRE

Air : *Comment faire ?*

Il me viendra trouver la nuit,
Lorsque je serai dans mon lit :
Le bouquin, pour se satisfaire,
Se viendra nicher dans mes draps,
Il voudra... Je ne voudrai pas;
Comment faire?

ISABELLE

Air : *Du haut en bas.*

C'est bien aisé,
J'irai seule occuper ta place,
C'est bien aisé;
Mais n'en sois pas formalisé :
Aux approches de sa carcasse,
Je serai froide comme glace;
C'est bien aisé.

Air : *Margot sur la brune.*

J'irai sans lumière,
Vêtue à la légère,
J'irai sans lumière

Dans ton appartement.
Viendra mon drôle,
En chat qui miaule,
Jouer son rôle,
Et dans l'instant,
Il en aura pour son argent.

LÉANDRE

AIR : *A sa voisine.*

Ah ! que ce barbare dessein
Rend mon âme alarmée :
Tandis qu'avec votre Vulcain
Vous serez enfermée,
Moi, je mangerai donc mon pain
A la fumée ?

ISABELLE

AIR : *De tous les Capucins.*

Un rendez-vous de cette espèce
Alarme ta délicatesse ;
Mais à tort tu prends du chagrin ;
Chaque fois qu'il a voulu plaire,
Crois-moi, le pauvre pèlerin
N'a jamais fait que de l'eau claire.

LÉANDRE

Mais il vous croira moi ; pour lui, c'est une amorce,
Et l'amour lui pourra suggérer plus de force.

ISABELLE

AIR : *C'est l'ouvrage d'un moment.*

Va, je sais trop ce qu'en vaut l'aune ;
Il a beau faire le fendant,
Malgré son tendre emportement,

Pour lui faire voir son bec jaune,
C'est l'ouvrage d'un moment.
Il vient; reste avec lui. Je vais à mon miroir,
Pour me rendre à tes yeux plus aimable ce soir.

(*Elle sort.*)

SCÈNE II

CASSANDRE, LÉANDRE

CASSANDRE

AIR : *Allons la voir à Saint-Cloud.*

Nous ne sommes que nous deux,
Auras-tu bien souvenance
Qu'à mes amoureux soupirs
Une récompense est due?

LÉANDRE

Mon cœur jamais n'oublia rien;
Mais vous ne rimez pas trop bien.

CASSANDRE

Tu me tournes la tête;
Comment veux-tu que je rime?

LÉANDRE

Mais, sur elle, madame a de si beaux appas
Que tout autre que vous en ferait ses choux gras.
Se peut-il que du sien votre cœur se démembre,
Pour se venir offrir à sa femme de chambre?

CASSANDRE

AIR : *Du Grimaudin.*

Aux yeux d'un époux, une femme
Perd de son prix;
Bientôt, pour lui, la bonne dame
Devient pain bis;

Une maîtresse, à parler franc,
Est pour moi toujours du pain blanc.

LÉANDRE

C'est donc là le dégoût qu'apporte l'hyménée?
On devient odieuse après s'être donnée?

CASSANDRE

AIR : *Nous sommes précepteurs d'amour.*

L'hymen offre le premier mois
Les confitures les plus douces;
D'abord on s'en lèche les doigts,
Mais on s'en mord bientôt les pouces.

LÉANDRE

Vous voulez contenter votre appétit charnel;
Mais on dit, sans l'hymen, que c'est trop criminel.

AIR : *Nous autres, bons villageois.*

Un notaire par contrat
Nous doit seul donner la licence
De nous livrer à l'ébat
De la douce concupiscence.
Madame dit qu'en sa maison,
Il n'y doit comme de raison
Avoir qu'elle seule et son chat
Qui fassent l'amoureux sabbat,
Qui fassent l'amoureux sabbat.

CASSANDRE

Préjugé! Petitesse! Enfance! Persiflage!
L'amour est passion : l'hymen n'est qu'un usage.
Si l'ordre du destin eût décisivement
Voulu qu'on ne goûtât jamais du changement,
Crois-moi, ma belle enfant, la prudente Nature
N'aurait fait chaque clef que pour chaque serrure;

Mais comme elle a prévu que nécessairement
Une femme voudrait avoir plus d'un amant,
Que l'homme aurait aussi bien plus d'une maîtresse,
Elle a su fabriquer et l'une et l'autre espèce
De certaine façon, qu'à peu de chose près,
Les uns, qui plus, qui moins, sont pour les autres faits.
L'attraction des cœurs, dans l'un et l'autre sexe,
Vient d'un certain désir qui sans cesse nous vexe.
Autrefois, c'est-à-dire, au temps passé, jadis,
Dans les temps reculés, bien avant Amadis,
Savait-on ce que c'est qu'un contrat, un notaire ?
Nos pères ont bien su, sans eux, peupler la terre.
L'hymen n'est qu'accessoire, et tout l'essentiel
Est d'aller droit au but ; rien n'est plus naturel :
L'amour fut inventé bien avant l'hyménée.

LÉANDRE

Pouvez-vous exiger d'une fille bien née...
Qu'elle vous laisse entrer... dans... sa chambre la nuit ?
Et puis... si par malheur madame entend du bruit,
Ma chambre de plain-pied aboutit à la sienne,
Si, quand vous y serez, il faut qu'elle survienne,
Elle verra bientôt où gît le lièvre, alors
En vous trouvant dedans, on me mettra dehors.

CASSANDRE

Je suis maître et crains peu que madame s'y frotte.
A quoi servirait donc d'avoir une culotte ?

LÉANDRE

Si madame le sait, elle me rossera.

CASSANDRE

Sois tranquille, mon cœur, car monsieur la battra.

LÉANDRE

Madame le sachant fera le diable à quatre.

CASSANDRE

Si madame le fait, monsieur saura la battre.

LÉANDRE

Madame dira tout sans crainte ni respect.

CASSANDRE

Monsieur, en la battant, rabattra son caquet.

LÉANDRE, *en soupirant.*

Amour ! On ne peut donc éviter tes entraves ?
Et toujours de nos cœurs tu fais des choux, des raves.
Promettez-moi surtout de me bien ménager ;
De ce que vous ferez je connais le danger.
Songez qu'à vos transports il faut mettre une digue,
Ou bien que dans neuf mois on saura notre intrigue.
Rien ne me déplaît tant, monsieur, que d'accoucher.

CASSANDRE

L'anguille crie avant qu'on veuille l'écorcher.
Moi j'ai ma sage-femme, elle sait bien son thème,
Elle te traitera comme un autre moi-même.
Je te ferai soigner par mon chirurgien,
Et mon apothicaire aussi sera le tien.

AIR : *Vous veillez lorsque tout sommeille.*

En amour rien n'est bagatelle :
Avoir le même médecin,
Se servir de la même écuelle,
S'asseoir sur le même bassin,
Pour prendre chacun un remède,
S'empaler du même canon :
Pour deux cœurs que l'amour possède,
Ah ! quelle satisfaction !

LÉANDRE

Ah ! pour ne se pas rendre il faut être statue.
Oui, mon cœur balançait, mais me voilà rendue.

AIR : *Un certain je n' sais quoi.*

Reinfort et Satirion paraissent et écoutent.

J'ai résisté de bonne foi,
Comme une forteresse,
Mais l'amour est plus fort que moi
Et je sens ma faiblesse :
Je vois qu'on n'est pas la maîtresse
D'empêcher de laisser en soi
Glisser un certain je n' sais qu'est-ce,
Couler un certain je n' sais quoi.

CASSANDRE

AIR : *Attendez-moi sous l'orme*, ou *Dans les Gardes françaises.*

Tantôt en grand silence,
Je viendrai te revoir.

LÉANDRE

Voyez ma complaisance :
Quand vous viendrez ce soir,
Je saurai faire en sorte
Pour mieux entrer céans,
Que vous trouviez ma porte
Ouverte à deux battants.

Léandre fait une grande révérence, Cassandre lui baise la main.

SCÈNE III

SATIRION, REINFORT, CASSANDRE, LÉANDRE,

REINFORT, *à Cassandre.*

A-t-elle la peau douce? Allons, ferme, courage.
Si nous mettons obstacle à ton tendre abordage,
C'est ta faute; il fallait s'enfermer aux verroux.

SATIRION

On s'oublie aisément en des moments si doux.

REINFORT

Air : *Y allons donc, mademoiselle.*

Tu donnais à cette belle
Une amoureuse leçon,
Et cette aimable pucelle
Soupirait à l'unisson.

A Léandre.

Y allons donc, mademoiselle,
Devant nous, point de façon.

Léandre sort et va ouvrir les deux battants de la porte de sa chambre.

CASSANDRE

Vous êtes cause aussi que la voilà partie :
Vous avez fait rougir tous deux la modestie.

REINFORT

Si sa pudeur ainsi s'effarouche soudain,
Pourquoi promenais-tu ton museau sur sa main ?

CASSANDRE

Elle m'a fait sentir, la petite innocente,
Une paire de gants dont l'odeur est charmante.

SATIRION

Et tu la mitonnais pour en avoir les gants.

CASSANDRE

Tenez, vos jeux de mots sont très extravagants.

REINFORT

A d'autres, vieux babouin, va, nous sommes des drilles
A qui tu ne peux vendre aisément tes coquilles.

SATIRION

Nous avons entendu le tout de point en point.
Elle consent ce soir que tu sois son adjoint.

REINFORT

Çà, l'ami, partageons, ou bien ta ménagère
Va, par nous, à l'instant savoir toute l'affaire.

CASSANDRE

Je le vois : c'est en vain que je veux déguiser ;
Partageons, j'y consens ; mais il faut composer.

AIR : *Vous veillez lorsque tout sommeille.*

Pour attendrir cette friande,
Trois cents écus j'ai dépensé.
Que chacun de vous deux me rende
Les deux tiers de mon déboursé :
Je vous promets, foi d'honnête homme,
Si vous êtes de bons payeurs,
De vous mettre pour cette somme
D'un tiers chacun dans ses faveurs.

SATIRION

C'est chacun cent écus. Va, je tope au marché.

REINFORT

J'en donnerais neuf cents, tant j'en suis entiché.

CASSANDRE, *à part, tandis qu'ils cherchent de l'argent.*

AIR : *Ton humeur est cathereine.*

Comme l'on mord à la grappe !
De Nanette on est tenté :
Moi, finement je rattrape
L'argent qu'elle m'a coûté ;
Que chacun d'eux la cajole,
Ce sont coups d'épée en l'eau ;
Sans qu'il m'en coûte une obole,
J'aurai ma part au gâteau.

(*Reinfort et Satirion lui donnent chacun une bourse où ils ont compté l'argent.*)

SATIRION

Pour parvenir tous trois à notre amoureux but,
Il faut nous arranger. Comment ferons-nous ?

CASSANDRE

Chut.

Air : *Chacun à son tour, liron lirette.*

Sans dire mot et sans chandelle,
Aussitôt que viendra la nuit,
Tous trois au fond de sa ruelle
Nous nous introduirons sans bruit;
Sans le savoir, cette aimable soubrette
De tous trois comblera l'amour
Chacun à son tour,
Liron, lirette,
Chacun à son tour.

SATIRION

Mais je ne sais pas trop les êtres du logis :
La ruelle est-elle grande?

CASSANDRE

On y tiendrait bien six.

REINFORT

Qui le premier de nous livrera la bataille?
Il faut tirer au sort : prenons tous une paille.

Air : *Le premier jour du mois de mai.*

Celui qui la plus grande aura
Aura l'entame de la tourte,
Le second tour appartiendra
A qui la moyenne échoira;
Et le troisième rang sera
Pour qui montrera la plus courte.

(*La nuit vient petit à petit.*)

CASSANDRE

Non, ne disputons point pour ce charmant passage
Des vains honneurs du pas le pénible avantage.

De passer le premier je ne suis point jaloux,
Je serai trop content de marcher après vous,
Allez devant tous deux, accordez-vous ensemble,
C'est le plaisir ici qui tous trois nous rassemble,
Ainsi ne soyons point là-dessus chicaneurs,
Et d'ailleurs c'est à moi de faire les honneurs,
Je le dois; c'est chez moi que la scène se passe,
Vous voyez que j'agis en tout de bonne grâce;
(*A part.*)
Sagement je ne veux m'embarquer qu'après eux,
Nanette me prendra pour un coq vigoureux.

SATIRION, *qui a été baiser le chambranle de la porte de Léandre.*

AIR : *Quand je tiens de ce jus d'octobre.*

Je ne suis encor qu'à sa porte,
Le cœur me bat de temps en temps.

REINFORT

Il nous battra bien d'autre sorte
Sitôt que nous serons dedans.

CASSANDRE

(*Nuit entière.*)

AIR : *Point de bruit, tout repose.*

Enfilons,
Pleins de zèle,
Sans chandelle,
La ruelle;
Enfilons
La ruelle
De la belle;
Vite, allons.

Point de bruit,
Paix, silence;
Il fait nuit,
L'heure avance,

Ah! c'est l'heure du berger,
Daigne, amour, nous bien loger!

Enfilons,
Pleins de zèle,
Sans chandelle,
La ruelle;
Enfilons
La ruelle
De la belle;
Vite, allons.

(Ils entrent dans la chambre de Léandre.)

SCÈNE IV

LÉANDRE, ISABELLE

(Léandre éclaire Isabelle, qui est en déshabillé galant.)

LÉANDRE, *la chandelle à la main.*

AIR : *Ma raison s'en va bon train.*

Vous allez donc constamment
Trahir le plus tendre amant?

ISABELLE

Peste du jaloux!
Avec mon époux
Te puis-je être infidèle?

LÉANDRE

Et moi, pendant ce rendez-vous,
Je tiendrai la chandelle,
Lanla.
Je tiendrai la chandelle.

(Isabelle en riant lui donne un petit soufflet d'amitié, entre dans la chambre de Léandre et ferme la porte.)

SCÈNE V

LÉANDRE, *seul, la chandelle à la main.*

AIR : *Quand on a prononcé ce malheureux oui.*

Tandis qu'avec Cassandre Isabelle entre en danse,
Il me faut sobrement prendre ici patience ;
Les plaisirs sont pour eux, et moi, comme un franc sot,
Je garde les manteaux et croque le marmot.

(*Il pose la lumière sur la table.*)

AIR : *Un jour, le bon père Abraham.*

Peut-elle ainsi m'assassiner
En se donnant carrière !
Ciel ! je l'entends se démener
En convulsionnaire !
Doit-elle sous mon pavillon
Sonner, sans moi, le carillon
Que l'on sonne à Cythère ?

AIR : *Cela m'est bien dur.*

Sur mon lit, ton joyeux théâtre,
L'on profane du haut en bas
Le corail, l'ébène et l'albâtre
Qui composent tous tes appas.
Quoi ! tes soupirs viennent à mon oreille !
J'entends à merveille,
Malgré l'épaisseur du gros mur,
Cela m'est bien dur !

Air sérieux.

Ah ! que mon cœur goûte peu de repos !
Que je sais qu'Isabeau fait la bête à deux dos.
Pour un amant, ô ciel, quelle terrible image !
Affreuse Jalousie, éloigne ton flambeau,
Tendre Amour, prête-moi ton utile bandeau,
Ou bien fais qu'un nuage
Me cache un si vilain tableau.

Dieux! que je suis dans d'affreuses détresses!
Mais tout est sourd à mes gémissements;
Ma maîtresse est bien loin de plaindre mon tourment;
Peut-être, hélas! qu'elle s'en bat les fesses.

Air : *Grand-duc de Savoie.*

Tu me laisses geindre,
Chien de Cupidon!
Que ne puis-je éteindre
Ton maudit brandon?
Quoi! les yeux des dames
Sont donc destinés
A mener nos âmes
Toujours par le nez?

Air : *Il faut que je file.*

Pour finir cette aventure,
Qui m'accable de tourments,
Tu m'avais promis, parjure,
N'être que quelques moments.
Ce jeu dure, dure, dure,
Ce jeu dure trop longtemps.

SCÈNE DERNIÈRE

ISABELLE, CASSANDRE, LÉANDRE, REINFORT ET SATIRION, *dans l'autre chambre.*

ISABELLE, *tenant Cassandre au collet.*

Je t'y prends donc, pendart, vieux visage à gourmade,
Ce n'est donc qu'avec moi que tu fais le malade,
Ce n'est donc qu'avec moi que tu fais le perclus;
Quand il en peut encor, je crois qu'il n'en peut plus.

Air des *Trembleurs.*

Pour voir jusqu'où ton délire
Pourrait aller, vieux satyre,

J'ai supporté, sans rien dire,
Jusqu'au cinq et sixième choc.
Que n'ai-je, dans ce mystère,
Déguisé mieux ma colère !
Si j'avais voulu me taire,
Un septième m'était hoc.

CASSANDRE

Oui-dà, pour m'attraper là-dedans en cachette,
C'est donc vous qui faisiez semblant d'être Nanette ?
Mais c'est tant pis pour vous ; car deux autres, ma foi,
Ont aussi là-dedans fait semblant être moi.
Reinfort, Satirion, venez tous deux ici.

SATIRION

Madame, c'est moi qui...

ISABELLE

Qui...

REINFORT

J'en étais aussi.
Tous les deux... tour à tour... là dans cette chambrette :
Pardon ; nous adressions notre hommage à Nanette.
Vous avez pris sa place, et tous deux de bon cœur
Nous avons pris aussi la place de Monsieur.

CASSANDRE

Oui, c'était de concert. Leur passion contente,
Le troisième, à mon rang, comme eux je me présente.
Animé par l'exemple et prêt à m'égayer,
J'allais dans leurs travaux tous deux les relayer ;
Je me voyais déjà monté comme un saint George,
Quand vos ongles crochus m'ont sauté à la gorge.
Il fallait renfermer encor votre fureur ;
Vous auriez bien tiré parti de mon erreur.

ISABELLE

Ah ! j'y suis à présent : dans cette bonne aubaine,
J'avais tout le profit, lui l'honneur, vous la peine ?
Je m'étonnais aussi de ce grand travailleur !
J'imputais à ce sot votre rare valeur.
Me voilà bien au fait, et toutes ces caresses
Que je viens d'essuyer sont vos belles prouesses.
Mais je ne conçois pas par quel enchantement
Je n'ai rien remarqué de tout ce changement.

LÉANDRE, *bas à Isabelle.*

Ai-je donc des chagrins une assez bonne dose ?

ISABELLE, *bas à Léandre.*

Ce sont coups de hasard dont je ne suis pas cause.

SATIRION, *à Cassandre.*

AIR : *Sans le savoir.*

Nous ne voulions qu'avec Nanette,
Comblant nos désirs en cachette,
Tous deux nous divertir ce soir :
Notre chagrin n'a point de bornes ;
Tu nous vois bien au désespoir
De t'avoir mis tous deux des cornes,
Sans le savoir.

REINFORT, *à Cassandre.*

Çà l'ami, marché nul ; notre argent sans attendre.

CASSANDRE

Votre argent ?

SATIRION

Oui, sans doute, il faut bien nous le rendre ;
Nanette, qui m'enflamme, aurait mon bien entier...

REINFORT

Mais ta femme, à nos yeux, ne vaut pas un denier.

ISABELLE

Qu'ils sont impertinents! couple de malotru!
Ils sont bien dégoûtés! Ah! si je l'avais cru,
Bien loin de les aider, tantôt sur cette couche,
J'aurais dans leurs plaisirs été comme une souche.

CASSANDRE, *à ses deux amis.*

AIR du *Cap de Bonne-Espérance.*

Mais lorsque tantôt ma femme
A mis le comble à vos vœux,
Pour l'objet de votre flamme
Vous la preniez tous les deux :
Votre joie était complète,
Elle passait pour Nanette ;
Vous avez donc en ce cas
Eu Nanette dans vos bras.

SATIRION

Voilà des arguments tous des mieux dégoisés ;
Mais nous ne devions pas être désabusés.

ISABELLE

AIR : *Que de gentilles pèlerines.*

Une chose, dans ma colère,
Me console, en quelque manière ;
S'ils ont osé se satisfaire,
J'ai bien puni ces insolents :
Ils m'ont mise sur le derrière,
Mais je les ai mis sur les dents.

REINFORT, *à Cassandre.*

Chacun nos cent écus, sans nulle procédure,
Ou cent coups de bâton finiront l'aventure.

(*Cassandre se fouille lentement et tire les deux bourses qui lui ont été données.*)

ISABELLE

Le ladre vous a donc un chacun rançonné?
Mais l'argent m'appartient et je l'ai bien gagné.
Pour le mortifier, je saute sur les bourses.

(*Elle les prend.*)

SATIRION

Femme pour se venger a toujours des ressources.

CASSANDRE, *en donnant d'autre argent à ses deux amis.*

Il ne me reste pas dans ma poche un écu !
Tout mon argent s'emploie à me faire cocu !

SATIRION et REINFORT, *à Cassandre.*

AIR : *Vous voulez me faire chanter.*

Il se pourrait bien, dans neuf mois,
Que ta femme fût mère
De deux enfants tout à la fois,
Dont on te croira père :
Ils seront filles ou garçons,
Cela n'importe guère ;
Ami, tu nous peux sans façon
Retenir pour compères.

ISABELLE

Un pareil quiproquo n'arrivera jamais;
J'y vais mettre bon ordre, et je vous le promets.

AIR : *Ça ne durera pas toujours.*

Vous passerez, Nanette,
Pour leur faire dépit,
Le jour dans ma chambrette,
Et coucherez la nuit
Avec moi dans mon lit,
Avec moi dans mon lit,
Avec moi dans mon lit.

CASSANDRE

Je m'en vois, Dieu merci, quitte à fort bon marché;
Je craignais plus d'éclat de son esprit fâché.

VAUDEVILLE

I

N'épousons point à la boulvûe :
Sachons qui nous tuons aussi,
Car on peut faire une bévue
Qui peut causer bien du souci :
Œdipe tua son cher père,
Il le fit ensuite cornard ;
Tout cela n'arriva que par
Un quiproquo d'apothicaire.

II

D'un vieux mari qui m'embarrasse
Et que je chasse de mon lit,
Nanette occupera la place ;
Elle a vingt ans, c'est pain bénit :
Vous qui savez tout le mystère
Vous voyez par ce coup d'estoc
Que je ne fais pas dans ce troc
Un quiproquo d'apothicaire.

III

Un auteur veut nous faire rire.
Il cherche, il invente, il écrit,
Dans son cabinet il s'admire
Et se trouve un sublime esprit :
Mais au moment qu'il croit vous plaire,
Un malheureux coup de sifflet
Lui prouve souvent qu'il n'a fait
Qu'un quiproquo d'apothicaire.

Le Tempérament

TRAGI-PARADE

en un acte et en vers

Par GRANDVAL Fils

(Au Grand-Caire, 1756.)

Cette pièce a été réimprimée dans le *Théâtre Gaillard*.

Le Tempérament

Tragi-parade.

ACTEURS

Ratanphor, roi de Toutybande.
Bellendraps, épouse de Ratanphor.
Fessaride, mère de Bellendraps, amoureuse de Ratanphor.
Impias, grand prêtre de Priape, amoureux de Bellendraps.
Le Capitaine de la Garde du Roi.
Troupe de gardes.

La scène se passe dans le palais des rois de Toutybande.

SCÈNE PREMIÈRE

RATANPHOR, BELLENDRAPS; Suite.

RATANPHOR

Arrêtez! Bellendraps!

BELLENDRAPS

Ratanphor, laissez-moi.
A vos propos d'amour je n'ajoute plus foi,
Je suis trop courroucée, et j'ai sujet de l'être.
Mariée avec vous par les mains du grand prêtre,
Je suis, depuis huit jours, brûlante de désir,
Sans éprouver par vous ce que c'est que plaisir :
Vos mains avec ardeur me parcourent sans cesse;
Mais vous en restez là; votre faible tendresse,
Quand vous venez au lit près de moi vous coucher,
Se contente avec moi simplement du toucher.

N'est-ce donc que pour ça que l'amour nous rassemble?
N'est-ce donc que pour ça que l'on se couche ensemble?
Je suis fort ignorante en amour, en hymen;
Mais de tout votre corps quand j'ai fait l'examen,
J'ai vu, quand vous dormiez, la forme singulière,
Dont un homme partout d'une femme diffère,
Et j'ai dit, en voyant votre sexe et le mien :
La nature n'a pas mis tout çà là pour rien.
Quoique j'en sois encore à mon apprentissage,
Je sais bien qu'il s'agit d'un étroit assemblage
Qui nous cause un plaisir qui n'est pas assez long
Et se répand en nous de la tète au talon.

RATANPHOR.

Vous que j'ai toujours vue aussi simple que sage,
Vous en savez beaucoup, madame, pour votre âge.

BELLENDRAPS

Si cela vous surprend, n'en soyez plus surpris;
Apprenez à présent qui m'en a tant appris.
Dans les bois consacrés à la chaste Diane,
Me promenant un jour, j'aperçus un grand âne.
Une docile ânesse auprès de lui passait;
Quand l'âne nous montra bientôt ce qu'il portait.
Je me plaisais à voir sa brillante structure,
Dans ses productions j'admire la nature;
Je sentis en mon cœur naître un certain désir,
Qui me fit frissonner tout le corps de plaisir.
Neuf fois de ses talents l'âne faisant usage
Consomma devant moi neuf fois son mariage.
J'enviais le bonheur de ce couple amoureux;
Je désirais tout bas d'être au moins l'un des deux,
De l'ânesse en secret je me sentais jalouse,
Quand je fus destinée à me voir votre épouse :

A vos ambassadeurs le Conseil m'accorda,
Je consentis à tout en victime d'État;
Mais lorsque je te vis, ton aimable présence
Effaça de mon cœur et l'âne et sa puissance ;
Et pour la force, au moins, te croyant son égal,
Je désacrifiai mon goût pour ce rival.
Juge si c'est à tort que je fais la grimace ;
Je suis toute de feu, tu n'es jamais que glace.
J'ai beau tout employer; ma violente ardeur
Ne te peut faire naître une ombre de chaleur.
Croyant te mettre en train je me mets tout nue,
Et de tous mes appas je régale ta vue ;
De cent mille façons je te prodigue au lit
Et ma bouche et ma gorge, et tout ce qui s'ensuit;
Rien ne paraît en toi : toujours lâche, immobile,
Tout ce que tu as vu te devient inutile.
Trop insipide époux, quelqu'un me vengera ;
Ce que tu ne fais pas, un âne le fera.

RATANPHOR

Oui, vous avez raison de me faire la moue;
Mais que votre courroux un moment s'amadoue,
Et ne me faites pas le chagrin sans égal
De vous voir me donner un âne pour rival.
Des plaisirs de Cythère effrénément avide,
Soir, matin, jour et nuit vous abhorrez le vide;
Auprès de votre corps blanc, poli, fait au tour,
Je suis sans mouvement, mais non pas sans amour.
Se peut-il qu'à vingt ans, à la fleur de mon âge,
Je laisse à mes côtés bâiller un pucelage?
Je vois un crocheteur, un moine, un savetier,
Travailler, sans relâche, à ce joli métier;
Mon peuple se repeuple; à la cour, à la ville,
C'est à qui se pourra montrer le plus habile

A ce jeu qui servit à nous créer tous deux :
Et moi, roi, je ne puis faire cela comme eux.
Ah ! que de tout mon cœur je couperois la langue
Au premier orateur, qui crachant sa harangue,
Me dira trente fois *roi puissant, puissant roi;*
En croyant m'honorer on se moque de moi.
Je ne fus pas toujours dans l'état malhonnète
Qui, malgré mon ardeur, me donna sur la crête.
De l'amour, à douze ans, je sentis les désirs,
Et bientôt j'en connus les plus secrets plaisirs.
La gouvernante, hélas ! que me donna ma mère,
M'apprit à me servir du sceptre de Cythère;
Je fus en deux leçons un élève excellent,
Et tout enfant enfin, je lui fis un enfant.
Mais que me sert ici de vanter ma prouesse,
Quand je n'ai près de vous que honte et que faiblesse?
Il n'en faut point douter, on m'a joué d'un tour.
Quelqu'ennemi secret, plus méchant qu'un vautour,
M'empêche de jouir de vous et de vos charmes :
J'en ai déjà versé plus de cent-vingt-cinq larmes.
Oui, c'est un maléfice, un sort, un guet-apens.
On ne veut pas me voir sur vous un seul instant,
Vous faire ce qu'on fit lorsque l'on vous a faite;
Et quelqu'un sûrement m'a noué l'aiguillette.
J'ai fait secrètement venir Cucifécien,
Fameux apothicaire, excellent pharmacien;
Il n'a jamais trouvé qu'obstacle sur obstacle.
De Priape, à la fin, j'ai consulté l'oracle;
J'ai retenu ces mots et j'en suis confondu;
Écoutez, car voici ce qu'il m'a répondu :
« La jeune épée ira dans le jeune fourreau
« Quand cette même épée
« Sur un cadavre bien groupée
« Sortira brillamment d'un antique tombeau. »

Quel sens puis-je donner à pareille réplique ?
L'oracle nettement en commençant s'explique
Et je comprends très bien qu'en cet obscur tableau
C'est moi qui suis l'épée et c'est vous le fourreau ;
Mais je ne puis, madame, interpréter le reste.
Ce tombeau... ce cadavre... ô doute trop funeste !
Dieux qui croyez avoir bien plus d'esprit que nous,
Donnez-nous donc celui de vous deviner tous !

BELLENDRAPS

Un oracle toujours a fait son thème double,
Et vouloir l'éclaircir c'est pêcher en eau trouble.
Mais je vous vais, pour moi, dire mon sentiment
Franchement, clairement, intelligiblement.
Me voici votre femme et je suis encor fille ;
Mais de cesser de l'être en un mot je pétille.
Si dans une heure au plus vous ne terminez pas
L'anéantissement qui fait tous nos débats,
Je vous ferai bien voir qu'au point où nous en sommes,
On fait cocus les rois comme les autres hommes.
Je vous laisse y penser. Grenadiers, suivez-moi.

(*Elle sort.*)

SCÈNE II

RATANPHOR, *seul.*

Ciel ! que va-t-elle faire et qu'ai-je entendu ? Quoi ?
J'aurais donc le destin dont elle me menace ?
De me faire cocu la reine aura l'audace ?
Bellendraps recevra mille gens dans ses bras ;
Et seul, malgré mes droits, je n'en tâterai pas ?
Le ciel, l'injuste ciel, ne me fait dans sa rage
Ressembler aux humains que par le cocuage ?
Mais Impias paraît ; Fessaride le suit ;
J'ai tout à redouter de leur méchant esprit.

Ma belle-mère et lui dans ce lieu vont se rendre.
Caché dans mon boudoir, je pourrai les entendre.
Ils ignorent tous deux ce petit cabinet,
Que j'ai fait dans ce mur pratiquer en secret;
J'ai trop besoin d'être homme et j'en ai trop d'envie
Pour ne pas épier ceux dont je me défie.

(Il se cache.)

SCÈNE III

IMPIAS, FESSARIDE, RATANPHOR, *caché.*

FESSARIDE

Vous qui faites fumer l'encens sur les autels
De ce Dieu secourable aux malheureux mortels,
Vous, prêtre de Priape, et son plus cher ministre,
Organe de sa voix favorable ou sinistre,
Impias, vous savez que mes besoins pressants
Ne peuvent plus souffrir aucuns retardements.
Dans mon cœur, à quinze ans, Cupidon se fit brèche;
Il avait son flambeau, le feu prit à la mèche.
Depuis, aucun mortel n'a pu jusqu'à présent
Éteindre les ardeurs de cet embrasement.
Plus on cherche à calmer le feu qui me dévore,
Plus j'obtiens du secours, plus j'en désire encore.
J'ai fatigué, depuis environ soixante ans,
Tous nos princes voisins, nos sujets languissants.
Le feu roi, mon époux, que j'excitais sans cesse
A me prouver l'excès de sa vive tendresse,
Voulant rassasier mon bouillant appétit,
A ce noble dessein travaillait sans répit;
Nerveux, trapu, robuste, ardent, plein de courage,
Il ne put résister et creva sur l'ouvrage.
De ce tempérament les dieux m'ont fait présent :
Mais ils ont dû former indubitablement

Un mortel qui me puisse égaler pour la force.
A le trouver en vain jusqu'ici je m'efforce.
Je me fais un sérail d'hommes de tous états;
J'essaye tour à tour rois, ministres, soldats;
C'est pitié; je les vois renoncer à la peine.
Ne vous ai-je pas mis vous-même hors d'haleine?
Voyons, cherchons encor, ne nous rebutons pas;
Oui, j'en veux essayer jusques à mon trépas.

IMPIAS

Votre fille, je crois, tiendra de vous, madame.

FESSARIDE

Le prince son époux chatouille bien mon âme.
Peut-être est-il celui que le ciel a nommé
Pour apaiser l'ardeur de mon cœur enflammé;
Il m'a donné dans l'œil : je n'ai pu vous le taire.

IMPIAS

Aussi j'ai bien, madame, avancé votre affaire :
D'un oracle en secret par moi-même dicté
Le roi veut pénétrer la noire obscurité;
Sitôt que vous aurez déclaré votre flamme,
Un jour, un jour nouveau descendra dans son âme;
Il vous appliquera dans son jeune cerveau
Les mots embarrassants de spectre et de tombeau
Et verra que son corps n'a rien de mieux à faire,
Apprenant vos désirs, que de les satisfaire.
Instruit de votre ardeur, pour la favoriser,
De peur qu'avec la reine il n'allât s'épuiser,
J'ai fait secrètement prendre au prince un breuvage
Qui malgré son amour le contraint d'être sage.
Le réfrigératif que contient la liqueur
L'empêche jusqu'ici de cueillir cette fleur
Dont votre fille veut se défaire à toute heure.
Elle en gémit sans cesse, elle en jure, elle en pleure;

Mais son époux, forcé de prendre du repos,
Sera pour vos desseins plus frais et plus dispos.

FESSARIDE

Mais son terrible état dans le fond m'inquiète :
Pour moi, qui ne veux pas avec lui faire diète,
Dites-moi promptement comment je ferai... pour
Que ce prince avec moi ne reste pas tout court.

IMPIAS

Lever cet embarras est la moindre vétille.
Faites-lui devant vous manger cette pastille,
Ce qui languit en lui reprendra sa vigueur,
Et vous pourrez tirer parti de sa valeur.

FESSARIDE

Mais s'il me croit bien vieille, aura-t-il le courage
De permettre à son chat d'aller à mon fromage?

IMPIAS

Ne lui faites manger de ce trésor caché
Qu'après que vous aurez bien fait votre marché;
Vous n'êtes pourtant pas encor trop décrépite;
Et quoique bientôt prête à descendre au Cocyte,
Vous avez le teint blanc et mêlé d'incarnat...
Et le prince voudra sortir de son état.
Vous étiez autrefois aimable, belle et fraîche;
Mais le temps détruit tout; c'est lui qui nous dépêche.
Comment faites-vous donc pour feindre des appas?
Car je sais dans le fond que vous n'en avez pas.
Je sais depuis longtemps que vous êtes borgnesse;
J'ai vu vos dents pourrir et tomber pièce à pièce;
Votre tête n'a plus que vingt-trois cheveux blancs,
Et je vous vois deux yeux, cheveux bruns et des dents.

FESSARIDE

J'en conviens, Impias, c'est la vérité pure;
Mais l'art est fait aussi pour aider la Nature.

Mon œil est remplacé par un autre d'émail,
Si bien fait qu'on n'en peut soupçonner le travail :
Pour réparer mes dents, dans ma bouche je fiche
Avec assez d'adresse un râtelier postiche ;
Je me peins les sourcils et j'ai de faux cheveux ;
Je mets du blanc, du rouge, et le mets tout au mieux ;
Ma gorge trop pendante, en plus d'un rouleau mise,
Est sur des coussinets artistement assise,
Et pour cacher mes ans, j'ai fait dans tout l'État
Défendre d'imprimer ni vendre un colombat (1).

IMPIAS

Vous plaisez, Fessaride, et je veux qu'on m'étrille
Si vous ne valez mieux cent fois que votre fille.

FESSARIDE

J'ai plus d'acquit.

IMPIAS

Sans doute, il est temps qu'à mon tour
Je vous dise pour qui je ressens de l'amour.
Bien plus jeune que vous, mon amoureux courage
Ne s'emploie à présent qu'avec un pucelage.
Mais l'aimable beauté, soumise à mes plaisirs,
Ne me peut qu'un seul jour exciter ses désirs.
Le lendemain l'ennui s'empare de mon âme,
Il me faut aussitôt brûler d'une autre flamme,
Et mon goût satisfait, ce feu que j'ai fait voir,
Si brillant le matin, s'éteint juste le soir.
C'est mon tic ou plutôt c'est ma délicatesse ;
Nous sommes singuliers chacun dans notre espèce.
De ce vin champenois dont j'emplis mon jabot,
On ne me voit jamais sabler que le goulot :

(1) L'éditeur Colombat s'était fait une spécialité de petits almanachs, auxquels on avait donné son nom.

Quand je mange du lait, eh bien! c'est tout de même;
Et de tout, en un mot, je ne prends que la crème.
La jeune reine encore a sa virginité,
J'en voudrais régaler ma sensualité.

FESSARIDE

Grand prêtre, combinez le temps de sa naissance
Avec les temps heureux de notre intelligence;
Par ce juste calcul vous serez éclairci,
Et verrez que ma fille est votre fille aussi.

IMPIAS, *en colère.*

Je ne veux point, madame, entrer dans ce mystère :
Qu'elle le soit ou non, cette vaine chimère
Ne peut mettre d'obstacle au plaisir sans égal
D'écrémer la princesse en son lit nuptial.
Et pour tarir le cours de votre verbiage,
Un sculpteur n'est-il pas maître de son ouvrage?
Vous voulez prendre, vous, un gendre pour amant,
Moi, je veux renchérir sur votre accouplement.
Oui, ma fille verra, sans que je m'en étonne,
Sur le même chevet ma mitre et sa couronne.
Je viens de me prêter à votre amour lascif;
Je suis prêtre, madame, et très vindicatif...
Je n'en dirai pas plus. (*Se radoucissant.*) Combattez-vous encore
L'innocente fureur du feu qui me dévore?

FESSARIDE

Impias, vous parlez avec trop de candeur.
A tel prix que ce soit, faisons notre bonheur.

IMPIAS

Adieu, je vais au temple où mon devoir m'appelle;
Parlez en ma faveur à la reine pucelle;
Je ne veux qu'une nuit la tenir dans mes bras,
Le lendemain mon cœur ne s'en souciera pas.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV

RATANPHOR, FESSARIDE

RATANPHOR, *à part, sortant du cabinet.*

Quelle horreur ! Où peut-on en trouver de plus forte !
Qu'un roi fait bien parfois d'écouter à la porte !

FESSARIDE

Mon cher roi ! mon bijou, vous paraissez rêveur ?
Votre front s'est couvert d'une vive pâleur.
Ah ! vous broyez du noir, je n'en fais aucun doute.

RATANPHOR

La maudite sorcière !

FESSARIDE

Écoutez ; somme toute,
L'hymen ne nous rend pas également heureux :
Les uns s'en trouvent bien, d'autres mal, d'autres mieux.
Il se pourrait très fort que la reine ma fille
Ne fût pas à présent à vos yeux si gentille ;
N'allez pas pour cela, mon cher enfant, chômer.
Il est d'autres objets que vous pouvez aimer
Et j'ai pour vous, mon fils, une telle tendresse
Que je me donne à vous, moi-même, pour maîtresse.
Ne ferai-je pas bien ? Qu'en dites-vous, poulet ?

RATANPHOR, *à part.*

Le masque tout d'un coup veut en venir au fait :
Mais feignons d'adorer cette infâme chenille,
Pour être possesseur de l'heureuse pastille.

FESSARIDE

Vous répondez si bas que je n'entends pas bien.

RATANPHOR

Vieille, vous êtes sourde et vous n'en disiez rien.

FESSARIDE

Hem ? Plaît-il ?

RATANPHOR

Fessaride, il est vrai que la reine
Me donne de l'humeur et me fait de la peine,
Et je souffre auprès d'elle et la nuit et le jour.

FESSARIDE

Eh bien, il faut changer et d'objet et d'amour.
Il vous faudrait, je crois, une femme bien mûre,
Dont toute la vertu fût beaucoup de luxure.

RATANPHOR

Que vous devinez bien le secret de mon cœur !
Il me la faut ainsi pour faire mon bonheur.

FESSARIDE

Une femme en amour qui ne fût pas novice
Et qui mieux que Vénus en connût l'exercice.

RATANPHOR

Oui, c'est là la maîtresse à qui j'offre mes vœux,
Et vous me la peignez telle que je la veux.

FESSARIDE

Eh bien, s'il est ainsi, mon fils, j'ai votre affaire.

RATANPHOR

Mon choix, madame, est fait, je n'en ai plus à faire,
Et n'osant de mes feux nommer quel est l'objet,
Du mieux que je pourrai j'en vais faire un extrait.
Je pense que mon cœur pour cette confidence
Trouvera dans ses maux tant soit peu d'élégance.
Celle que je veux dire a soixante et quinze ans,
Et fut belle au rapport de mille vieilles gens.
Je le crois. Son portrait, qu'on fit dans son jeune âge,
De vieillir nous fait voir le fâcheux avantage :
Quand on met ce tableau près de l'original,
C'est un ange céleste auprès d'un infernal;

Mais ses appas flétris me causent peu d'alarmes,
Je n'ai devant les yeux que ses antiques charmes.
Elle eut de beaux cheveux, elle est chauve à présent ;
Son téton va chercher son genou fléchissant ;
Elle n'a qu'un bon œil, il est bordé de rouge ;
L'autre d'émail jamais de sa place ne bouge ;
Son teint de gratte-cul n'est couvert que de fard ;
Elle achète ses dents chez Mouton et Fauchard ;
Mais malgré tout cela, malgré son œil de verre,
Ses rides et ses peaux, et malgré son cautère,
Admirez le pouvoir de ce Dieu fou pommé,
Je l'adore et je meurs si je n'en suis aimé.

FESSARIDE

Ah ! c'est moi dont il parle ! Amour ! que je suis aise !
Mais je ne vois ici ni matelas ni chaise...
D'un tel aveu, mon roi, va, n'appréhende rien,
Car mon cœur dès longtemps a devancé le tien.

RATANPHOR, *à demi bas.*

Ah ! comme ton vieux cœur semble mordre à la grappe ;
Mais tu tiens la pastille, il faut que je l'attrape.

FESSARIDE

Ne marmotte donc point, mon fils, entre tes dents.

RATANPHOR

Sachez le plus cruel de tous les accidents.
A quoi m'aurait servi de déclarer ma flamme ?
Vous m'allez détester dans le fond de votre âme.
Le destin m'a repris, tant il est irrité,
Le plus bel attribut de notre humanité,
Et je me vois réduit à ne pouvoir plus faire
L'office d'un amant, d'un mari, ni d'un père :
Je pleure ce malheur moins pour moi que pour vous.
Que ferez-vous de moi dans ces moments si doux ?
Mon corps brûle en dedans, tout le dehors est tiède.

FESSARIDE

Je conçois ton chagrin et j'en ai le remède.
Tiens, dans cette pastille est ton fameux destin;
On brave en la mangeant le plus brave Augustin.
Tu ne devras qu'à moi le plaisir de renaître;
Mais aussi je retiens tout le suc de ton être.
Pour un si cher bonbon, jure-moi que d'un an
D'autre que moi n'aura ton amoureux nanan.

RATANPHOR

Je ne veux point jurer. Les serments sont frivoles;
Il faut des actions et non pas des paroles.

FESSARIDE

Évitons les témoins, quelqu'un vient en ces lieux;
Dans mon appartement, nous serons beaucoup mieux.

RATANPHOR

Venez donc travailler à ma métamorphose,
Et de ma gratitude essuyer une dose.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE V

IMPIAS, BELLENDRAPS, SUITE.

IMPIAS

D'être seul avec vous, madame, j'ai besoin.
Ordonnez qu'on nous laisse un moment sans témoin.

(*Bellendraps fait signe à sa garde de se retirer.*)

Vous m'avez accepté, princesse qu'on contemple,
Pour vous donner le bras au sortir de mon temple;
Priape, que j'y sers, m'a valu cet honneur,
J'en rends grâce à ce Dieu dans le fond de mon cœur.
Pour le rendre en ce jour à tous vos vœux propice,
Vous lui venez d'offrir un bouc en sacrifice;

Je connais vos besoins et dans les intestins
De l'animal infect j'ai lu tous vos destins.

BELLENDRAPS

Quoi donc? ce bouc fendu par un couteau de cuivre...

IMPIAS

Ses tripes, ses boyaux, reine, voilà mon livre.
Le passé, le présent, l'avenir, je vois tout.

BELLENDRAPS

Eh bien, qu'avez-vous lu ? Voyons jusques au bout.

IMPIAS

Des liens de l'hymen dont vous êtes bridée
Votre esprit s'était fait une plus douce idée.
Vous avez un mari qui tâte à tout moments
Qui tâte, qui retâte, et c'est tout.

BELLENDRAPS

Justement.

IMPIAS

Fatiguée à la fin de n'être que tâtée,
D'avoir un autre époux vous êtes bien tentée.

BELLENDRAPS

Ah! que le bouc et vous, vous en savez tous deux!
Mon destin, Impias, est d'autant malheureux
Que si je veux aller en ville, à la campagne,
De l'amour en tous lieux l'image m'accompagne.
Je sais par des serins qui bâtissent leurs nids
Qu'ils ont tous travaillé pour faire des petits :
Ici, ce sont lapins qui couvrent leurs femelles,
Là, grimpé sur sa poule, un coq étend les ailes.
Dans les champs, j'aperçois l'innocente Isabeau
Secourir de sa main la vache et le taureau;
Je ne vois rien enfin dans toute la nature
Qui ne trace à mes yeux l'amour et son allure.

IMPIAS

Certain boyau du bouc dit que du célibat
Je pourrai vous guérir sous mon pontificat.

BELLENDRAPS

Si vous faites cesser cet état de tristesse,
Mes perles sont à vous, mes bijoux, ma richesse,

IMPIAS

De vos bijoux royaux le plus petit suffit.
Encor, je n'en demande, hélas! que l'usufruit.

BELLENDRAPS

Quel est-il?

IMPIAS

C'est celui que le roi laisse en friche.

BELLENDRAPS

Impias, avec lui vous voulez que je triche?
Ce que vous demandez est à lui, c'est son bien.

IMPIAS

Mais à lui comme à vous, ce bien ne sert à rien.
En faveur de quelqu'un s'il faut vous en défaire,
Que vous fait que ce soit ou pour Jean ou pour Pierre?
Croyez-vous donc pouvoir toute une éternité
Conserver ce joyau de la virginité?

BELLENDRAPS, *à part.*

Ah! que par le besoin une âme est ébranlée!
Prends garde, ma vertu, de prendre ta volée.
(*A Impias.*)
Vous pensez qu'en l'état où mon sort est réduit,
Je puis mettre sans crime un second dans mon lit?

IMPIAS

Oui, croyez-moi, madame, une princesse sage
Peut introduire un tiers au sein de son ménage,

Et pour vous le prouver, écoutez un moment.
Vous n'avez pas sur vous pour un seul vêtement,
Vous portez la simarre et l'écharpe et la veste;
Vous mettez un manteau pour couvrir tout le reste;
Voilà comme il en faut user entre nous trois.
Sous les lois d'un mari soyez cent et cent fois,
De ce titre avili mon âme est peu jalouse;
C'est un manteau qu'on prend qu'un homme qu'on épouse:
Qu'il soit donc le manteau, mais sans tant de micmac,
Je vous servirai, moi de pièce d'estomac.

BELLENDRAPS, *à part.*

Grands Dieux! que son discours prend sur moi de puissance!
Je ne sais pas pourquoi si longtemps je balance.

IMPIAS

Rien ne vous servira de vouloir reculer;
Ce n'est pas d'aujourd'hui que je sais violer.

BELLENDRAPS

Violez-moi, pour voir. (*A part.*) Ah! mon âme troublée,
N'aspires-tu pas trop à te voir violée?
(*A Impias.*)
Mais enfin, je ne dois aimer que mon époux;
Il faudra donc aussi que je vous aime, vous?
Car ce bijou caché que votre amour implore
Ne s'accorde, dit-on, qu'à ceux que l'on adore.

IMPIAS

J'ai de l'amour assez, Bellendraps, pour nous deux;
Non, madame, être aimé n'est pas ce que je veux,
Vous pourriez me taxer de trop de suffisance,
Et je ne veux de vous qu'un peu de complaisance.

BELLENDRAPS, *à part.*

Que par sa modestie il sait plaire à mon cœur!
Je ne puis résister à faire son bonheur.

Raison, vertu, devoir, prudence, bienséance,
Sortez tous de mon âme, ou bien faites silence.
(*A Impias.*)
Tenez, voilà la clef de mon appartement,
Dans ma chambre à coucher venez secrètement,
Auprès de mon époux, pendant son premier somme,
Je saurai cette nuit si vous êtes un homme.

IMPIAS, *se jetant à ses pieds.*

Ah ! souffrez qu'Impias embrasse vos genoux :
Ne fermez pas ce soir votre porte aux verroux,
Et vous verrez tantôt si votre époux de neige
De l'amour mieux que moi sait faire le manège.

BELLENDRAPS

Pour moi cette promesse est un grand avant-goût ;
Adieu... N'oubliez pas votre passe-partout.

SCÈNE VI

RATANPHOR, IMPIAS, BELLENDRAPS, GARDES

RATANPHOR, *surprenant Impias aux genoux de la reine, lui baisant la main.*

Impias à vos pieds? ne lui laissez rien faire ;
Ce monstre, ce coquin, ce prêtre est votre père.

BELLENDRAPS

Lui ?

IMPIAS

Moi ?

RATANPHOR

Toi.

IMPIAS

Moi ?

RATANPHOR

Toi.

BELLENDRAPS

Lui ?

RATANPHOR

Par Fessaride et toi
J'ai su tous les complots machinés contre moi.
Dans l'avenir, dis-tu, tu sais lire à merveilles.
Devines-tu le sort qui te pend aux oreilles ?

BELLENDRAPS, *à part.*

Il semble que le ciel n'occupe son loisir
Qu'à mettre à tout moment obstacle à mon plaisir.

RATANPHOR, *à ses gardes.*

Qu'on l'ôte de mes yeux. J'ordonne qu'il subisse,
Dans la place au charbon, un trop juste supplice.
(*A Impias.*)
Tu seras empalé, prêtre sans foi ni loi,
Qui veux faire porter des cornes à ton roi :
Je veux que Fessaride à travers sa fenêtre
Regarde avec douleur embrocher son grand prêtre.

BELLENDRAPS

Arrêtez, suspendez un ordre rigoureux
Qui fait sur tout mon corps hérisser mes cheveux.
Mais comment se peut-il, seigneur, qu'il soit mon père?

RATANPHOR

C'est, madame..., en couvrant la reine, votre mère.

BELLENDRAPS

Eh bien, je vous défends de le faire périr.
Dans un cachot plutôt qu'on le laisse pourrir.

RATANPHOR, *se tournant vers sa garde qui emmène Impias.*

J'y consens. (*A la reine.*) A ses vœux vous n'étiez point [contraire.

BELLENDRAPS

Mais... je penchais pour lui... parce qu'il est mon père.

Ne vous étonnez point si son discours vainqueur,
Me passant par l'oreille, allait droit à mon cœur ;
Dans le brouillamini d'une telle aventure,
L'amour avait prêté son masque à la nature.

RATANPHOR

Ma princesse, apprenez que je suis en état
De pouvoir vous prêter le collet au combat.

BELLENDRAPS

Ah ! s'il est vrai, seigneur, prouvez-le à votre épouse.

RATANPHOR

Oui, je vais vous prouver que neuf et trois font douze.
Fessaride paraît, laissons-la dans ces lieux
Exhaler ses transports et chanter pouille aux Dieux.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE VII

FESSARIDE, *seule.*

J'étouffe, je me meurs, j'enrage, je suffoque.
Vénus ! peux-tu souffrir que de moi l'on se moque ?
Qui plus que moi jamais encensa tes autels ?
Venge-toi, venge-moi du plus vil des mortels.
Auprès de Ratanphor sur mon lit je me couche,
Je lui mets de ma main la pastille à la bouche,
Il l'avale, et je vois changer en un clin d'œil,
Au gré de nos souhaits, la cause de son deuil ;
Ce doux présent des Dieux d'une vitesse extrême
S'élève audacieux au-dessus de lui-même ;
Mais ce roi trop ingrat, en s'enfuyant avec,
Me passe insolemment la plume par le bec,
Je saute et cours après, de peur qu'il ne m'échappe ;
Furieuse, égarée, aux cheveux je l'attrape ;
Mais il prend ses ciseaux, et ce coup malheureux
Ne me laisse de lui qu'un toupet de cheveux.

Il fuit, ferme la porte, et pour comble d'injure
Il me dit mille horreurs à travers la serrure.
O désespoir affreux ! fatal revers du sort !
Je ne vaux pas, dit-il, le pet d'un âne mort.

(*Elle tombe dans un fauteuil.*)

SCÈNE VIII ET DERNIÈRE

LE CAPITAINE DES GARDES, FESSARIDE, GARDES

LE CAPITAINE DES GARDES, *donnant une lettre à Fessaride.*

C'est de la part du roi.

FESSARIDE

Quel que soit ce message,
Il ne peut renchérir sur son dernier outrage.

(*Elle lit.*)

« Je prétends à jamais que votre appartement
« Vous serve de prison ; c'est votre châtiment.
« Vous n'aurez près de vous qu'une vieille ridée,
« Esclave, dont toujours vous serez obsédée ;
« Et pour mettre en gaîté votre corps décharné,
« Rien n'entrera chez vous qu'il ne soit chaponé.
« Je vous écris au lit, madame, où votre fille
« Recueille tout le fruit que produit la pastille.
« Cette occupation ménageant nos souliers,
« Nous donnera dans peu bon nombre d'héritiers. »

(*Elle mord et déchire la lettre.*)

(*Au capitaine des gardes.*)

Tiens, tiens, voilà le cas que je fais de son ordre ;
Dis que tu me l'as vu déchirer, cracher, mordre,
Et rapporte à ton roi les sincères souhaits
Que je lui fais ici pour prix de ses bienfaits.
Exaucez-moi, grands Dieux ! et que sa tabatière,
Quand il prend du tabac, se renverse par terre;

Qu'il ne puisse un moment être seul quand il veut;
Qu'il ne trouve jamais de fiacre quand il pleut;
Que quinze fois par mois sa montre se dérange;
Qu'il ne puisse gratter où cela le démange;
Que, toujours constipé, jamais un lavement
Ne puisse glisser jusqu'à son fondement;
Que sa poitrine soit tous les jours enrhumée;
Que sa chambre l'hiver soit pleine de fumée;
Qu'il ne puisse jamais voir mûrir ses raisins;
Qu'il soit toujours piqué de puces, de cousins;
Que la foudre du ciel tombe sur sa perruque;
Qu'il soit cocu sans cesse, et mille fois eunuque.

LE CAPITAINE DES GARDES

Madame, si le roi vous entendait parler,
Un tel discours suffit pour vous faire empaler.

FESSARIDE

Empaler, j'y consens; si pour grâce dernière,
On ne m'empale pas au moins par le derrière.

(*Les gardes entourent Fessaride et l'emmènent.*)

Les Deux Biscuits

TRAGÉDIE

En un acte et en vers

Par GRANDVAL fils.

Les Deux Biscuits

Cette pièce, qui fut jouée sur le théâtre de la petite maison de Mlle Dumesnil, a été publiée en 1751, 1752 et 1759, avec un frontispice gravé par Duplessis-Bertaux, sous le titre suivant :

Les Deux Biscuits, *tragédie traduite de la langue que l'on parlait jadis au royaume d'Astracan, et mise depuis peu en vers français. Se vend à Astracan, chez un libraire.*

Elle fut également jouée à la foire Saint-Germain. « C'est une polissonnerie nouvelle du fameux comédien Grandval, dit Clément (*Cinq années littéraires*, tome II, p. 301), plaisante jusqu'à lui avoir fait pardonner les obscénités par nos femmes, à moins que ce ne soient les obscénités qui aient fait passer la pièce. »

Gay en a donné, en 1886, à Bruxelles, une édition à 116 exemplaires petit in-12 de 28 pages. — On la trouve aussi dans quelques éditions du *Théâtre Gaillard*.

Les Deux Biscuits

Tragédie

ACTEURS

Gaspariboul, usurpateur du royaume d'Astracan.

Rissole, pâtissier.

Abubef, princesse du sang des légitimes rois d'Astracan.

Naderi, confident de Gaspariboul.

Dilazal, fils du feu roi d'Astracan.

Vazipours, }
Azina, } négresses suivantes d'Abubef.

Les grands du royaume, la garde du roi et le peuple.

(*La scène se passe dans la capitale du royaume d'Astracan, au palais d'Abubef.*)

SCÈNE PREMIÈRE

DILAZAL, ABUBEF, GASPARIBOUL

La scène représente une chambre à coucher où l'on voit un lit placé entre deux portes, l'une desquelles est la porte d'entrée et l'autre donne dans une garde-robe. Gaspariboul sort du lit et s'en va. Une négresse entre par la garde-robe ; elle a soin de fermer toutes les portes dès que Gaspariboul est sorti ; elle tire de dessous le lit une grande cassette fermée à clef ; après l'avoir ouverte, elle rentre dans la garde-robe. Le prince Dilazal sort de cette cassette, regarde le lit et voit avec douleur la princesse Abubef qui dort. Il commence la pièce par le monologue qui suit :

DILAZAL

N'es-tu point las, Destin, de me persécuter ?
Aurai-je des malheurs encore à redouter ?
Un traître, n'écoutant que ses chaleurs bouillantes,
A pollué ma sœur, ma mère et mes deux tantes ;

Le cruel, pour remplir ses effrénés désirs,
Fit servir ma famille à ses honteux plaisirs,
Le lâche assassina mon père par derrière;
Ce monstre a violé jusques à ma grand'mère,
En dépit de son âge et de ses cheveux blancs :
Voilà, voilà les jeux des infâmes tyrans.
Pauvre grand'mère, hélas ! dans cet affreux désordre,
Tu voulus, m'a-t-on dit, essayer de le mordre,
Mais le temps qui nous fait pic, repic et capot,
Ne t'avait pas laissé seulement un chicot.
Il nage dans du lait, en portant ma couronne;
Son crime me l'ôta, son crime la lui donne;
Sa rage dans ces lieux n'ayant rien de sacré,
Père, mère, sœur, frère, il a tout massacré.
Enfin, j'échappai seul : ma fidèle nourrice
Fit si bien qu'on me crut mort d'une cicatrice.
Caché, depuis trois ans, au fond de ce palais,
Une princesse a soin d'apaiser mes regrets;
C'est son appartement qui me sert de retraite;
Ses chatouillants appas ont causé ma défaite,
Son cœur docile et tendre a comblé tous mes vœux.
Pour n'être point oisif, mes transports amoureux
Dans ses généreux flancs se sont plus à construire
Deux garçons héritiers de cet auguste empire.
Mais hier... ô malheur que je n'ai pu prévoir !
Pour la première fois le Tyran vient la voir.
Ses femmes sur-le-champ me mettent en cachette
Sous ce malheureux lit, et dans cette cassette
Où l'on tient en dépôt ses sales caleçons,
Ses mouchoirs à tabac et jusqu'à ses chaussons :
Je me couche dessus presqu'à plat sur le ventre;
Puis on m'enferme à clef. Le tyran vient, cogne, entre;
Par un trou, je le vois s'asseoir dans un fauteuil,
La Princesse lui faire un doucereux accueil :

Ils ont parlé tout bas et puis plus haut, ensuite
Il donne un certain ordre à des gens de sa suite;
Je vois mettre la nappe, apporter plus d'un plat,
Dont le goût, malgré moi, flattait mon odorat;
Ils se sont mis à table, elle a fait la folâtre;
Elle a chanté pour lui des grands airs de théâtre;
Ils ont choqué le verre, à vous, tope, à vous, soit;
Elle a crié, tout haut, par trois fois : « Le Roi boit. »
Après quoi le tyran, dans sa concupiscence...
Ah! si vous aviez eu la moindre conscience,
Dieux! l'auriez-vous souffert; mon cœur faisait tic tac;
Sur mon dos j'entendais le lit faire cric crac :
Je n'ai plus entendu qu'un très profond silence.
Ah! Job! Job! viens encor vanter ta patience!
(*Il regarde la princesse.*)
Tranquille dans le crime, elle ronfle en dormant.

ABUBEF, *s'éveillant, bâillant et se frottant les yeux.*

Ah! cher prince, c'est vous?

DILAZAL

Oui, perfide.

ABUBEF

Comment?
Je crois que contre moi votre bouche murmure.

DILAZAL, *ironiquement.*

J'ai grand tort, en effet, et je vous fais injure.

ABUBEF

Quelqu'un qui m'aimerait aurait l'attention
De saisir aux cheveux la belle occasion;
Mais je vois, en effet, que c'est peine perdue
De rester plus longtemps dans mon lit étendue :
(*Elle appelle ses femmes.*)
Il faut donc se lever. Azina, mon jupon.

SCÈNE II

DILAZAL, ABUBEF, AZINA, VAZIPOURS

DILAZAL, *à part.*

O ciel ! me voir traiter comme un Colin tampon !

ABUBEF, *à ses femmes.*

Mes chaussettes ? mes bas ?

DILAZAL, *à part.*

La fureur me boursouffle.

ABUBEF, *à ses femmes.*

Mon pet-en-l'air, cherchez ma seconde pantoufle.
(*Au prince Dilazal.*)
J'ai soupé, j'en conviens, avec votre rival ;
Mais vous ne devez pas m'en vouloir aucun mal :
C'est pour mieux déguiser à ce roi si barbare
Le coup que ma fureur aujourd'hui lui prépare ;
Tu verras en ce jour l'effet de mes projets,
Tu verras contre lui s'armer tous ses sujets ;
Ta naissance, pour eux, cesse d'être un mystère,
Et tu vas remonter au trône de ton père.

DILAZAL

Et pour mieux déguiser vos desseins et vos pas,
Vous souffrez tous ses soins, madame, entre deux draps,
Qu'il se serve de vous, comme d'un cheval barbe.

ABUBEF

Vous osez soutenir à mon nez, à ma barbe,
Que ce monstre est venu pondre dans votre nid ?
Ah ! j'atteste le ciel !...

DILAZAL, *ironiquement.*

Le ciel de votre lit.

ABUBEF

Arrêtez et songez, dans votre humeur jalouse,
Que dans peu je serai peut-être votre épouse.
Quelle preuve avez-vous d'un semblable forfait ?

DILAZAL

Le tapage indécent que votre lit a fait.

ABUBEF

Voyez comme il défend sa vision cornue !
Il est cocu, dit-il, parce qu'un lit remue.

SCÈNE III

RISSOLE, DILAZAL, ABUBEF, VAZIPOURS, AZINA

VAZIPOURS, *à la princesse.*

Rissole, pâtissier, voudrait vous aborder.

ABUBEF

Qu'il paraisse à mes yeux.

RISSOLE, *à la princesse.*

Puis-je vous demander
Si du souper d'hier votre Altesse est contente?

ABUBEF

Oui.

RISSOLE

Le cervelas ?

ABUBEF

Bon.

RISSOLE

Et la sauce ?

ABUBEF

Excellente.

RISSOLE

Mais vous a-t-on, madame, averti de ma part,
De ne pas employer les biscuits au hasard ?

ABUBEF

Ces biscuits sont-ils ceux... Je frémis... je frissonne...
J'entrevois des malheurs... parlez, je vous l'ordonne.

RISSOLE

Par vos ordres, j'avais employé tout mon art
A faire deux biscuits de trois sols moins un liard.
L'un était composé de mouches cantarides,
Qui redonnent la force aux amants invalides;
Dans l'autre dominaient l'opium et le pavot
Qui font, par leurs vertus, dormir comme un sabot.

AZINA

Oui, je les vis hier, et dans une corbeille
Les servant au dessert, j'ai cru faire à merveille.

RISSOLE

Je connais leur pouvoir, c'est moi qui les ai faits,
Je répondrai toujours de leurs brillants effets.

ABUBEF

Ne m'en dites pas plus, je vois tout le mystère :
J'ai mangé, par malheur, le biscuit somnifère ;
Au tyran est échu celui dont la vertu
Rétablit la vigueur d'un courage abattu.

AZINA

Au dessert, vous dormiez sur l'une et l'autre oreille ;
Je vous ai mise au lit, j'ai cru faire à merveille.

DILAZAL

Enfin, je conçois tout, et ce biscuit fatal
N'a fait que redoubler les forces d'un rival.

ABUBEF

Il n'en faut point douter, dans sa fureur cynique,
Il a saisi l'instant d'un sommeil léthargique ;
Je me fusse soustraite aux ardeurs du méchant
S'il eût eu le biscuit de l'assoupissement.

L'autre aurait embelli mes nuits enchanteresses,
En excitant en vous d'amoureuses prouesses.
Le Destin a voulu que ma précaution
Tournât pour ton malheur à ta confusion.
Du bonheur d'un rival, pour comble de misère,
Tu fus, dessous mon lit, témoin auriculaire ;
Donne-moi le trépas et venge ton honneur
Du crime de mon corps, et non pas de mon cœur.

AZINA, *à la princesse.*

Si j'eusse su cela, j'eusse éteint la chandelle ;
Je vous aurais sauvé cette douleur mortelle ;
J'aurais pu sourdement vous couvrir de mon corps,
De ce satyre en rut soutenir les efforts ;
La nuit les chats sont gris, et mon cœur vous proteste
Qu'en dépit du biscuit, il aurait eu son reste.

VAZIPOURS, *au prince.*

Madame pourrait dire en cet événement :
Voilà comme les biens nous viennent en dormant.

DALIZAL

O fatal quiproquo qui me déchire l'âme !
Eh bien, vous l'avez fait sans le vouloir, madame :
Vous êtes innocente, et j'en suis convaincu ;
Mais, malgré ces raisons, en suis-je moins cocu ?

ABUBEF

Non, vous l'êtes, Seigneur, rien ne vous en dispense ;
Et pour mieux exciter votre âme à la vengeance,
Je vous dirai sans cesse, à toute heure, en tous lieux,
Qu'un rival dans mes bras a soulagé ses feux ;
Ses mains ont profané cette gorge d'albâtre,
Sur ma lèvre il colla sa lèvre opiniâtre.
Quelqu'endroit, sur mon corps, que vous puissiez chercher,
Vous n'en trouverez point qu'il n'ait osé toucher.

Bien plus, qui vous a dit que dans ma léthargie
Je n'aurai pas donné quelque signe de vie...
N'allez point vous flatter ; vous croyez bonnement
Que pendant ses transports j'étais sans mouvement ;
Savez-vous le pouvoir qu'a sur nous l'habitude?
N'ayez à ce sujet aucune incertitude,
Ce plaisir partagé n'est qu'un plus grand plaisir.
Vengez-vous : dans mon sang baignez-vous à loisir.

DILAZAL

Devriez-vous tenir un semblable langage ?
Quoi, loin de m'épargner une si triste image,
Vous vous plaisez, madame, à m'en entretenir.

ABUBEF

Ah ! c'est pour mieux forcer ton bras à m'en punir.

DILAZAL

Oublions, croyez-moi, cette fâcheuse histoire,

ABUBEF

Je ne pourrai jamais l'ôter de ma mémoire.

DILAZAL

Il le faut.

ABUBEF

Non, non, non.

DILAZAL

Pourquoi donc ?

ABUBEF

Ah ! Seigneur,
Le coup est trop avant enfoncé dans mon cœur.

VAZIPOURS, *regardant à sa montre l'heure qu'il est, dit à la princesse :*

Le roi viendra bientôt.

ABUBEF, *au prince.*

Craignons sa jalousie,
Rentrez dessous ce lit.

DILAZAL

Quelque sot qui s'y fie.
Vous dormiriez encore avec cet insolent,
Ou vous pourriez, madame, en faire le semblant.

ABUBEF

Par ses soupçons affreux l'ingrat me déshonore;
Si j'en souffre de toi, juge si je t'adore,
Derrière ce vitrage, à gauche, m'entends-tu,
Tu nous verras ensemble et ne seras point vu...
(*A ses femmes.*)
Aux regards du tyran je veux qu'il se dérobe.
Cachez-le promptement...

VAZIPOURS

Où ?

ABUBEF

Dans ma garde-robe.
(*Au prince.*)
Je vais t'y retrouver, laisse faire à mon cœur,
Tu vas y recevoir le prix de ton ardeur.
Je t'ai donné deux fils : pour prouver que je t'aime
Je saurai t'y forcer à m'en faire un troisième.

DILAZAL, *en s'en allant dans la garde-robe.*

A travers ce rideau je verrai votre foi;
Madame, en lui parlant, songez que je vous vois.

(*Ils sortent tous, excepté la princesse.*)

SCÈNE IV

GASPARIBOUL, ABUBEF.

GASPARIBOUL, *en chemise, son manteau royal sur le bras, en pantoufles, en bonnet de nuit, sa culotte et ses bas mis.*

Surchargé des faveurs dont votre cœur m'accable,
J'ai voulu loin de vous, objet trop délectable,

Au sortir de vos bras goûter quelque repos.
Le sommeil sur mes yeux a versé ses pavots ;
Mais quoique séparé de tout ce que j'adore,
Un songe à mes regards vous présentait encore ;
De vos seins, faits au tour, je touchais la blancheur,
Vos beaux yeux pétillaient d'une lubrique ardeur,
Ma princesse vautrait son corps sur la duchesse ;
Elle me laissait voir sa gorge de déesse.
Dans ma lasciveté, j'étais à vos genoux.
Vous me disiez : « Grand roi, pour raison, levez-vous. »
Je me lève tout droit et dans mon trouble extrême
J'allais trop haut, trop bas.. mais vous avez vous-même...
Le plaisir me réveille, et ne vous trouvant pas
J'endosse promptement ma culotte et mes bas,
Et viens, tout échauffé de l'ardeur qui me presse,
Réaliser mon rêve avec vous, ma princesse.

ABUBEF

Seigneur, de tant de biens mon esprit est confus,
Vous en pouvez encor, mais moi, je n'en puis plus.
Mon âme à vos plaisirs s'est trop associée ;
Je suis lasse, il est vrai, mais non rassasiée,
Et vous verrez dans peu, sans vouloir me flatter,
Si je recule ici, que c'est pour mieux sauter.

GASPARIBOUL

Il faut donc rengainer jusqu'au fond de mon âme
Les preuves que j'allais vous donner de ma flamme ;
Je serai toujours prêt : j'en jure vos beaux yeux,
Mon turban, mon amour, ma barbe et vos cheveux,
Et quand vous voudrez voir l'effet de ma promesse,
Vous enverrez un page avertir ma Hautesse.

ABUBEF

Non, demeurez ici ; je vous quitte un moment.
On m'attend là dedans avec un lavement ;

Je n'exige de vous que le temps de le prendre,
(*En soupirant.*)
Celui de le garder et celui de le rendre,
Et je reviens bientôt près de votre Grandeur,
Par de nouveaux plaisirs confirmer mon bonheur.
(*Elle va à la garde-robe.*)

SCÈNE V

GASPARIBOUL, *seul.*

De mes rivaux jaloux, puisqu'elle me distingue,
Je voudrais me changer en canon de seringue,
Ma bouche éprouverait de charmantes douceurs
A lui pouvoir glisser ce bouillon aux deux sœurs;
Mais de ce lavement tandis qu'on la régale,
Détaillons le bonheur de ma grandeur royale.
Je fais très bonne chère et bois de bon vin vieux,
Je vous fais des cocus tout autant que je veux.
Mon sérail, composé de filles de tout âge,
Tous les premiers du mois me donne un pucelage.
A mon gré, je fais pendre un tel ou bien un tel;
Il n'est point sur la terre un plus heureux mortel.

SCÈNE VI

VAZIPOURS, GASPARIBOUL

VAZIPOURS

Avec ses lavements, la princesse m'excède,
Toujours la flûte! ô ciel! je lui donne un remède,
Il entre bien d'abord; tout succède à mes vœux,
Je pousse doucement. Mais un vent malheureux
Dans son ventre commence un horrible tapage;
Il force tout obstacle, il se fait un passage,
Repousse le canon et l'envoie *ad patres.*

Par malheur, mon visage était un peu trop près;
Je n'en dirai pas plus, et vous sentez le reste.

GASPARIBOUL

Parlez-moi de plus loin, car cette odeur empeste.

VAZIPOURS

Les derrières des rois et ceux de leurs sujets
Sont égaux pour l'odeur, quand ils ne sont pas nets.
Par ma bouche, seigneur, la princesse vous prie
De l'attendre en ces lieux tandis qu'elle s'essuie.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VII

NADERI, GASPARIBOUL

GASPARIBOUL, *à Naderi qui entre.*

Cette nuit, la princesse a comblé mon amour;
Je prétends l'épouser avant la fin du jour;
Mon trône s'affermit avec cette alliance.
Admire à quel degré j'ai porté la prudence,
Je crois qu'on ne saurait la pousser aussi loin;
De me faire cocu d'avance j'ai pris soin.
Crois-tu qu'elle refuse un semblable hyménée,
Après m'avoir donné vingt pains sur la fournée?

NADERI

Dans tes États, tu fis cocus, suivant ton choix,
Artisans et robins, et nobles et bourgeois.
De ces mêmes Etats il te faut faire Gille;
Tous ces cocus armés sont maîtres de la ville,
Ils demandent ton sang, pour te faire expier
L'honneur que tu leur fis de les cocufier.
De prudents généraux conduisent la menée;
A chaque révolté chaque charge est donnée.
Selon que le conseil est dûment convaincu
Qu'il est de ta façon ou plus ou moins cocu.

Leur armée est complète et se range en bataille;
Que pourras-tu tout seul contre eux tous? rien qui vaille ;
Chacun du cocuage arborant les couleurs,
L'un prend un poste ici, l'autre là, l'autre ailleurs.
Du sang royal il reste un prince légitime,
Qu'on a sauvé, dit-on, de ta rage amplissime;
Ce bruit de main en main s'est répandu partout,
Et tu n'es qu'un bâtard de l'un à l'autre bout.
On te donne le nom de Cadet la Gingeole;
On te promet aussi plus d'une croquinole.
Pour te faire rôtir, l'un récure son gril;
L'autre gage percer ton auguste nombril;
L'un veut à pair ou non épiler ta moustache,
Pour t'écorcher tout vif l'autre aiguise sa hache.
Du genre du supplice ils ne sont point d'accord,
Mais ils le sont du moins pour conspirer ta mort;
Il te faut déloger sans tambour ni trompette,
Et prendre malgré toi la poudre d'escampette.
On a tenu conseil pour tirer du canon,
Tout le monde a dit oui, personne n'a dit non.
Ta face vainement de colère se gonfle,
Ne nous endormons point lorsque le canon ronfle.
A la moutarde ici bien loin de t'amuser,
Troque, troque, crois-moi, pour les mieux abuser,
Ton beau manteau royal contre cette mantille;
Vivre est essentiel, et régner est vétille.
J'apporte ici deux seaux, une sangle, un cerceau,
Il faut te déguiser, seigneur, en porteur d'eau.

GASPARIBOUL

Ce récit est trop long, si la suite est pressante;
Six vers étaient assez, et tu m'en dis quarante ;

(Il ôte son manteau et met la souquenille.)

Quel revers !

NADERI

Il est grand, je ne puis le nier.

GASPARIBOUL

Tantôt j'étais évêque, et me voilà meunier.

SCÈNE VIII

LES GRANDS DU ROYAUME, LES GARDES DU ROI, LE PEUPLE,
NADERI, GASPARIBOUL

UN OFFICIER DE LA GARDE DU ROI, *s'adressant au roi.*

C'est en vain, pour nous fuir, que vous graissiez vos bottes.

(*A un garde.*)

Attendant la prison, mettez-lui les menottes.

(*Appelant la princesse par la porte vitrée.*)

Princesse, du feu roi faites-nous voir le fils;
Vous voyez des sujets qui lui seront soumis.

GASPARIBOUL, *à Naderi.*

Vois-tu, bourreau, vois-tu que sans ton verbiage,
J'aurais eu le loisir d'échapper à leur rage.

NADERI

Je l'ai bien fait exprès, seigneur, et chaque mot,
Par degré, vous rendait à chaque instant plus sot.
Crainte, rage, douleur, effroi, désespoir, larmes,
Frayeur, fureur, chagrin, transport, terreur, alarmes,
De vos regards émus s'emparaient tour à tour,
Et votre âme, à mes yeux, se montrait à plein jour;
Je voyais allonger votre royale face
Et prenais grand plaisir à voir votre grimace;
Vous allez de malheurs sans cesse être assailli
Et vos pieds, à la fin, sont dans le margouilli.

SCÈNE IX

ABUBEF, DILAZAL, GASPARIBOUL, NADERI, VAZIPOURS, AZINA, RISSOLE, LES GRANDS DU ROYAUME, LES GARDES DU ROI ET LE PEUPLE.

ABUBEF

Le tyran n'est plus roi. Peuple, voici le vôtre :
Et voilà tôt ou tard comme un clou chasse l'autre.

(*Tous, le Peuple et les Grands, fléchissent le genou devant Dilazal, pour témoigner qu'ils le reconnaissent pour leur roi.*)

DILAZAL, *à la princesse.*

Je règne donc enfin ; c'est le prix de vos soins;
D'un cœur reconnaissant qu'ils soient tous les témoins.
(*Au peuple.*)
Je l'épouse à vos yeux, sans nulle simagrée.
Elle m'a fait deux fils d'une seule ventrée ;
Peuple, consentez-vous qu'ils soient légitimés ?

CHŒUR DU PEUPLE

Nous les adorerons comme vous les aimez.

GASPARIBOUL, *se parlant à soi-même.*

Me faudra-t-il aller du trône à la potence?

DILAZAL

De ce tigre infernal prononçons la sentence.
(*A Gaspariboul.*)
Pour prix de tes forfaits, tu t'attends à la mort;
Mais ma haine te garde un plus funeste sort.
(*A ses gardes.*)
Qu'on sépare de lui ce don de la nature
Qui sert à fabriquer notre humaine structure;
C'est par cet endroit-là qu'il nous offensa tous ;
Qu'on extirpe ce bien dont il fut si jaloux;
De sa postérité qu'on tarisse la source.
Que pour lui le bourreau soit un coupeur de bourse;

Qu'une cage de fer soit son appartement,
Qu'au chevet de mon lit il voye incessamment
Dans mes draps, dans mes bras, cette jeune princesse
Que je veux accabler du poids de ma tendresse ;
Que privé de plaisir, il regrette à jamais
Et tous ceux qu'il a pris et tous ceux qu'il a faits.

(*On emmène le tyran.*)

ABUBEF

Que j'approuve, grand Roi, cette sage conduite !
Vous avez bien trouvé la peine qu'il mérite,
Travaillez sans relâche à ce grand châtiment ;
Puissions-nous le punir, Seigneur, à tout moment.
Trop heureuse en cela d'être votre complice,
Je brûle de vous voir commencer son supplice.

DILAZAL

Oui, nous allons sonner cet amoureux tocsin.
(*A part.*)
Que la vengeance est douce à l'esprit féminin !

DIVERTISSEMENT

Quatre chaudronniers amènent le tyran dans une cage de fer. Le nouveau roi chante le couplet suivant, adressant la parole au peuple.

Devant lui que chacun passe
En ôtant son caudebec ;
Chantez-lui de bonne grâce,
En faisant salamalec :
Mi, mi, fa, ré, mi,
Chantez, mon petit,
Mi, mi, fa, ré, sol,
Chantez, rossignol.

Il se fait une marche comique autour de la cage et l'on chante en chorus : Mi, mi, fa, ré, mi, etc.

LA PRINCESSE, *au tyran*

Cette nuit d'un grand courage,
Tu tranchais du franc-moineau ;

Mais un si joli ramage
Pour jamais est à vau-l'eau !
Mi, mi, fa, ré mi, etc.

(*On danse.*)

UNE DES CONFIDENTES DE LA PRINCESSE

Il n'a pas sujet de rire
Dans l'état où le voilà :
On a beau faire et beau dire,
Jamais il n'entonnera
Mi, mi, fa, ré, mi, etc.

(*On danse.*)

LA SECONDE CONFIDENTE DE LA PRINCESSE, *au parterre.*

Voici la fin de la pièce.
Notre auteur, bien inquiet,
Du fond de son cœur adresse
Cette prière au sifflet :
Mi, mi, fa, ré, mi,
Dormez, mon petit,
Mi, mi, fa, ré, sol,
Dormez, rossignol.

NADERI, *au parterre.*

Mais, messieurs, si son ouvrage
Trouve grâce devant vous,
Prouvez-lui votre suffrage,
En répétant avec nous :
Mi, mi, fa, ré, mi,
Chantez, mon petit,
Mi, mi, fa, ré, sol,
Chantez, rossignol.

(*On danse.*)

Les Plaisirs du Cloître

COMÉDIE

En trois actes, en vers

Par M. D. L. C. A. P.

(S. l., 1773.)

Les Plaisirs du Cloître

Cette comédie ne fut jamais représentée : elle ne pouvait pas l'être, ainsi qu'en convient l'auteur, dans son avis au lecteur.

Et pourtant le *Théâtre d'amour* du Prince d'Hénin eut des libertés bien autrement grandes. Et encore *Vasta, reine de Bordélie,* tragédie attribuée à Piron, que nous n'aurions pu publier dans son entier, les noms mêmes des personnages supportant difficilement d'être transcrits, fut jouée, prétend-on, par Mlle Raucourt et Lekain.

Les Plaisirs du cloître ont été réimprimés dans le *Théâtre Gaillard.*

ÉPITRE

*Aux Pensionnaires du Couvent de N. D****

Vous dont une retraite obscure
Nous cache les tendres attraits,
Qui connaissez peu les secrets
De l'amour et de la nature,
Jetez les yeux sur ce tableau.
A cette naïve peinture
J'y vois briller un feu nouveau ;
Le trouble de votre visage
Décèle un amoureux désir ;
Votre cœur rend, par un soupir,
A Vénus son premier hommage.
Friponnes, je vous vois rougir
Moins de pudeur que de plaisir.
Par cet innocent badinage,
Belles, laissez-vous attendrir ;
En lisant ce galant ouvrage,
Vous apprendrez l'art d'adoucir
Les rigueurs de votre esclavage.

AVIS AUX LECTEURS



Cette comédie avait été composée pour un théâtre de société; la difficulté de bien distribuer les rôles a empêché jusqu'à présent qu'elle n'ait été jouée. Ceux d'Agathe et de Marton étaient aisés à remplir et brigués par les jeunes dames. Ceux de Clitandre et du Jésuite demandaient des acteurs d'une certaine force, et personne n'osa s'en charger. Il viendra peut-être des temps plus heureux. Quoique cette pièce doive emprunter une partie de son mérite du jeu du théâtre et de la nouveauté du spectacle, l'auteur a cru que la simple lecture pourrait amuser. Il a évité avec soin toute expression qui eût pu blesser des oreilles délicates. Pourquoi craindrait-on de jeter la vue sur des objets qui sont tous les jours sous nos yeux, que la plupart des lecteurs connaissent par expérience et dont le détail ne choque personne dans les contes et les romans? S'il se trouve dans cet ouvrage quelques situations un peu vives, elles tiennent nécessairement au sujet. L'auteur se flatte de l'avoir traité avec toute la décence dont il était susceptible. Heureux si le beau sexe, pour qui seul il a travaillé, daigne lire sa pièce et lui accorde son suffrage.



Les Plaisirs du Cloître

Comédie.

ACTEURS

Sœur Agathe, religieuse novice

La Supérieure.

Mère Thérèse, maîtresse des pensionnaires.

Angélique, sœur converse.

Justine —

Marton, pensionnaire.

Clitandre, amant de Marton.

Un Jésuite, amoureux de sœur Agathe.

*La scène est à T..., au couvent de N. D***, dans la chambre de Marton.*

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

MARTON, *sur son lit, un livre à la main.*

Quel trouble ! Ah ! c'en est trop ; cesse, livre charmant,
D'augmenter mon égarement.
Un transport inconnu s'empare de mon âme,
Une voluptueuse flamme
Embrase mes sens amoureux.
Lubrique Saturnin, que vous êtes heureux !
Un jeune audacieux, imprudente Dainville,

Jouit de tes appas sans troubler ton sommeil.
L'approche du plaisir rend ton cœur moins tranquille ;
Dieux ! n'aurai-je jamais un semblable réveil ?
Quels rapides travaux ! De ta main caressante,
Tu ranimes dix fois sa vigueur languissante.
Je vois Monique en proie aux désirs de Martin
Profaner l'autel et l'église :
En soubrette près d'elle il se déguise en vain ;
La friponne, avec lui surprise,
Vole à son directeur : une heureuse méprise
La jette entre les bras de l'ardent Saturnin.
De votre piscine charmante,
Vigoureux Célestins, que ne suis-je habitante ?
Soumise à vos leçons, secondant vos efforts,
Dans l'amoureux combat vous verriez votre amante
De vingt moines unis essayer les transports.
Triste couvent ! maudite grille !
Quand cesserai-je d'être fille ?
Quand sentirai-je un trait brûlant
Pénétrer dans mon sein ardent
Et dans sa carrière rapide
Y darder avec force une flamme liquide !
Je n'y puis plus tenir... Quels vifs tressaillements !
Quels amoureux élancements !...
Je meurs...

(*Elle jette ses couvertures et passe sa main sous sa chemise ; on devine à quelles intentions.*)

SCÈNE II

MARTON, Sœur AGATHE

MARTON, *en désordre, apercevant sœur Agathe.*

Que vois-je ! Agathe : ô ciel ! je suis perdue !

SŒUR AGATHE

Eh ! quoi, Marton, tu crains ma vue ?
Pour toi tu connais mon amour ;
Mérite-t-il, ingrate, un semblable retour ?

MARTON

Pardonne, je rougis de paraître ainsi nue.

SŒUR AGATHE

Je lis dans tes regards une tendre langueur.
D'où naît ce transport enchanteur ?

MARTON

Ce livre séducteur m'a vivement émue
Et j'essayais avec ma main
De soulager l'ardeur qui dévore mon sein.

SŒUR AGATHE

Qu'elle est aimable ! qu'elle est belle !
Que j'aime cet aveu charmant !
Victime, comme toi, d'une gène cruelle,
J'éprouve le même tourment :
Tandis que dans ces murs esclave infortunée,
Sans époux, sans amant, je mourrai de langueur,
Aux jeux de l'amour destinée,
D'un garçon vigoureux tu feras le bonheur.
Quel plaisir de baiser cette gorge naissante ;
Quel coloris ! Quelle fraîcheur !
Quelle blancheur éblouissante !
Pied mignon, jambe fine et cuisse faite au tour ;
Laissez-moi promener ma vue impatiente
Sur ces globes d'ivoire arrondis par l'amour.

(Elle la retourne en tous sens.)

Que je baise cent fois cette mousse charmante
Qui des tendres plaisirs ombrage le séjour.
Marton, embrasse ton amante.

(Elle monte sur le lit et se jette dans les bras de Marton.)

MARTON

Friponne, que fais-tu? Tu me mets hors de moi :
Quels mouvements!... Arrête-toi...
Ta main, entre nous deux passée,
Porte en tous lieux l'embrasement.

SŒUR AGATHE

Fais comme moi, ma chère enfant,
Tiens-moi de tes genoux fortement embrassée;
Élance-toi vers moi; contre mon sein pressée
Unissons-nous étroitement,
Et que par un doux froissement
De la grotte de Cythérée
La source du plaisir jaillisse abondamment.
Courage... Ah! je me meurs.

MARTON

Et moi, ma chère amie,
Serre-moi, mon amour..., ma maîtresse..., ma vie,
Ah!...

SŒUR AGATHE, *se relevant.*

Comment trouves-tu ma première leçon?

MARTON

Ah! ma chère, je suis ravie.

SŒUR AGATHE

Juge, par cet échantillon,
Du plaisir que donne un garçon.

MARTON

Dans ces jeux je suis peu savante,
Apprends-moi ce que c'est qu'un combat amoureux.

SŒUR AGATHE

Quand un jeune homme vigoureux
Dans son lit surprend son amante,

Par un baiser voluptueux
De l'amour dans son sein il réveille les feux :
Dans la bouche de sa maîtresse
Glissant sa langue avec adresse,
Il l'agite mignardement.
La belle, en rougissant, répond à sa tendresse ;
Bientôt ses yeux troublés trahissent sa faiblesse.
Alors, le téméraire amant
Saisit sa gorge, la caresse,
En suce le bouton naissant,
Dans ses bras l'amante le presse ;
Le drôle écarte sans façon
L'obstacle qui s'oppose à leur tendre union.
Il parcourt de la main sa nymphe demi-nue ;
Son doigt, guidé par le désir,
Descend plus bas et s'insinue
Dans l'antre secret du plaisir.
Au même instant la fille émue
Éprouve un doux frémissement.
Elle se défend mollement :
Le galant change de posture,
Et dirigeant son trait vainqueur,
Il force l'étroite ouverture
De l'asile caché qu'habite la pudeur.
Ce trait cause à la belle une douleur cuisante ;
Elle crie, elle veut échapper de ses bras ;
Le cruel ne l'écoute pas ;
Il frappe à coups pressés la nymphe gémissante.

MARTON

Je me rends.

SŒUR AGATHE

Dès ce soir, nous verrons sûrement
Et mon jésuite et ton amant.

Je vais par un billet avertir le cher père :
Pour Clitandre, c'est ton affaire.
Adieu. J'entends quelqu'un, mets-toi plus décemment.
Et cache bien ton livre.

SCÈNE III

MARTON, LA SUPÉRIEURE

MARTON, *sur son lit, cachant son livre sous son chevet.*

Ah ! ciel ! bonjour ma mère.

LA SUPÉRIEURE

Bonjour, mademoiselle, et d'où vient qu'aujourd'hui
Je vous trouve au lit à midi ?

MARTON

Hélas ! toute la nuit une migraine affreuse
Ne m'a pas permis de dormir.
Quand on souffre on est paresseuse.

LA SUPÉRIEURE

Vous me trompez ; pourquoi rougir ?
Votre teint, plus frais qu'une rose,
Est un témoin muet qui contre vous dépose.
Mais, sous votre chevet, qu'est-ce que j'aperçois ?
C'est un livre ? donnez-le moi.

MARTON, *rougissante.*

Ah ! je vous conjure, ma mère.

LA SUPÉRIEURE

Votre trouble, Marton, cache quelque mystère ;
C'est un roman sans doute. Ah ! livres corrupteurs,
Que vous perdez de jeunes cœurs !
Lisons... *Histoire de Dom B......, Portier des Chartreux.*
Ce titre annonce un très pieux ouvrage ;

Je vais le parcourir.

(Elle ouvre le livre et aperçoit une estampe.)

Ah ! quelle horrible image !
Infâme ! quel démon, par ce livre empesté,
A pu de ce saint lieu souiller la pureté ?
Vous avez lu, Marton, ce livre abominable ?
O ciel ! et vous ne craignez pas
Que l'abîme enflammé ne s'ouvre sous vos pas,
Ou que d'un Dieu vengeur la foudre redoutable
Ne punisse vos attentats ?
Tremblez. De son pouvoir je suis dépositaire :
Il m'ordonne de vous punir.
Puisse une rigueur salutaire
Faire dans votre cœur naître le repentir.
La maîtresse ici va se rendre,
De ce pas je vais l'avertir,
Et je vous défends de sortir.

(Elle sort et emporte le livre.)

SCÈNE IV

MARTON, *seule.*

Que je suis malheureuse ! A quoi dois-je m'attendre ?
Pouvais-je soupçonner qu'on viendrait me surprendre ?
Eh quoi, c'est un forfait, indigne de pardon,
D'avoir un cœur sensible et tendre ?
Que je te hais, noire prison !
Où de faux préjugés innocente victime,
Pour un léger plaisir, qu'on traite comme un crime,
On me prépare sans raison
Une rude punition.
Cependant l'heure passe, il faut que je m'occupe
Du projet qu'Agathe a formé.

Rassurons mon cœur alarmé ;
Que les nonnes en soient la dupe ;
Je me ris de leur châtiment.
Dans mes bras cette nuit je tiendrai mon amant,
De son bonheur je vais l'instruire.

(*Elle écrit.*)

« Clitandre, si pour moi votre cœur s'intéresse,
« Venez ce soir au lieu que l'on vous prescrira ;
« La tourière vous conduira
« Dans les bras de votre maîtresse. »
Envoyons le billet bien vite à son adresse.
Ah ! quel que soit le sort qui m'attend en ce jour,
Je me livre toute à l'amour.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

MARTON, *seule, marchant à grands pas.*

Que le jour coule lentement !
Je cours, je vais, je viens, je languis dans l'attente
De cette nuit douce et charmante
Qui doit m'unir à mon amant.
Transports voluptueux que Vénus fait éclore,
Tendres emportements, amoureuse langueur,
Venez en foule dans mon cœur ;
Augmentez les plaisirs de l'objet que j'adore,
Dans ces délicieux moments
A mes brûlants désirs que ses efforts répondent
Et que dans mille embrassements
Nos âmes, nos corps se confondent.

SCÈNE II

MARTON, SŒUR THÉRÈSE, MAITRESSE DES PENSIONNAIRES, SŒUR ANGÉLIQUE, SŒUR JUSTINE, CONVERSES

LA MAITRESSE

Approchez, coupable Marton ;
Rendez grâce à notre indulgence.
On eût dû vous chasser. Avec soumission
Recevez la correction
Qui vous rendra votre innocence ;
Offrez, ma fille, de bon cœur,
Cette pénitence au Seigneur.

Heureuse si vos pleurs, votre douleur amère
Peuvent désarmer sa colère.
De votre faute, au ciel, à nous
Demandez pardon à genoux.
Relevez vos jupons, et, jusqu'à la ceinture,
Découvrez cette chair impure,
Objet du céleste courroux.
Sœur Angélique, Sœur Justine,
Déployez votre discipline
Et donnez chacune vingt coups
A cette jolie libertine.

MARTON, *à genoux.*

Vénérable mère, pardon.
Je reconnais ma faute et j'en suis consternée;
C'est la première fois qu'à la tentation
Marton s'était abandonnée.
Soyez sensible à ma doubleur.
A vos pieds je jure au Seigneur
De dompter cette chair coupable.
Pardonnez-moi.

LA MAITRESSE

Non, non, je suis inexorable.
Debout, Marton; arrangez-vous,
Penchez-vous sur le lit. Allons, sœur Angélique.

MARTON, *soulevant ses jupes.*

Ah! ma mère!

LA MAITRESSE

Point de réplique.
Frappez, ma sœur, c'est moi qui compterai les coups.
(*La sœur fouette.*)
Un, deux, trois, quatre.

MARTON

Ah! ah!

LA MAITRESSE, *à Angélique.*

Fort.

MARTON

Ah ! ah ! ma Thérèse.

LA MAITRESSE

Cinq, six, sept.

MARTON

Ah ! ah ! ah !

LA MAITRESSE

Huit, neuf.

(*A Marton qui regimbe.*)

Tout doux.

Ou l'on redoublera.

MARTON, *parant de la main.*

Ah ! ah !

LA MAITRESSE

Contenez-vous.

(*A Angélique.*)

Ferme, ferme, ma sœur : dix, onze, douze, treize.

MARTON

Ah ! ma mère, ah ! ah ! ah ! je n'y reviendrai plus.

LA MAITRESSE

Vos cris, vos pleurs sont superflus.

(*A Angélique.*)

Frappez : quatorze, quinze, seize.

MARTON

Ah ! ah !

(*Marton, en se démenant, laisse tomber un coin de sa chemise, et la discipline tombe à faux.*)

LA MAITRESSE

Tenez-vous donc, voilà trois coups perdus.
Recomptons-les, ne vous déplaise :

Quatorze, quinze, seize. Angélique, avancez ;
Et pour fouetter plus à votre aise,
Tenez de l'autre main ses jupons retroussés.
Dix-sept : appliquez bien.

MARTON, *se sentant toucher à un certain endroit.*

Ah ! ah ! vous me blessez.

LA MAITRESSE

Bon, demain vous serez guérie.
Dix-huit.

MARTON

Ah ! ah !

LA MAITRESSE

Dix-neuf.

MARTON

Ah ! ah !

LA MAITRESSE

Vingt. C'est assez.
Vous, sœur Justine, commencez.

JUSTINE

Eh ! ma mère, Marton est bien assez punie.
La pauvre enfant est toute en feu.

MARTON, *se prosternant.*

Hélas ! madame, au nom de Dieu,
Je n'y puis résister.

LA MAITRESSE

Taisez-vous, je vous prie.
Il faut encor vingt coups de fouet.
Allons donc, placez-vous ; je veux être obéie.
Vite, ma sœur, frappez ; ce devrait être fait.
Je compterai tout bas avec mon chapelet.

(*Marton s'arrange. Justine fouette.*)

MARTON

Ah ! ah !

LA MAITRESSE

Paix.

MARTON

Ah ! Seigneur !

LA MAITRESSE, *à Justine, qui fouette faiblement.*

Un peu plus fort, ma mie,
Vous vous ralentissez.

(*Justine frappe plus fort.*)

MARTON, *se regimbant.*

Ah ! Ah !

LA MAITRESSE, *à Marton.*

Quelle folie ?
Tenez vos jambes, s'il vous plaît.

MARTON

Ah ! ciel !

LA MAITRESSE, *à Justine.*

Sanglez-la bien.

MARTON

Ah ! ah !

LA MAITRESSE, *à Justine.*

Sans tricherie,
Ma sœur, ou sur vous l'on ferait,
Sans sortir de ce lieu, même cérémonie.

(*Justine fouette à tour de bras.*)

MARTON

Ah ! mon Dieu.

LA MAITRESSE

Ferme.

MARTON

Ah ! ah !

LA MAITRESSE

Bon. L'affaire est finie.
Recouvrez-vous, Marton, pleurez votre péché,
Et n'y revenez de la vie.

(Elle sort avec Angélique.)

SCÈNE III

MARTON, JUSTINE

MARTON, *rabaissant ses jupons.*

Ah! ciel, je n'en puis plus, j'ai le dos écorché.

JUSTINE

Nous vous avons, Marton, cruellement traitée;
Que n'ai-je pu, ma fille, abréger ce tourment.

MARTON

Vous ne m'avez pas cependant
Moins rudement époussetée.

JUSTINE

Si j'avais frappé mollement,
On m'aurait infligé le même châtiment.
Un jour que sur une novice
J'exerçais ce cruel office,
Sensible à sa douleur, je ralentis mes coups;
La prieure le sut et se mit en courroux.
On punit ma pitié; j'eus beau demander grâce,
Il fallut me mettre à sa place.
Pardonnez donc, ma chère, à la nécessité
Mon excessive cruauté.
Adieu.

(Elle sort.)

MARTON

Fuis loin de moi, mégère impitoyable.
Je donne le couvent et les nonnes au diable.

SCÈNE IV

MARTON, SŒUR AGATHE

MARTON

Ah ! chère Agathe, viens; sais-tu ce qu'on m'a fait?

SŒUR AGATHE

Je sais qu'on t'a donné le fouet.
Voyons en quel état est cette peau charmante.

(Elle la découvre.)

Ah ! ciel, elle est rouge et brûlante,
Que je la baise tendrement.

MARTON

Que ton amitié complaisante
M'apporte de soulagement !
Sœur Angélique et sœur Justine
M'ont appliqué d'un bras nerveux
Quarante coups de discipline.
J'enrage. Dès demain je veux quitter ces lieux.

SŒUR AGATHE

Loin de gémir de ta disgrâce,
Aux nonnes tu dois rendre grâce.
Apprends, jeune Marton, que les coups vigoureux
Te rendent plus sensible aux plaisirs amoureux.
Ceux dont la nature trop lente
Ne peut satisfaire une amante
Par quelques coups de verge appliqués fortement
Se portent au combat plus vigoureusement.
Qu'on oublie aisément un instant de souffrance !
Sur moi-même j'en vais faire l'expérience.
Prends cette discipline. Allons, ma chère enfant,
Fesse-moi sans ménagement.

(Elle lui donne la discipline et se trousse.)

MARTON

Quelle ridicule manie!
Moi, je frapperais mon amie!
Sur ce corps si blanc et si doux
Je ferais pleuvoir mille coups?
Non, non; j'ai le cœur trop sensible.
Va : je ressens encor de l'instrument terrible
La douloureuse impression.

SŒUR AGATHE

Je ne badine point, frappe, frappe, Marton.

(*Marton la fouette.*)

Fort bien.... encor plus fort.

MARTON

Déjà, sur ta peau fine,
Je vois naître un beau vermillon.

SŒUR AGATHE

Imite de ton mieux Angélique et Justine.
Ferme, frappe fort jusqu'au bout;
Le courage d'Agathe est au-dessus de tout.

MARTON, *fouettant toujours.*

Eh bien, ma chère, es-tu contente?

SŒUR AGATHE, *l'arrêtant.*

C'est assez. Viens, Marton, dans les bras d'une amante.
Jetons-nous sur ce lit : dans le sein du plaisir,
De nos tourments passés perdons le souvenir.

(*Elles se baisent.*)

MARTON

Ah! ma reine... ah! ton doigt... je me meurs... je me pâme.

SŒUR AGATHE

Eh vite!... eh vite... ah! ma chère amie!

MARTON

Que tu sais bien, friponne, adoucir ma douleur !
Quel habile consolateur !
(*Elles descendent du lit.*)

SŒUR AGATHE

Clitandre cette nuit, par mille traits de flamme,
Te prouvera mieux son ardeur.

MARTON

Puisse-t-il du jésuite égaler la valeur !

SŒUR AGATHE

Il faut, pour ranimer leur vigueur épuisée,
Dresser une collation.

MARTON

J'avais prévenu ta pensée :
J'ai des fruits, de gâteaux ample provision.
Voilà du vin exquis.

SŒUR AGATHE

Ah ! petite rusée !
Le charmant naturel ! Croirait-on à la voir
Que c'est son coup d'essai ce soir !
Cette prévoyance me charme.

MARTON

Je l'avouerai pourtant, ce coup d'essai m'alarme.
Je ne puis songer sans frémir
Aux assauts violents que je vais soutenir.

SŒUR AGATHE

Fi donc ; point de faiblesse humaine ;
Sais-tu, telle que tu me vois,
Que j'ai désarçonné sans peine
Quatre cordeliers à la fois !

MARTON

Quatre, est-il possible ? Ah ! ma reine,
Conte-moi tes galants exploits.

SŒUR AGATHE

L'histoire est un peu chatouilleuse.
Suspendons un moment. Je vais voir de ce pas
Si l'on ne nous écoute pas.
Toute nonne est, dit-on, méchante et curieuse.

MARTON

Cours et reviens bientôt contenter mes désirs.
(*Sœur Agathe sort.*)

SCÈNE V

MARTON, *seule.*

Qu'elle a de bon sens à son âge !
Elle sait allier, par un rare assemblage,
La prudence avec les plaisirs ;
Tour à tour sage et libertine,
Sur son front la pudeur sert de voile à l'amour ;
Agathe, vestale le jour,
Cette nuit sera Messaline.

SCÈNE VI

SŒUR AGATHE, MARTON

SŒUR AGATHE

Tout dort dans la maison. Je puis, en sûreté,
Satisfaire à présent ta curiosité.
Je n'avais pas quinze ans encore
Quand la flamme qui nous dévore
Commença d'éclater dans mon cœur agité.
Une voluptueuse ivresse
S'emparait de mes sens dans les bras du sommeil,
Et je savais avec adresse
La prolonger à mon réveil.
Ma mère, dévote zélée,
A confesse, avec soin, m'amenait tous les mois.

Au père Adrien chaque fois
J'allais conter ma ratissée.

MARTON

Ah! je connais très bien ce fils de saint François,
T..... a retenti de ses galants exploits.
A qui t'avait-on confiée ?

SŒUR AGATHE

Il écoutait avidement
L'aveu de mes tendres faiblesses.
Curieux des détails, il sut adroitement
M'encourager, par ses caresses,
A lui parler sincèrement.
Charmé de mes appas, de mon humeur naïve
Et de mon chaud tempérament,
Il calma les remords de mon âme craintive
Et fit naître en mon cœur un désir violent
De me voir dans la confrérie
Du cordon du grand saint François.
Le jour fut pris pour la cérémonie :
C'était le lendemain des Rois.
Parée ainsi qu'une épousée,
Seule et de grand matin je me rends au couvent :
Mon jeune cœur palpite, et mon âme embrasée
Semble prévoir le bonheur qui l'attend.
Dans une chapelle secrète
Le charitable père à l'instant m'introduit;
Il ferme les verrous, pour éviter le bruit
Et toute rencontre indiscrète.
Ma chère enfant, dit-il, par votre fermeté
Il faut que vous vous rendiez digne
De recevoir l'honneur insigne
Que saint François réserve à votre piété.
De sa séraphique ceinture

Avant d'être en possession,
Une utile correction
Doit punir cette chair impure,
Source de la tentation.
Ma main va commencer cette œuvre salutaire ;
Ne voulez-vous pas bien, ma chère,
Par quelques moments de douleur
Assurer dès ce jour votre éternel bonheur ?
Je consens à tout avec joie.
Le fripon m'embrasse ; il déploie
Sa longue discipline. Asservie à ses coups,
Aux lois qu'il me prescrit, j'obéis sans murmure ;
Le corps nu jusqu'à la ceinture,
Je me prosterne à ses genoux :
Sur mon dos à l'instant je sens tomber l'orage;
Je le supporte avec courage.
A la fin il s'arrête, et plein d'émotion :
« C'est assez : dans le sein de cette vierge pure
Plaçons, dit-il, le saint cordon. »
Il me défend de changer de posture
Et m'exhorte à souffrir avec dévotion
La pieuse opération.

MARTON

De ces moines cafards j'admire l'imposture.
Ah ! que je crains pour toi du terrible cordon
La pénible introduction.

SŒUR AGATHE

Je m'en doutais d'abord ; mais pour bonnes raisons,
Je crus devoir cacher ma joie et mes soupçons.
Lasse d'une telle contrainte,
A la seconde fois je mis bas toute feinte;
Je retournai la tête, et sans autres façons,
Sautant au col du béat père,

Je saisis son cordon, encor chaud et fumant,
Qui, flasque et sans vigueur, pendait languissamment.
Pris sur le fait, le moine fut sincère.
Il m'avoua confidemment
Que plus d'une dévote austère
Chaque jour en faisait autant,
Et que le saint cordon, appliqué fréquemment,
Achalandait le monastère.

MARTON

C'est ainsi qu'abusant de la religion,
Elle sert à cacher leurs pratiques infâmes.
Faut-il s'étonner si les femmes
Pour le fils de François ont tant d'affection !

SŒUR AGATHE

Que j'aime ta dévotion !
Poursuivons. Il voulut entrer dans la carrière;
J'obéis, mais hélas ! la vigueur du bon père
Répondit mal à ses désirs.
Touché de mes brûlants soupirs :
« Je vais, dit-il, au monastère
Chercher quelques amis; c'est dans leurs bras, ma chère,
Que vous allez goûter de solides plaisirs. »
Il sort; et bientôt il amène
Trois jeunes moines vigoureux.
Je les vois arriver à peine
Que je me sens pressée entre leurs bras nerveux.
A l'instant contre moi chaque pique est dressée;
Ils m'attaquent en même temps.
« Ah ! ciel ! m'écriai-je, effrayée,
Comment résisterai-je à de tels combattants? »

MARTON

Ton sort me fait trembler. Comment, ma chère Agathe,
Et si jeune et si délicate,

Put-elle soutenir les assauts furieux
De quatre satyres fougueux?
Non, je ne saurais le comprendre.
Mais poursuis ton récit.

SŒUR AGATHE

Je me sentis percée
D'une grosse cheville avec force enfoncée.
Je souffris tout sans sourciller;
Une secousse violente,
Avec une douleur cuisante
Fit entrer le cordon entier.
Au même instant la douleur cesse;
J'éprouve une amoureuse ivresse,
Et par de vifs trémoussements
Du saint directeur qui me presse
Je seconde les mouvements.
Bientôt par des torrents de flamme
Il inonde, il pénètre, il embrase mon âme.
Je soupire; Adrien redouble ses efforts.
Peu faite à de pareils transports,
Je brûle, je frémis, je tombe... je me pâme.

MARTON

Arrête, Agathe, épargne-moi;
Je suis en ce moment aussi faible que toi.

SŒUR AGATHE

De ce trouble enchanteur par ses soins revenue,
Je me saisis avidement
D'une corde à gros nœuds qu'il présente à ma vue.
Je la baise dévotement.
Le directeur sourit et, se sentant renaître,
M'embrasse affectueusement.
— Pour que le tentateur n'ose plus reparaître,

Ma fille, il faut du saint cordon
Encore une application.
— Ah ! dis-je, en ce moment, mon père,
Je sens plus que jamais qu'elle m'est nécessaire.
Je me prosterne et me trousse à l'instant.
Dans sa conquête, il rentre en conquérant,
Et parcourt d'une marche aisée
Des plaisirs la route embrasée.
Je m'agite sous lui voluptueusement,
L'amoureuse liqueur ruisselle en ce moment...

MARTON

De bonne foi, dis-moi, ma chère,
Ne soupçonnas-tu rien de ce galant mystère?

SŒUR AGATHE

Je les soutins, tu vas l'entendre.
Pour éviter toute rivalité,
Le sort entre eux fixa la primauté.
Père André fut heureux; troussant jupe et chemise,
Sur le bord d'un vieux banc, il m'arrange à sa guise,
Et pénétrant rapidement
De l'amoureux nectar m'engorge en un moment.
Père Ambroise aussitôt sur moi se précipite;
Un instant lui suffit. Père Roch vint ensuite.
Ma fille, je dois avouer,
A la gloire de ce dernier,
Que s'il paraît aux yeux le moins brillant des quatre,
Il est d'une vigueur que rien ne peut abattre.
Que ce drôle était bien mon fait !
Trois fois, sans débrider, il pousse son bidet.
Il allait commencer une course nouvelle,
Quand, jaloux de ses droits, le bouillant directeur
De mes bras, malgré moi, l'arrachant en fureur,
S'empara de la citadelle.

MARTON

Agathe, maintenant, je ne crains plus pour toi.
Ciel ! quels transports ! quelles délices !
Le seul récit m'enflamme et me met hors de moi.

SŒUR AGATHE

Chacun sur mon autel offrit cinq sacrifices.
Il fallut se quitter. Juge de ma douleur;
Je sentais sous ma jupe une extrême chaleur,
Une démangeaison cruelle.
J'étais prête, si leur vigueur
Eût pu répondre à mon ardeur,
A recommencer de plus belle.

MARTON

J'admire ta fière valeur.
Quel dommage, ma belle, étant de cette humeur,
Que tu sois renfermée en ce lieu solitaire,
Pour pratiquer à contre-cœur
Une sagesse involontaire.

SŒUR AGATHE

Ne réveille pas ma douleur,
Marton, je sais ce qu'il m'en coûte.

MARTON

Cette épreuve brillante et pleine de douceur,
Ma chère, t'engagea, sans doute,
A voir souvent ton directeur.

SŒUR AGATHE

En proie à sa vive tendresse,
Je passais avec lui deux heures chaque jour ;
J'étais dans les bras de l'amour
Quand on me croyait à confesse.
Ma mère, admirant ma ferveur,
Me laissait liberté plénière.

Mais un revers cruel vint troubler mon bonheur :
Pour mon malheur j'avais un frère ;
On voulut l'enrichir aux dépens de sa sœur.
Je fus mise au couvent. Les nonnes caressantes
Me peignaient de leur sort les douceurs séduisantes.
Hélas ! du monde encor j'ignorais les appas ;
Ma mère me pressait, je ne résistai pas ;
Je me laissai lier d'une chaîne cruelle,
Qui bientôt pour toujours... mais la cloche m'appelle,
Quelqu'un m'apporte sûrement
Des nouvelles de mon amant.

MARTON

Ah ! mon impatience est égale à la tienne.
Je marche sur tes pas, ma reine.
Le cœur me bat. Dieu des plaisirs,
D'une fille timide exauce les désirs !

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

SŒUR AGATHE, MARTON

SŒUR AGATHE

Tout succède au gré de nos vœux,
Marton, un jeune enfant m'attendait à la porte;
Nos amants l'envoyaient; viens vite, je t'apporte
La réponse de tous les deux.
Que je vais tendrement caresser mon jésuite!
Vois la lettre qui m'est écrite.

(*Elle lit.*)

« Je rendrai, cette nuit, hommage à tes appas,
« Nous ferons à Marton oublier sa disgrâce.
« Reçois Priape dans tes bras
« Sous le manteau de saint Ignace. »

MARTON

Si la vigueur du père égale son esprit,
Que ton sort est heureux! ma chère.
Voyons ce que Clitandre écrit.

(*Elle lit.*)

« Ce soir, à l'ombre du mystère,
« Marton, je vole à vos genoux.
« J'en jure par l'amour, j'en jure par sa mère :
« Votre amant fortuné sera digne de vous. »
Ce billet est charmant.

SŒUR AGATHE

Chacun a son mérite.
Si celui de Clitandre est plus respectueux,
Je vois dans celui du Jésuite
Un ton plus familier, plus vif, plus amoureux.

MARTON

Faut-il s'en étonner? Des transports de Clitandre
Jusqu'ici ma sagesse avait su se défendre.
Maître de tes appas, le père est moins flatté
D'un bien qu'il a déjà goûté.
Mais, chut... j'entends du bruit... Ah! que je suis émue!
On entre : où me cacher? Ah ciel! je suis perdue.

SCÈNE II

LE JÉSUITE, CLITANDRE, Sœur AGATHE, MARTON.

LE JÉSUITE, *sautant au col d'Agathe.*

Ma reine, je vole à ta voix.
Que par ce baiser plein de flamme,
Répété mille et mille fois,
Tous mes feux passent dans ton âme.

CLITANDRE, *aux genoux de Marton.*

Vous me fuyez, Marton. Ah! quelle cruauté!
Rendez-vous aux désirs de l'amant le plus tendre.
De mes transports cessez de vous défendre
Dans ces heureux moments faits pour la volupté.

MARTON, *se débattant.*

Dans quel abîme, Agathe, ô ciel! m'as-tu conduite?

SŒUR AGATHE

Eh quoi! tu fais l'enfant? tu prétends résister?
Cède au plaisir sans hésiter.

(*Elle l'embrasse.*)

Viens, timide Marton; mon cœur te félicite
Du bonheur que tu vas goûter.

LE JÉSUITE, *entraînant Agathe.*

C'est assez, laissons-les, ma chère :
Pour accorder ces deux amants,
Ta présence est peu nécessaire.
Ne perdons point ainsi de précieux moments.

SŒUR AGATHE

Me siérait-il d'être sévère?
Allons sur ce sopha voisin;
D'un torrent de plaisir viens inonder mon sein :
Je me livre à toi, mon cher père.

(*Ils se retirent vers le fond du théâtre et se baisent.*)

MARTON, *pendant que Clitandre la renverse sur le lit et la trousse.*

Ah! Clitandre, que faites-vous?
Quoi! vous me mettez toute nue?

CLITANDRE

Permets que j'adore à genoux
Les célestes attraits dont l'amour t'a pourvue;
Laisse-moi de ton corps contempler la blancheur,
L'élasticité, la fraîcheur.
Pardonne un amoureux caprice.
De ce petit lieu de délices,
Qu'ombrage une épaisse toison,
Par ce baiser ardent je prends possession.

MARTON, *s'agitant.*

Y pensez-vous? Cessez, Clitandre,

CLITANDRE, *se jetant sur elle.*

Bannis un ridicule effroi.

MARTON

Tu te précipites sur moi?
Cruel, de tes transports je ne puis me défendre.

Laisse-moi, du moins, cher amant,
Me placer plus commodément.
(*Elle s'arrange et croise ses jambes sur les reins de Clitandre.*

SŒUR AGATHE, *se rapprochant.*

Eh bien, ami, Marton est-elle encor pucelle?

CLITANDRE

J'ai soumis à la fin cette beauté rebelle.
Dans ce petit antre charmant
Je vais porter l'embrasement.

SŒUR AGATHE

Ne la ménagez point.

MARTON

Ah! cruel! Quel martyre!
Quelle grosseur!... Il me déchire...
Arrête... Ouf... il me crève... Arrête un seul moment...
Le bourreau va toujours; il ne veut pas m'entendre.

LE JÉSUITE

Sois insensible à son tourment;
Ce n'est pas le cas d'être tendre.

MARTON

Il redouble... le chien... Ah!... ah!

CLITANDRE

Je suis vainqueur.
Je vais, pour calmer ta douleur,
Verser sur ta blessure un baume salutaire;
Le sens-tu?... le sens-tu, ma chère?

MARTON, *se trémoussant.*

Je sens une douce chaleur,
Qui me pénètre jusqu'au cœur.
Je sens distiller goutte à goutte...
Perce... enfonce, aimable vainqueur,
Ne t'amuse point sur la route...

Pousse, ami... pousse vivement...
Où suis-je?... Je me meurs... Soutiens-moi, cher amant...

CLITANDRE, *se relevant.*

Ma reine me pardonne-t-elle?
Je sens ce qu'elle a dû souffrir.
Pour les jeunes beautés, nécessité cruelle,
Il faut par la douleur arriver au plaisir.

MARTON, *rabaissant ses jupons.*

De joie et de regret, tour à tour combattue,
J'ose à peine sur toi, cruel, lever la vue.
Adieu vertu, sagesse, honneur,
Un instant a souillé ma gloire et ma pudeur.
Cher Clitandre, ah! du moins, si tu m'étais fidèle :
On attaque, on subjugue, on oublie une belle.

CLITANDRE, *tendrement.*

Bannis ces soupçons odieux.
Comblé de tes faveurs, je t'en aimerai mieux;
Viens : je veux sur toi-même en sceller la promesse.

MARTON, *entraînant Clitandre.*

Eh bien, jouis de ma faiblesse;
Monte sur ce lit avec moi,
Je m'abandonne toute à toi.

LE JÉSUITE, *à sœur Agathe.*

Accompliront-ils seuls l'amoureux sacrifice?
Soulage mon tourment, daigne, aimable novice,
M'offrir à contre-sens l'objet de mes désirs.
Tout chemin peut conduire au temple des plaisirs.

SŒUR AGATHE

Ah! qu'un amant est tyrannique!
Tu le veux, il faut le vouloir.

(*Elle se place et relève ses cotillons; le Jésuite se courbe sur elle et la menace d'une fausse attaque.*)

Point de caresse jésuitique,
Fripon, ou pour jamais je renonce à te voir.
Je ne prétends te recevoir
Que par la route canonique.

LE JÉSUITE

Belle Agathe, sur moi tu connais ton pouvoir;
Je ne te ferai point d'injure;
Si parfois au collège à nos jeunes garçons
Nous donnons de telles leçons,
C'est pour soulager la nature.
Soulève-toi, ma sœur.
Suis-je bien?

SŒUR AGATHE

Pousse avec vigueur...
Pousse, ami; ne crains point d'ébranler ta monture.

LE JÉSUITE

Comme tu l'as gobé! Pour prix de ton ardeur,
Reçois ce trait de feu.

SŒUR AGATHE

Quelle flamme subtile
Dans mon cœur embrasé distille...
Ne finiras-tu point... je n'y saurais tenir...
Je vais expirer de plaisir.

MARTON, *tirant le Jésuite par sa robe.*

Allons donc, libertin, rendez-moi mon amie;
Athlètes, suspendez vos coups;
J'apporte des gâteaux pour Clitandre et pour vous;
Ce vin rallumera votre flamme amortie
Buvons à Bacchus, à l'Amour
Rendons hommage tour à tour.

(*Ils mangent et boivent; pendant ce temps, Agathe et Clitandre s'éclipsent.*)

SCÈNE III

MARTON, LE JÉSUITE

MARTON

Père, où va donc votre maîtresse?
Clitandre a marché sur ses pas,
On nous a laissés seuls ; ne compterait-on pas
Un peu trop sur notre sagesse?

LE JÉSUITE, *embrassant Marton.*

Clitandre m'enlève mon bien;
Je vais me venger sur sa belle.

MARTON, *souriant.*

Punissons ce couple infidèle;
Je ne vous refuserai rien.

LE JÉSUITE, *promenant sa main sous la jupe de Marton.*

Permettez que ma main s'empare
Du trésor qu'on livre à mes feux.
Souffrez, Marton, qu'elle s'égare
Dans le labyrinthe amoureux.

(*Il place la main de Marton.*)

Saisissez-vous des biens dont la nature avare
Pour vous a voulu m'enrichir.
Sous vos doigts voyez-le grossir :
Priape, en feu, cherche un asile ;
Daignez le recevoir.

MARTON

Je n'y puis consentir.
Eh ! qui pourrait le contenir?

LE JÉSUITE

Moins la route sera facile
Et plus nous aurons de plaisir.

(*Il attire Marton sur lui.*)

De mon trait hâte-toi de te percer toi-même,
Vite... vite...

MARTON, *sur les genoux du Jésuite, s'agitant vivement.*

Ah ! mon roi, sens-tu comme je t'aime ?

SCÈNE IV

Sœur AGATHE, CLITANDRE, MARTON, LE JÉSUITE

SŒUR AGATHE, *apercevant Marton à cheval sur le Père.*

Ah ! ah ! la drôle invention !
En courant de la sorte, aimable postillon,
On arrive bientôt au gîte.

LE JÉSUITE

Ma nonne, il vous sied bien de parler sur ce ton.
Je me venge de votre fuite.

MARTON

Je te fais, cher Clitandre, une infidélité ;
Fallait-il me laisser seule avec un Jésuite ?
Va, va, tu l'as bien mérité.

CLITANDRE

Oublions chacun notre injure,
Et pour réveiller nos désirs,
Par une nouvelle posture
Diversifions nos plaisirs.
Quittons cette vaine parure
Et ces vêtements odieux ;
Les amants ne sont jamais mieux
Qu'en état de pure nature.

(*Ils se déshabillent.*)

LE JÉSUITE, *dénouant le corset de Marton.*

Venez, aimable enfant, dévoilez sans scrupule
Ce corps charmant, digne des dieux.

CLITANDRE, *découvrant la gorge de sœur Agathe.*

Sous cette guimpe ridicule,
Ah ! ma sœur, quels appas vous cachez à nos yeux !
Que chacun m'écoute en silence :
Agathe aura la complaisance
De se coucher sur ce sofa.
Le Père s'en emparera.
Sur le dos de sa révérence
Aussitôt Marton s'étendra :
J'ouvrirai la danse avec elle.
A chaque coup reçu, ma belle
Sur le Père retombera.
Par ce secours, son allumelle
Plus fort chez la Nonne entrera.
Quand, vers le Jésuite élancée,
Agathe se soulèvera,
Marton par le Père poussée,
Au-devant de mes coups ira.
Mettons ce projet en pratique.

(*Ils s'arrangent.*)

Qu'à son rôle chacun s'applique.
Ce ricochet voluptueux
Va nous rendre tous quatre heureux.

SŒUR AGATHE

Arrête, je suis écrasée.

LE JÉSUITE

Oh ! tu ne m'échapperas pas.

MARTON

Cher Clitandre, double le pas.

SŒUR AGATHE

Ah ! quelle abondante rosée
Inonde mes secrets appas.

MARTON

Je goûte le bonheur suprême !

CLITANDRE

Et moi, Marton.

LE JÉSUITE

Et moi de même.

(Après un moment de silence, ils se séparent.)

SŒUR AGATHE

Allons nous reposer. Chantons à l'unisson :
Vive, vive l'auteur de cette invention.
Chers amis, buvons à sa gloire.
Eh ! quoi, Marton, tu n'oses boire?
Te faut-il, pour calmer tes feux,
Avaler à longs traits le nectar amoureux ?

(Ils boivent et mangent.)

CLITANDRE

Marton, mon feu renaît. Retourne-toi, ma chère,
Offre-moi ce revers charmant,
Que deux singes voilés naguère
Ont traité si cruellement.

(Il la retourne.)

Ah ! ciel, des coups de fouet j'y reconnais la trace :
Par des coups moins fâcheux il faut que je l'efface.
Allons, la croupe haute et la tête bien bas.
Tiens-toi ferme, et surtout ne me déboute pas.

(Il se met sur elle.)

MARTON, *se débattant.*

Que fais-tu donc, méchant? Ah ciel ! quelle infamie !
Viens à mon secours, chère amie :
Il s'écarte du droit chemin
Pour pénétrer dans le voisin.

SŒUR AGATHE

Clitandre, gardez-vous d'outrager la nature.
De cet aimable objet par une flamme impure
Ne profanez point les attraits.

(*Elle l'arrache de dessus Marton, qui sort.*)

CLITANDRE, *courant après Agathe.*

Soit, mais vous en paierez les frais.

(*Il la renverse et la baise.*)

SŒUR AGATHE, *embrassant Clitandre.*

J'approuve ta vengeance. A l'honneur d'une amie
Il faut bien, je le vois, que je me sacrifie.

SCÈNE V

SŒUR AGATHE, LE JÉSUITE, CLITANDRE

LE JÉSUITE, *attaquant Clitandre par derrière.*

Quoi ? Pendant que vous vous baisez,
Je resterai les bras croisés ?
Pardonne à ma robe, Clitandre ;
En voyant l'embonpoint et la vive blancheur
De ton joli postérieur,
D'un goût italien je n'ai pu me défendre.
Poursuis ; ne te dérange pas :
S'il le faut, pour t'attendre, on redouble le pas.

CLITANDRE, *après qu'ils ont fini.*

J'excuse en toi, papa, le goût antiphysique ;
Il tient à l'habit jésuitique.
Mais, quand d'un sexe aimable on peut combler les vœux,
Comment peut-on chérir ce commerce honteux ?

LE JÉSUITE

Ce goût n'est point si ridicule :
Hylas fut le mignon d'Hercule ;

Socrate brûla, nous dit-on,
Pour Alcibiade et Phédon ;
Jupiter amoureux enleva Ganymède ;
Hyacinthe amusait les loisirs d'Apollon ;
César caressait Nicomède ;
Chez la reine des nations,
Chaque empereur eut ses gitons.
On vit dans tous les temps la Grèce et l'Italie
Suivre cette douce manie.
Aujourd'hui, même avec succès,
Elle règne chez les Français.

SŒUR AGATHE

Taisez-vous, séducteur, une telle infamie
Ne peut qu'exciter mon courroux.
Elle doit sa naissance à cette secte impie
Qui voudrait se passer de nous.
Pour brûler d'une ardeur et réciproque et pure,
L'homme et la femme furent faits.
Prostituer son sexe, outrager la nature
Fut toujours à mes yeux le plus grand des forfaits.

SCÈNE VI ET DERNIÈRE

MARTON, Sœur AGATHE, CLITANDRE, LE JÉSUITE

MARTON, *sortant du cabinet où elle s'était réfugiée.*

J'apporte une triste nouvelle,
Amis, avec la nuit nos plaisirs vont finir.
Agathe, la cloche t'appelle,
Et le ciel commence à blanchir.

SŒUR AGATHE

Adieu donc, vigoureux athlètes,
Objets de nos brûlants désirs,

Ramenez quelquefois dans ces tristes retraites
L'amour, les jeux et les plaisirs.
Tandis que vingt beautés faciles,
Clitandre, à tes transports céderont tour à tour
Et que tes écoliers dociles,
Cher père, à tes besoins s'offriront chaque jour,
Entre ces murs épais, pour jamais resserrée,
Je verrai dans les pleurs mes jours se consumer,
Si, touchés des tourments d'une fille égarée,
Vous ne venez les ranimer.

LE JÉSUITE

Non; je ne reçois point un adieu si funeste.
Pour fêter encor vos appas,
Belles, un seul instant nous reste;
Reprenons nos tendres ébats.

MARTON

Avant de commencer une joûte nouvelle,
Rassurez nos cœurs délicats;
Chers amis, ne nous trompez pas.
Jurez qu'au moindre avis, pleins d'une ardeur fidèle,
Vous revolerez dans nos bras.

CLITANDRE, LE JÉSUITE

Nous le jurons tous deux.

CLITANDRE

Que le dieu de Cythère
Nous fasse éprouver sa colère
Si vous brûlez pour des ingrats.
Mais profitons du temps. Marton, sois moins sévère,
A l'instant que ton jeune amant
Au temple des plaisirs entrera par devant,
Ouvre l'autre porte au bon Père :
Tandis que ton doigt libertin

De la fringante sœur fourragera les charmes,
L'aimable nonne, de sa main,
Par un chatouillement badin,
Hâtera l'effet de nos armes.

LE JÉSUITE

Cher Clitandre, que tardez-vous?
De sa grotte Vénus vous accorde l'entrée.
Marton, recevez sans courroux
Ce trait enflammé dont les coups
Portent de nouveaux feux dans votre âme enivrée.
Frappons..., frappons à l'unisson
La voluptueuse Marton;
Redoublons son tendre délire.
A la fougue de nos désirs
Que ses sens ne puissent suffire;
Faisons-la succomber sous le poids des plaisirs.

CLITANDRE

Que tes chatouillements, Agathe,
Augmentent ma félicité!

SŒUR AGATHE

Marton, que ta main délicate,
Par sa folâtre activité,
Dans mes sens agités répand de volupté!

MARTON

Eh! vite... cher ami... je me meurs... je me pâme;
Par des torrents délicieux
Apaisez l'ardeur qui m'enflamme.
Je sens... Ah! quel plaisir! vous m'inondez tous deux.

SŒUR AGATHE

Arrête-toi, Marton, je n'y saurais suffire.
Quel doux frémissement!...

MARTON

Quels coups impétueux !

CLITANDRE

Trémoussement voluptueux !

LE JÉSUITE

Douce langueur... fougueux délire !
Nous goûtons le bonheur des dieux.

(Il tombe sur le sopha.)

CLITANDRE

Reprenons nos habits. Adieu, filles charmantes,
Dont l'aimable naïveté
Effacera les traits de ces froides amantes
Que guide le caprice et la cupidité.
Belles sans art et sans parure,
Tendres avec sincérité,
Vous savez égayer une austère clôture
Et vous suivez en liberté
Le doux penchant de la nature.
Que je quitte à regret ce séjour enchanté !
Dans le monde, l'amour est un rude esclavage,
Les sentiments et le langage,
Tout respire la fraude et l'infidélité.
La pudeur d'une femme est un masque hypocrite ;
Dans ses plus doux transports règne la fausseté.
C'est dans le cloître seul qu'habite
La véritable volupté.

———

Tableaux des Mœurs

DU TEMPS

Dans les différents âges de la vie

Amsterdam, s. d. (Paris, vers 1760)

TABLEAUX DES MŒURS DU TEMPS

dans les différents âges de la vie

Bachaumont (*Mémoires secrets,* 15 juillet 1763) dit qu'à la mort de M. de la Popelinière, en 1762, on découvrit de cet ouvrage un exemplaire orné d'estampes admirablement finies, représentant des scènes d'orgie avec, pour partenaires, le financier et un certain nombre de dames nues. M. de Saint-Florentin s'empara de cet ouvrage pour le roi. Il avait été tiré, croit-on, à trois exemplaires seulement.

Une réimpression textuelle en fut faite, en 1863, à cent cinquante exemplaires, et une autre en 1867.

Bien que M. de la Popelinière ait voulu s'attribuer la paternité de ces dialogues, on est à peu près d'accord pour y reconnaître l'œuvre de Crébillon fils.

DIALOGUE VI

LE MARQUIS, THÉRÈSE, AUGUSTE

LE MARQUIS

Bonjour, mademoiselle Auguste, je viens vous rendre visite.

AUGUSTE

Et comment êtes-vous entré ici, monsieur ?

LE MARQUIS

Moi ? Par la porte ! Y-a-t-il du mal à cela ?... Qu'est-ce que c'est ? vous me paraissez bien sérieuse, et cette demoiselle-là aussi, que je n'ai pas l'honneur de connaître.

AUGUSTE

Vous avez donc congé aujourd'hui au collège ?

LE MARQUIS

Oui, c'est mon valet de chambre qui m'a amené jusqu'à la porte et qui doit venir me prendre pour me ramener.

THÉRÈSE

Auguste, écoute... un mot... Qu'est-ce donc que tu me faisais accroire d'un neveu de la tourière ?

AUGUSTE

A son défaut, ne pourrait-on pas s'accommoder de celui-ci ? Comment le trouves-tu ?

THÉRÈSE

Il est de la plus jolie figure du monde, il est charmant... Mais qui est-ce donc ?

AUGUSTE

Nous le retenons. Veux-tu que nous en fassions quelque chose ?

THÉRÈSE

Mais... s'il allait se fâcher ?

AUGUSTE

Laisse-moi faire.

LE MARQUIS

Eh bien ! mesdemoiselles, vous êtes-vous tout dit ? Puis-je être présentement de la conversation ?

AUGUSTE

Monsieur, qui vous a fait si hardi que d'entrer ici ?

LE MARQUIS

Mademoiselle, j'ai cru bien faire. La tourière m'a dit que vous étiez seule. Si j'avais su que cette personne était avec vous, je n'aurais pas pris tant de liberté.

AUGUSTE

Vous la trouvez donc belle, cette demoiselle ?

LE MARQUIS

Oui, par ma foi, belle et très belle, et si nous en avions au collège une comme elle et une comme vous, je n'en voudrais jamais sortir.

AUGUSTE

Et que prétendez-vous faire, monsieur, ici, entre elle et moi ?

LE MARQUIS

Je suis à vos ordres. Vous me commanderez ce qu'il vous plaira.

AUGUSTE

Thérèse, je gage que ce petit coquin a de mauvais desseins et qu'il voudrait voir comment nous sommes faites.

LE MARQUIS

Ah ! mademoiselle, quel bonheur ce serait pour moi !... Quant à vous, Auguste, vous me l'avez promis, j'ose le dire devant votre amie.

AUGUSTE

Quelque jour, cela viendra... Oh çà ! Thérèse, que ferions-nous bien pour nous divertir ?

LE MARQUIS

Voulez-vous, mesdemoiselles, que nous jouions à quelque jeu ! Vous n'avez qu'à dire.

AUGUSTE

Je le veux bien : jouons aux tapes.

THÉRÈSE

Je ne sais pas celui-là. Comment fait-on ?

LE MARQUIS

Je le connais... N'est-ce pas celui où l'un se tient la tête appuyée sur l'autre, qui fait la borne, et, le corps courbé en cet état, présente sa main par derrière pendant qu'on lui tient les yeux fermés ?

THÉRÈSE

Eh bien ?

LE MARQUIS

On lui donne des tapes dans la main, et lorsqu'il devine celui qui a tapé, il le fait mettre à sa place.

THÉRÈSE

Ah ! j'entends.

LE MARQUIS

Mais, à nous trois, nous ne saurions jouer ce jeu-là.

AUGUSTE

Pourquoi ?

LE MARQUIS

Ne voyez-vous pas qu'il faut qu'un de nous fasse la borne, qu'un autre se mette en posture de recevoir les tapes?... Il n'en resterait qu'un pour en donner; il ne serait pas difficile de le deviner.

AUGUSTE

Oh ! quand nous ne sommes que trois, voici comment nous faisons nous autres : il y en a une qui fait la borne, l'autre qui appuie la tête sur elle et qui tend le derrière pour recevoir les tapes, et la troisième, qui les applique, donne à deviner de quelle main, si c'est la droite ou la gauche; et si on l'a deviné, la tapeuse est mise à la place de celle qu'elle a tapée; et on est assez embarrassé pour deviner, parce que, dans l'intervalle, la tapeuse passe et repasse vite et vite les mains ensemble sur le dos et la croupe de celle qui reçoit et que la tape arrive toujours en surprise... Veux-tu en essayer ?

LE MARQUIS

Voyons, je ne connais pas cette façon, mais je me mettrai bientôt au fait.

AUGUSTE

Pour mieux faire, ôtons d'abord nos robes.

LE MARQUIS

C'est bien dit, et moi, mon habit; il est si chargé de réseau qu'il m'étouffe.

THÉRÈSE

Moi, pourquoi ôterais-je la mienne? je ne veux faire que tenir celui ou celle qui tapera.

AUGUSTE

N'importe, ma mignonne, ôte toujours... Bon... Ah !

friponne, que tu as la taille fine... Oh ! ça, Thérèse, il faut t'asseoir sur le pied du lit.

LE MARQUIS

C'est donc sur mademoiselle qu'il faut que je m'appuie la tête !

AUGUSTE

Oui, elle fait la borne, cela l'instruira.

THÉRÈSE

Me voilà toute prête.

LE MARQUIS

Allons ! allons !

AUGUSTE

Thérèse, prends garde qu'il n'y voie : passe les bras par-dessus lui... Bon ; tiens-le bien embrassé. Là, fort bien !

LE MARQUIS

Il faut avouer, Auguste, que je présente une belle croupe. Allons, voyons donc si ce sera la main gauche ou la main droite qui me donnera la première tape ; je gage que je la devine... Eh bien ! où mets-tu donc ta main ?... Que fais-tu donc ?... Ma cousine, tu me déculottes !

AUGUSTE

C'est que j'avais oublié de te dire qu'on ne joue ce jeu-là qu'à cul nu et qu'au lieu de taper sur la main, c'est sur la fesse.

THÉRÈSE

Comment, Auguste, c'est là ce joli cousin dont tu m'as tant parlé ?

AUGUSTE

Oui, vraiment, c'est lui.

LE MARQUIS

Me voilà tout déculotté ; tant mieux, tant mieux, puis-

que c'est à cul nu ! Chacun aura son tour... Ah ! ma cousine, comme tu me trousses !

AUGUSTE

Thérèse, tire à toi sa chemise et la retiens bien.

LE MARQUIS

Tu conviendras, ma cousine, qu'on ne peut pas le donner plus beau. Me voilà bien à ta discrétion ; tu n'as qu'à taper.

AUGUSTE

Tiens, Thérèse, regarde ! Vois comme il a de jolies fesses.

LE MARQUIS

Ma chère Auguste, tu les manies à ton aise, fort bien ! Tu me les brosses à merveille. Mais tape donc d'une main, si tu l'oses !

THÉRÈSE

Auguste, je suis tout étonnée, je croyais les garçons autrement faits que nous : c'est tout à fait la même chose.

AUGUSTE

Tâte comme il a la peau douce !

THÉRÈSE

Ma chère amie, fais-moi un plaisir.

AUGUSTE

Quoi?

THÉRÈSE

Découvre-moi ton derrière, là, auprès de lui, trousse-toi.

AUGUSTE

Veux-tu nous comparer?... Tiens !

LE MARQUIS

Mais moi, qui reste là, je veux voir aussi.

THÉRÈSE

Non, monsieur, non... Auguste!... Ma foi, il est aussi beau que nous!

AUGUSTE

Oui, mais attends... Tiens, vois-moi un peu plus haut... la chute des reins...

THÉRÈSE

Oh! tu l'as plus belle que lui!

AUGUSTE

Allons, allons, voyons ce derrière... Frottons frottons!

LE MARQUIS

Fort bien!... fort bien!... Tape donc... Ahi!... c'est la main droite.

THÉRÈSE

Non, c'est la gauche.

LE MARQUIS

Mademoiselle Thérèse, je compte au moins que vous ne trichez pas : je m'en fie à vous.

AUGUSTE

Ne remue pas tant... Tu gigotes comme quand on te donne le fouet.

LE MARQUIS

Oui, c'est une habitude que j'ai prise; mais tu me frottes toujours les fesses et tu n'oses taper... Ahi!...

AUGUSTE

Quelle main?

LE MARQUIS

Ma foi, je ne m'y connais plus... Allons, allons... Mais, je sens bien des mains sur mes fesses... Est-ce qu'il y en a plus de deux?

THÉRÈSE

Monsieur! me croyez-vous capable?

LE MARQUIS

A toi donc, Auguste! Tiens... je ne puis pas mieux me présenter... Ahi... c'est la main de mademoiselle et je la tiens.

AUGUSTE

Quoi, tu te relèves?

LE MARQUIS

C'est la main de Mlle Thérèse qui me tapait et que j'ai surprise, car la voilà!

THÉRÈSE

Ah! que je suis malheureuse!

LE MARQUIS

Oh! ma foi, mademoiselle, avec tout le respect que je vous dois, vous vous êtes mise du jeu, je vous y ai attrapée et c'est à vous, s'il vous plaît, à vous mettre à ma place, et Auguste fera la borne.

THÉRÈSE

Moi, monsieur, je n'en ferai rien.

LE MARQUIS

Mademoiselle, c'est la règle. Allons, ma cousine, assieds-toi sur le pied du lit et fais bien la borne, pour y appuyer la tête de Mlle Thérèse.

THÉRÈSE

Non pas, s'il vous plaît!

AUGUSTE

Allons, me voilà... qui veut venir?... Approche-toi donc, petit vaurien, que je lève un peu cette chemise-là.

LE MARQUIS

Ah! voilà le beau côté, cela.

THÉRÈSE

Fi donc! Auguste, tu regardes le devant d'un garçon!

C'est un crime au moins, et aussi grand que de montrer le sien.

AUGUSTE

Petit cousin, écoutes-tu Thérèse, qui fait la peureuse et qui doit coucher avec un homme dans six jours ?

LE MARQUIS

Avec un homme ?

AUGUSTE

Elle se marie.

LE MARQUIS

Elle en verra bien d'autres.

AUGUSTE

Thérèse, de quoi as-tu peur ?... Tiens, vois comme c'est drôle.

THÉRÈSE

Faites toutes les sottises que vous voudrez sur le pied du lit. Moi, je vais sur le chevet, et m'y coucher, et vous tourner le dos pour ne pas voir seulement ces vilaines choses-là.

AUGUSTE

Petit cousin, petit cousin... qu'est-ce donc que cela?

LE MARQUIS

C'est un guigui... mademoiselle. Prenez, prenez.

AUGUSTE

Et ceci, mon ami ?

LE MARQUIS

Les guignes... ma petite reine... Tâte pour voir si elles sont mûres !... Bon, bon... chatouille-les-moi légèrement... bon, bon... passe un peu la main par-dessous.

AUGUSTE

Comme cela plie sous mes doigts !... On dirait d'un

petit bout de saucisse... On m'avait toujours dit que les garçons avaient là un os.

LE MARQUIS

Tu le croyais donc ?

AUGUSTE

Oui, mais il y a une belle différence... Tiens, vois comme cela va et vient ! Cela n'a pas de force.

LE MARQUIS

Ma cousine, remue-le toujours... Empoigne-le bien fort... Tu sais si bien frotter, frotte-moi de l'autre main mes guignes.

AUGUSTE

Ah ! ah !... Thérèse !

THÉRÈSE

Laisse-moi, vilaine.

AUGUSTE

Le voilà qui se durcit vraiment... qui se raidit... Thérèse !... tourne la tête ; regarde-le donc !

THÉRÈSE

Je ne veux pas.

AUGUSTE

Oh ! qu'il est joli, de cette façon-là ! On dirait que le bout est un vrai bouton de rose... Donne, que je le baise... Eh ! bon Dieu ! que cela est pointu !... Attends que je me renverse tout à fait pour que nous le fassions entrer quelque part.

THÉRÈSE

Ah ! Auguste !... comment te mets-tu ?... Effrontée ! tu découvres ton ventre !... Que vas-tu faire ?

LE MARQUIS

Mademoiselle, vous nous regardez donc ?

AUGUSTE

Approche, morveux... Couche-toi là, entre mes cuisses.

LE MARQUIS

Tu as raison... m'y voilà !

AUGUSTE

Attends que je relève toute ma chemise, que je te tienne presque nu... là... mon mignon !

THÉRÈSE

J'ai envie de m'en aller. En vérité, ce que vous faites est un fort grand mal.

AUGUSTE

Tu as bien tort : si tu ne te mets pas au fait, ton mari te prendra pour une bête. Tiens, vois comme cela est drôle.

THÉRÈSE

Vilaine Auguste ! tu prétends faire entrer cela dans ton petit trou ? je t'en défie ; cela n'est pas possible !

AUGUSTE

Pousse donc, petit chien !... pousse donc !... Fouette-le donc, Thérèse, avec notre verge ; cela le fera peut-être avancer.

THÉRÈSE

Non, vous faites là de trop grandes infamies ; je ne veux pas m'en mêler.

AUGUSTE

Mon petit ami, me voilà si bien ! Je te le donne si beau !... Il ne tient qu'à toi... Vois si j'écarte assez les cuisses !... Pousse donc !... pousse donc !

LE MARQUIS

Je fais ce que je peux : il n'y a pas moyen.

THÉRÈSE

Cela n'entre donc pas ? Je le disais bien.

AUGUSTE

Ah ! petit coquin !... tu t'en vas... tu me quittes !... ta pauvre guigui n'a ni force ni vertu ; nous n'en pouvons rien faire. La voilà devenue comme un bout de lacet... Tu n'es qu'un franc morveux... Va... tu n'es bon qu'à déculotter et qu'à fouetter. J'avais bien meilleure opinion de toi.

LE MARQUIS

Je te demande pardon, ma cousine ; je n'ai jamais vu de fille ni ne m'étais encore essayé de cette façon-là. On pardonne une première fois ; je réussirai bien à une seconde. Si, par exemple, à cette heure, Mlle Thérèse voulait se mettre là, je t'assure que ma guigui reviendrait bien vite.

AUGUSTE

Ah ! Thérèse, j'entends, c'est qu'il t'en veut.

THÉRÈSE

Que me veut-il faire à moi ?

AUGUSTE

La même chose.

THÉRÈSE

Dieu m'en garde ! Je ne suis pas si résolue que toi.

LE MARQUIS

Mademoiselle Thérèse, laissez-moi lever cela. Otez vos mains.

AUGUSTE

Allons, mademoiselle, puisque j'y ai passé, vous y passerez... Marquis... elle a le plus joli ventre et les plus jolies cuisses du monde... Tu vas voir... Allons, Mademoiselle... Je crois que vous vous défendez !... A moi, cousin !

THÉRÈSE

De ce côté-là, je ne le veux pas, non, je ne le veux pas !... Tiens ! je me fâcherai tout de bon !

LE MARQUIS

Eh bien ! à la bonne heure ! nous n'avons qu'à reprendre le jeu des tapes, qui nous divertira tout autant... Allons... allons... Mademoiselle Thérèse, c'est à vous à recevoir à présent.

THÉRÈSE

A moi ? je n'étais pas du jeu.

LE MARQUIS

Mais vous vous en êtes mise ; et la preuve, c'est que vous m'avez brossé et tapé comme Auguste, et que je vous ai attrapé la main.

AUGUSTE

Il a, ma foi, raison. Belle Thérèse, c'est à ton tour.

THÉRÈSE

Moi?... Je ne lui ai donné que deux ou trois tapes, parce que tu m'as fait signe de le faire pour l'embarrasser.

LE MARQUIS

Eh bien ! oui, voilà le jeu.

THÉRÈSE

Je ne pensais pas que cela pût m'exposer à rien.

AUGUSTE

Tu y as été prise, ma chère Thérèse, il faut que tu t'y mettes.

THÉRÈSE

Je ne saurais m'y résoudre : songes-tu que je me marie incessamment ? Si ton cousin allait dire cela quelque part, je serais perdue...

LE MARQUIS

Comment donc, mademoiselle? Est-ce que vous me prenez pour un coquin?

THÉRÈSE

Non pas, monsieur.

LE MARQUIS

Jouez donc le jeu.

THÉRÈSE

Auguste, si ton cousin voulait faire la borne, tu pourrais, toi, me donner des tapes. J'y consentirais plutôt.

LE MARQUIS

Non pas, non pas, mademoiselle, c'est mon droit.

THÉRÈSE

Cela me désespère... Monsieur, si vous vouliez bien, au moins, que ce fût par-dessus la jupe et sans trousser.

LE MARQUIS

Ce n'est pas le jeu, mademoiselle.

AUGUSTE

Allons, il y a de la justice; il faut que tu te mettes comme il était.

THÉRÈSE

Comme il était?

LE MARQUIS

Oui, mademoiselle, s'il vous plaît.

THÉRÈSE

Ah! que vous me voulez de mal tous les deux!... Il faut donc nous ôter de dessus ce lit, pour que je me mette comme il s'est mis.

AUGUSTE

Oh! que non! Nous sommes sur ce lit encore mieux qu'à terre. Tiens, tu vas voir. Je vais m'asseoir, moi, sur

le traversin. Tu vois bien que cela me donne assez d'élévation.

LE MARQUIS

Elle a raison, elle est bien là.

AUGUSTE

Ma belle mariée, tiens-toi sur tes genoux et viens à moi, entre mes jambes.

THÉRÈSE

Eh ! voilà déjà ton cousin derrière moi, entre les miennes !... Ah !... il me trousse !

LE MARQUIS

Vous n'êtes pas bien, mademoiselle ; baissez donc la tête et l'appuyez sur Auguste.

AUGUSTE

Cela est vrai ; penche-toi, appuie, là, ton joli visage sur mes cuisses.

THÉRÈSE

Tu me mets la tête plus bas que je n'ai le derrière.

LE MARQUIS

Sans doute, et le voilà comme il faut pour jouer... Elle se dérange !... Ma cousine, tiens-la donc bien ; je ne puis parvenir à la trousser comme il faut.

AUGUSTE

C'est que tu n'entends pas cela. Tu es grossier et c'est là une demoiselle délicate qu'il faut trousser proprement.

THÉRÈSE

Tu te moques encore de moi. Trousse donc, trousse donc, puisqu'il le faut ; voilà mon parti pris.

LE MARQUIS

Ah ! je l'ai fait, à la fin ! Les forces me manquent... Je m'évanouis de plaisir !...

AUGUSTE

Eh bien! nous voilà tous trois à nous regarder sans nous rien dire.

THÉRÈSE

Ah! malheureuse que je suis, que m'a-t-il fait?

AUGUSTE

Je crois bien qu'il t'a fait mal : mais avoue que je t'ai fait encore plus de plaisir.

THÉRÈSE

Je suis toute mouillée.

AUGUSTE

Et moi aussi; qu'est-ce que cela fait? Il n'y aura qu'à se laver.

LE MARQUIS

Ma charmante Thérèse, je vous en demande pardon; la beauté de votre corps m'a transporté. Je n'ai pu me contenir quand j'ai vu d'aussi belles fesses; j'en suis devenu fou. Vous m'avez inspiré cette fureur. Je vous ai forcée, je vous ai violée; mais je n'ai pu faire autrement et je vous en demande pardon.

THÉRÈSE

Auguste, ma chère Auguste, cela ne me laisse-t-il rien à craindre pour les suites?

AUGUSTE

S'il t'avait forcée par devant, c'était une autre affaire. Mais par derrière, ce n'est rien.

THÉRÈSE

Tu m'en assures.

LE MARQUIS

Et moi aussi, mademoiselle, je vous en réponds. On n'a jamais fait d'enfants par là.

THÉRÈSE

Tu me consoles... Mais, pourtant, le derrière me cuit et me fait grand mal !

AUGUSTE

C'est l'affaire d'une heure. Ce soir il n'y paraîtra plus... Viens, ma Thérèse ; approche, cousin ; donne ta bouche et toi la tienne... Baisons-nous... encore !... Aimons-nous bien !... Levons-nous. Allons, Thérèse.

THÉRÈSE

Je n'en ai pas la force.

LE MARQUIS

Moi, je ne suis pas pressé.

AUGUSTE

Allons, allons, il se fait tard : levons-nous pour le coup. Habillons-nous vite et nous séparons.

DIALOGUE VIII

Mme DE SE..., LA COMTESSE

MME DE SE...

Bonjour, ma chère fille, bonjour, mon enfant. J'attendais bien impatiemment que tu fusses éveillée, pour venir te voir la première et pour causer avec toi.

LA COMTESSE

Ah ! ma chère maman !

MME DE SE...

Je comprends que tu n'aies guère dormi ni reposé : une première nuit de noces se passe toujours ainsi !

LA COMTESSE

Ah ! ma chère maman, je n'en puis plus ! tout ce que j'ai souffert est incroyable !

MME DE SE...

Ce n'est rien, ma fille ; dans huit jours, tu y seras tout accoutumée.

LA COMTESSE

Ma chère maman, vous m'avez mariée à un homme qui n'est qu'un franc brutal.

MME DE SE...

Comment ! mon enfant, qu'est-ce donc qu'il a fait ?

LA COMTESSE

Il m'a voulu violer.

Mme DE SE...

Ah! je t'entends; il a voulu par force ce que tu ne voulais pas de bon gré. Mais c'est ta faute; il fallait t'y prêter, c'est ton devoir : une femme ne peut, en conscience, refuser les embrassements de son mari. Mais, entre nous, dis-moi franchement ce qui s'est passé et je te dirai tout de même si c'est lui qui a eu tort ou toi.

LA COMTESSE

Non, ma chère maman, je n'ai pas le courage de vous conter ces vilaines choses-là.

Mme DE SE...

Dis-moi tout, mon enfant, dis-moi tout. Il y aura plus, entre nous, de quoi rire que de quoi m'étonner. N'ai-je pas passé par ces épreuves-là comme toutes les femmes du monde?

LA COMTESSE

Vous savez, ma chère maman, que vous me déshabillâtes devant le monde, que vous me mîtes toute nue, en chemise, et que vous me fîtes coucher dans ce lit, pendant que l'un emportait mes rubans, l'autre mes jarretières et qu'on faisait un sabbat épouvantable dans cette chambre?...

Mme DE SE...

Oui, ma chère fille, et je remarquai bien que, pendant tout ce temps, tu soupirais et ne prononçais pas une parole, et j'en étais assez fâchée, d'autant que je m'aperçus aussi que ton mari n'avait pas l'air content. Cela nous fit même sortir d'ici beaucoup plus tôt. Mais comment est-ce qu'il débuta, lorsques nous fûmes partis?

LA COMTESSE

Il acheva de se déshabiller bien vite et se mit à dire : « Enfin! enfin! nous voilà délivrés des importuns et des

mauvais plaisants. Je leur tiens compte pourtant de ce qu'ils ont fait, ajouta-t-il, madame, puisqu'ils vous ont forcée de vous déshabiller et de vous mettre dans mon lit. » A quoi je repris : « Monsieur, ce ne sont point eux, c'est ma mère toute seule qui l'a exigé de moi. » Là-dessus, je le vis debout en chemise, comme un grand fantôme, et il entra tout de suite. J'étais interdite, effrayée : je ne savais où me mettre. Je me rangeai de l'autre côté, sur le bord, et laissai le lit presque entier à lui tout seul; mais il vint bientôt à moi. « Ma chère femme !... » s'écria-t-il. Je ne répondis rien... « Ma chère dame !... » reprit-il. « Eh bien ! si ces noms-là vous font peur, encore pour un moment, mademoiselle ! Mais ne me tournez pas le dos comme vous le faites et laissez-moi entrevoir votre joli visage, que j'y applique un baiser plein d'amour ! — Monsieur, lui dis-je (car il me pressait), vous m'allez faire tomber de l'autre côté. — Oh ! que non », reprit-il, et à l'instant il passa un bras sous moi, m'enveloppa de l'autre et me tira à lui au beau milieu du lit, en m'empoignant et me serrant très fort. Je fis un cri, il me lâcha. Et vite, moi, je m'enfonçai dans le lit presque jusqu'au pied. « Eh bien ! eh bien ! me dit-il, où allez-vous donc vous perdre ? Est-ce pour m'éviter ? Voilà un beau projet ! Vous avez là, poursuivit-il, des terreurs d'enfant : elles sont pardonnables dans ce premier mouvement, mais vous en reviendrez. Ayez confiance en moi, vous me le devez, ma chère petite femme, comme à votre mari, et vous me le devez comme à votre amant; car je le suis aussi. Allons, reprit-il, ma chère petite maîtresse, puisque je puis vous appeler ainsi à bon droit, sans crime, ne me fuyez point; laissez-vous approcher. » A tout cela, je ne répondais rien et il s'impatientait. Il me menaça de jeter le drap et la couverture par terre, si je ne revenais à lui. Je n'en fis rien. Il renversa tout au pied du lit et tomba sur moi.

Mme DE SE...

Ma chère enfant, voilà vraiment une belle défense ; mais apparemment qu'elle finit là : c'en était bien assez !

LA COMTESSE

Non, ma chère maman, et j'avais mes raisons.

Mme DE SE...

Mais enfin, quand il eut tout jeté à terre, il devint maître de toi apparemment ?

LA COMTESSE

Je m'étais entortillée dans ma chemise, de façon qu'il ne sût par où m'attraper. Il me prit la tête seulement et m'échauffa le visage de vingt baisers qu'il me donna. Je lui criai qu'il me faisait mal, qu'il m'étouffait. Il m'en demanda pardon, il m'appela cent fois sa petite femme, sa chère moitié, sa belle mignonne, en me jurant qu'il m'aimait de tout son cœur. Il me pria, il me supplia instamment de me désentortiller, de lâcher les mains dont je tenais si bien ma chemise. « Pour Dieu, disait-il, ôtez-les, ces mains ; donnez-m'en plutôt des soufflets. » Il avait beau dire, je me tenais toujours enveloppée de la tête aux pieds, comme un paquet. « Madame, me disait-il alors fort froidement, je me respecte trop pour exercer ici aucune violence ; mais peut-être feriez-vous mieux de m'accorder librement une faveur que j'ai droit de vous demander, puisque vous me l'avez vous-même promise ce matin. — Promise ! moi ! monsieur ? lui dis-je. — Oui, reprit-il, madame, à l'église, ce matin. Vous y avez entendu ce qu'on vous a dit. — Non, monsieur, répliquai-je, je n'entends pas le latin. » Là-dessus, il me sermonna, il s'étendit sur les devoirs d'une femme envers son mari ; il voulut me persuader que nous n'étions joints l'un à l'autre et couchés ensemble dans ce lit que pour nous unir de corps et d'âme, comme deux moitiés qui forment

un tout. A quoi je répondis toujours que je n'en ferais rien, que si je me trouvais dans son lit, c'était par obéissance pour vous, ma mère, qui m'y aviez contrainte; que j'en étais assez fâchée et que je le croyais trop honnête homme pour vouloir encore augmenter ma douleur. « Comment ! madame, s'écria-t-il, voilà une bizarrerie bien singulière et qui m'étonne extrêmement après tout ce que j'avais lieu d'attendre de nos conventions précédentes et des discours les plus affectueux du monde que vous m'avez tenus dans votre couvent. Ces discours, madame, reprit-il, n'étaient donc pas sincères ? Eh ! pourquoi me les avoir tenus ? — Ils étaient sincères, monsieur, lui répondis-je à demi-voix, et je n'ai pas menti... — D'où vient donc, madame, ce changement étrange ? — Personne, lui dis-je, monsieur, ne peut s'en rendre compte mieux que vous. — Ah ! reprit-il, je respire ! Ce n'est point ce que je pouvais craindre ; je vois que c'est apparemment quelque tracasserie qu'on a déjà voulu nous faire. » Il revint sur moi, il redoubla ses caresses, il chercha à me baiser partout, il m'attaqua de tous les côtés, il me fit rouler sur le lit, il fit ses efforts pour arracher ma chemise de mes mains et il y parvint. Puis il me fit déplier le corps malgré moi ; il me renversa, il me coucha sur le dos, bon gré mal gré. Je sentis qu'il était le plus fort, je m'écriai : « Monsieur, vous me faites un mal terrible, vous m'écrasez ! » Il eut peur ; il se retint. Je m'échappai, je sautai à terre. Ma bougie de veille m'éclairait. Je me sauvai là-bas dans le coin et fus me mettre dans ce fauteuil.

Mme DE SE...

Mais, mon enfant, je ne t'aurais pas crue capable de faire une telle résistance, et c'en était trop.

LA COMTESSE

Oh ! que nenni !

Mme DE SE...

Quel était donc ton but?... Et lui, enfin, que devint-il?

LA COMTESSE

Il demeura seul sur son lit, un moment à se consulter sur ce qu'il avait à faire; mais bientôt il se jeta du lit brusquement et vint à moi. Il se mit à mes genoux, il me fit de nouvelles instances et me pressa de revenir au lit pour l'intérêt qu'il prenait à ma santé.

Mme DE SE...

En effet, ma fille, toute nue dans ce fauteuil en pleine nuit! C'était de quoi te rendre malade.

LA COMTESSE

Je lui déclarai pourtant que j'attendrais là le jour et que je ne mettrais pas le pied dans le lit qu'il n'eût fait une chose que je voulais de lui. « Ordonnez, madame, s'écria-t-il avec transport, que faut-il faire?... — Monsieur, lui dis-je, vous avez une maîtresse, je le sais... — Moi, madame, reprit-il avec chaleur, cela est faux, de toute fausseté. — Monsieur, lui dis-je doucement, c'est une demoiselle de l'Opéra que vous aimez. Or je prétends que vous la quittiez pour jamais, et je veux en avoir des preuves avant qu'il soit question de me soumettre à ce que vous pouvez souhaiter de moi.

Mme DE SE...

Comment! ma fille, il a une maîtresse et tu savais cela! Ah! que tu as bien fait de lui parler ainsi!... Eh bien! mon enfant?

LA COMTESSE

Ah! maman, il me le nia avec tant de violence et avec des serments si terribles qu'il m'en effraya et que je me laissai persuader ce qu'il voulut, d'autant mieux que je me sentais toute refroidie et que j'avais peur de m'enrhumer.

Mme DE SE...

Il te fit donc consentir à te remettre au lit ?...

LA COMTESSE

Hélas ! oui, maman.

Mme DE SE...

Eh bien ?

LA COMTESSE

Il ne me donna pas la peine d'y aller. Il passa un bras sous mes cuisses, l'autre sous mes reins ; il m'enleva : c'était le vrai tableau de Pluton et de Proserpine. Il me porta et me coucha sur son lit, et après avoir relevé au plus vite le drap et la couverture, il se mit dedans avec moi. J'étais tremblante, moins de froid que de peur : je m'enveloppai encore le mieux que je pus dans ma chemise ; mais il me l'arracha de force ; il me la retroussa, et je me sentis toute découverte, toute nue entre ses mains. Je serrais les cuisses de toute ma force. Mais j'eus beau faire, il se mit entre deux, il me prit brusquement par les reins... Ah ! ma chère maman, je n'ose pas vous achever le reste.

Mme DE SE...

Dis toujours, mon enfant ; ne crains pas d'en trop dire, tu ne m'apprendras rien.

LA COMTESSE

Maman, c'est un monstre que cet homme-là ! Il ne voulait pas moins que me tuer.

Mme DE SE...

Comment, ma fille ? Explique-toi.

LA COMTESSE

Il me tenait sur le dos, couchée de mon long, les cuisses ouvertes, sans pouvoir remuer. Il me présenta un membre plus gros que mon bras ; dans le dessein,

disait-il, de le faire entrer dans mon corps par l'ouverture que j'ai et qui est si petite qu'un doigt m'y ferait mal. Je lui criai miséricorde. Il était comme un extravagant, comme un furieux; il ne m'écoutait pas. Tout ce que je pus faire et qui me réussit assez pendant quelques moments, c'est qu'à mesure qu'il m'appuyait son membre pour me l'enfoncer, je faisais un petit mouvement du derrière, qui le faisait porter à faux et qui m'éloignait un peu de lui. Il revenait à la charge; je recommençais et reculais toujours, pendant que lui s'avançait de même. De cette manière, je me trouvai enfin arrivée et assise sur le chevet du lit. « Oh ! pour le coup, madame ! s'écria-t-il avec fureur, vous ne reculerez pas davantage. » Là-dessus, il me prit par le milieu du corps; il me serra dans ses bras de toute sa force; il m'attira à lui, et quand il me tint ainsi, il ajusta contre moi ce membre effroyable, qui était brûlant comme un tison et dur comme du fer. Il me fit, chère maman, des douleurs incroyables. Je me sentis déchirer; je criai, je pleurai, rien ne le retenait. Enfin, il se retira tout à coup, et alors il me fit encore une nouvelle frayeur. Il soufflait, ma chère maman, comme un bœuf; il me semblait tomber dans une espèce d'évanouissement.

Mme DE SE...

Ah ! ah ! ah ! ah !

LA COMTESSE

Vous riez, maman !... Cela est pourtant vrai.

Mme DE SE...

Mais il revint à lui bientôt après ?

LA COMTESSE

Oui, et ce qui m'étonna, c'est que ce n'était plus le même homme. Il avait l'air affaibli et la voix d'un convalescent. Je pris le temps pour lui reprocher la douleur

qu'il m'avait faite; il m'en demanda pardon; il me parut d'une affliction extrême. Je lui représentai que la nuit s'avançait, que je tomberais sûrement malade des secousses qu'il m'avait données, s'il ne me laissait pas prendre quelque repos. Là-dessus, il m'embrassa, et peu après, je crois, s'endormit.

Mme DE SE...

Tu ne le réveillas pas?

LA COMTESSE

Je m'en donnai bien de garde et il a eu cette même attention pour moi ce matin : il s'est levé sans que je m'en sois aperçue.

Mme DE SE...

Au moins, mon enfant, t'es-tu un peu reposée?

LA COMTESSE

Un peu sur le matin, lorsque la douleur qu'il m'avait faite a cessé. Mais, ma chère maman. il faut donc que je vous dise tout : c'est qu'outre la cuisson que j'endurais et qui m'empêchait de m'endormir, je sentais mes cuisses et ma chemise toutes mouillées, toutes poissées; j'avais du dégoût de moi-même, au point que je n'osais me toucher. Vous ne sauriez croire l'inquiétude et le malaise que cela m'a causés.

Mme DE SE...

Ah! ah! ah!... que j'aime ton innocence!

LA COMTESSE

Mais moi, je hais la malpropreté.

Mme DE SE...

Montre-moi ta chemise.

LA COMTESSE

Fi! maman, cela vous ferait mal au cœur.

Mme DE SE...

Montre !

LA COMTESSE

Tenez... voyez... Ah ! quelle horreur !

Mme DE SE...

Il y a eu vraiment du sang de répandu.

LA COMTESSE

Que pensez-vous de cela, ma chère maman ?

Mme DE SE...

Ne le vois-tu pas ?... c'est que ton pucelage est perdu ; cela me fait comprendre que M. le comte n'a pas tout à fait perdu ses peines.

LA COMTESSE

Je ne sais pas, maman, mais cela me fait encore mal, et quand je songe que M. le comte reviendra avec ce même membre me faire la même opération, j'en frissonne d'avance.

Mme DE SE...

Ne t'alarme point ma fille : tout le mal qu'il pouvait te faire est fait ; tu n'as plus à attendre de lui que du plaisir. Quelque jour, cela t'en fera beaucoup, et tu me l'avoueras.

LA COMTESSE

Jamais, ma chère maman ; il faudrait que ce fût un membre beaucoup moins gros.

Mme DE SE...

Eh ! mon enfant, le temps ne vient que trop vite où ceux-là seuls sont les bons.

LA COMTESSE

Je vous entends, maman, c'est-à-dire que l'ouverture s'élargit.

Mme DE SE...

Eh ! mon enfant, brisons là-dessus. Oh çà ! ce que je te demande, c'est de sauter au cou de ton mari aussitôt qu'il paraîtra, et de lui faire mille caresses, dans ces premiers temps surtout. Il faut qu'il croie que tu l'aimes beaucoup, quand même ce sentiment ne te serait point encore venu. Ce n'est pas pour lui que je te demande cela : c'est pour toi, ma fille, pour te voir heureuse. Si les femmes savaient tout ce qu'on peut faire des hommes avec des caresses, elles les mèneraient encore bien autrement. Je te conseille dès aujourd'hui de le tutoyer, par exemple, de temps en temps. Il faut que tu lui donnes à tout propos ton joli visage à baiser ; il faut que tu lui baises toi-même quelquefois la main. Ces petites marques extérieures sont des riens, mais qui peuvent de grandes choses sur l'orgueil naturel des hommes : cela est sans conséquence, devant le monde, de la part d'une enfant comme toi, et cela fait des effets admirables sur un mari, qui a tout lieu de croire que ces petites indiscrétions sont les mouvements tout naturels d'un jeune cœur qu'il possède et qui a peine à se contenir.

LA COMTESSE

Ma chère maman, voilà bien de la besogne.

Mme DE SE...

Ce n'est pas le tout, ma fille : je te propose de donner des marques d'amitié à ton mari, mais je te recommande d'en faire quatre fois davantage pour la marquise, sa mère. C'est une femme d'esprit, pénétrante, capable de haïr autant que d'aimer. Elle ne te connaît point : elle va faire une étude de toute ta personne. Aime-la, si tu peux ; mais si tu ne peux pas, qu'elle s'y trompe, et pour cela, des caresses ; car, je te le répète, cela supplée à

tout, quand même le fond serait douteux, parce qu'il n'est ni pénétration, ni défiance qu'une caresse bien faite ne trompe ni ne surmonte. Il faut que nous nous entendions toutes deux là-dessus. Tu verras combien je te ferai valoir dans l'amour-propre de ton mari et de ta belle-mère; je veux qu'elle t'adore et lui aussi. En un mot, mon enfant, te voilà mariée, il faut être heureuse.

LA COMTESSE

Ma chère maman, c'est par excès de bonté pour moi que vous avez tant de prévoyance. Je suis si pénétrée de ce que vous me dites que je le retiendrai bien... Qu'est-ce qu'on me fait faire aujourd'hui?

Mme DE SE...

Aujourd'hui. vous allez à l'Opéra; demain, vous vous reposerez et recevrez le monde, et lundi à la Comédie. Mais j'entends bien du bruit dans l'antichambre : c'est sans doute la compagnie qui s'impatiente et qui veut entrer?

LA COMTESSE

Non, ma chère maman, que personne n'entre que mes femmes. Je veux, s'il vous plaît, qu'on me change de linge tout à l'heure et me laver à mon aise, avant de me présenter devant qui que ce soit.

Mme DE SE...

Tu as raison. Je vais les amuser en attendant.

TABLE DES MATIÈRES

